

CORRESPONDANCE
DE
LOUIS-VICTOR DE ROCHECHOUART
COMTE DE VIVONNE

GÉNÉRAL DES GALÈRES DE FRANCE

Pour l'année 1671

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Jean CORDEY

Archiviste-Paléographe

Sous-Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale



PARIS
LIBRAIRIE HONORE CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1910

CORRESPONDANCE

DE

Louis-Victor de Rochechouart, comte DE VIVONNE

Général des Galères de France

POUR L'ANNÉE 1671

CORRESPONDANCE
DE
LOUIS-VICTOR DE ROCHECHOUART
ComTE DE VIVONNE

GÉNÉRAL DES GALÈRES DE FRANCE

Pour l'année 1671

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Jean CORDEY

Archiviste-Paléographe

Sous-Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale



PARIS
LIBRAIRIE HONORE CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1910

INTRODUCTION

Louis-Victor de Rochechouart-Mortemart, comte puis duc de Vivonne (1), général des galères de France, nous a laissé sept registres in-folio, qui contiennent sa correspondance militaire et navale. Ces manuscrits sont aujourd'hui dans les archives de M. le duc de Polignac, au château de Saint-Jean-du-Cardonay, en Normandie, et à la Bibliothèque nationale. Ils intéressent particulièrement l'expédition au secours des Vénitiens à Candie en 1669, l'administration et le commandement des galères pendant l'année 1671, enfin la campagne de Sicile de 1674 à 1677 (2).

Il est permis de supposer que le duc de Vivonne recueillit encore les originaux et les copies des lettres qu'il échangea au cours des années intermédiaires et de celles qui suivirent la guerre de Sicile. Mais nous n'avons plus les registres qui les contenaient. Il est de même impossible de connaître l'histoire des manuscrits de M. de Polignac, car ils ne portent aucune date ni aucune mention, qui pourrait nous renseigner. L'écriture indique qu'ils furent copiés au ^{xvii}^e siècle et très certainement par les secrétaires du général des galères.

La Société de l'histoire de France a décidé de publier

(1) Vivonne ne devint duc qu'à la mort de son père, en 1675.

(2) Pour de plus amples détails sur les registres de Vivonne, et la carrière militaire et navale du frère de M^{me} de Montespan, nous renvoyons à notre Introduction de la *Correspondance du duc de Vivonne. Expédition de Candie*, publiée par la Société de l'histoire de France. Paris, 1911, in-8°.

la partie de cette correspondance qui concerne la campagne de Candie et la guerre de Messine. On trouvera ici les lettres et documents du registre de 1671, qui nous ont paru les plus dignes d'être connus (1). Ils sont intéressants à plus d'un titre pour l'histoire de la marine de Levant au xvii^e siècle et celle des galères en particulier ; ils apportent aussi des renseignements nouveaux sur Vivonne lui-même, sa famille et les personnages avec lesquels il se trouvait en relation.

En 1671, la marine de France était en pleine voie de réorganisation. Grâce à Richelieu, le royaume était devenu pour un temps « puissant sur la mer ». Mais les guerres civiles, l'incurie firent retomber la marine « en détresse ». Il fallut tout recommencer. Colbert s'y attacha dès les premiers jours, et en quelques années, obtint des résultats remarquables. En 1669, la flotte qui partit pour Candie était déjà fort belle. Au milieu des vaisseaux, le *Monarque* brillait par la magnificence de sa décoration et le luxe de ses dorures (2), tandis que Vivonne, à la tête de ses treize galères et trois galiotes, Beaufort, responsable de dix-huit vaisseaux, ne cessaient pendant la traversée d'étudier leurs navires et ceux des autres nations, recherchant les perfectionnements que les constructeurs dans les arsenaux du royaume pouvaient apporter au plan et à l'aménagement de nouveaux bâtiments. Colbert tenait grand compte des observations et des expériences de ses officiers généraux.

En 1671, de nouveaux progrès ont été accomplis.

(1) Ce registre, le second en date de la collection, appartient à M. de Polignac. Il contient la copie de lettres et documents d'un intérêt général. On n'y trouve que très peu de lettres intimes.

(2) Voir la *Correspondance du duc de Vivonne. Expédition de Candie*, p. 185 et n. 1, p. 190 et n. 2.

Vivonne commande à une flotte de dix-huit galères et trois galiotes, dont Marseille est le port d'attache (1). En outre, le roi a pris à son service dès 1669 un génois, le marquis de Centurion, dont l'escadre de trois galères est réunie à Toulon. Mais Vivonne supporte mal cet étranger, qui jouit d'une fonction importante et presque indépendante. De son côté, Centurion cherche à échapper à l'autorité de Vivonne, son supérieur; aussi la situation est-elle souvent tendue et Colbert ou le roi ont-ils parfois à intervenir entre eux (2).

Dans sa correspondance de 1671, Vivonne nous apparaît comme un officier actif, entreprenant, très soucieux de remplir tous les devoirs de sa charge et de n'abandonner les difficultés de sa tâche à personne. Il se conduit comme un très bon serviteur du roi, comme un

(1) Voici, d'après l'État des galères du roi pendant la campagne de 1671 (Arch. nat., *Marine*, B^e 3, f^o 143), le nom des galères de la marine de Levant en 1671 et celui de leurs capitaines :

1^{re} ESCADRE, commandée par Vivonne :

La *Réale* (de Manse), la *Patronne* (de la Brossardière), la *Couronne* (le commandeur de Gardanne), la *Fleur de Lys* (le commandeur de la Bretèche), la *France* (le chevalier de Bethomas), la *Fortune* (le chevalier de Janson), la *Saint-Louis* (de Montolieu), la *Valeur* (de Viviers Clément), la *Renommée* (de Folleville), la *Saint-Jean* (de Maubousquet).

2^e ESCADRE, commandée par Villeneuve :

La *Dauphine* (de Villeneuve), la *Victoire* (le chevalier de Tonnerre), la *Force* (le chevalier de Breteuil), la *Brave* (le chevalier de Mirabeau). Galiotes : La *Vigilante* (d'Espanet), la *Subtile* (de Vidalle).

3^e ESCADRE, commandée par le commandeur d'Oppède :

La *Croix de Malte* (d'Oppède), la *Grande* (le chevalier d'Espanet), la *Légère*, galiote (de Foresta).

4^e ESCADRE, commandée par le marquis de Centurion :

La *Capitane* (Maria Doria), la *Saint-Dominique* (La Mothe-Vialard), la *Galante* (de la Reynarde).

Enfin :

La *Belle* (comte de Beuil), la *Duchesse royale* (sans capitaine), qui restent dans le port pour exercer la chiourme.

Selon l'*État des galères*, l'escadre du commandeur d'Oppède devait naviguer le long des côtes de Provence et de Languedoc pour assurer le commerce pendant la foire de Beaucaire. Les autres devaient donner la chasse aux corsaires.

En 1671, le budget des galères s'éleva à 1.700.000 livres. Elles dépensèrent en constructions nouvelles, radoubs, rechanges de gréements et de rames, et en entretien du personnel, 1.875.155 livres. Cf. Jal, *Abraham Duquesne et la marine de son temps*, vol. II, p. 39.

(2) Voir la lettre n^o VII.

excellent subordonné de Colbert, recherchant des améliorations, des réformes, ayant à cœur de tenir les galères toujours disponibles pour le service du roi. Il seconda ainsi le ministre dans ses efforts pour donner à la France une marine supérieure à celle des autres pays.

Il se préoccupa d'abord de mettre la discipline parmi les soldats embarqués sur les galères, et de les instruire. C'était une œuvre ardue qu'il parvint cependant à accomplir grâce à une méthode dont il se dit l'auteur (1). Il fit dresser ses hommes individuellement à l'exercice du mousquet, songea à leur apprendre le maniement du canon et voulut que l'infanterie des galères pût servir aussi bien sur terre que sur mer, prête à tous les événements. Il demanda enfin et obtint l'augmentation des troupes de marine (2).

En 1671, les galères furent suffisamment pourvues de chiourme. Des chaînes de condamnés venues de toutes les provinces du royaume arrivèrent nombreuses à Marseille et à Toulon (3). Les forçats étaient aussitôt visités et répartis sur les galères. Le recrutement des bas-officiers était plus difficile. Trop souvent les Français manquaient d'instruction et d'expérience. Vivonne ne laissa pas perdre les occasions de faire venir des étrangers capables de rendre de bons services, et toute une correspondance fut engagée pour obtenir le congé d'un comite des galères pontificales, qui désirait servir dans la marine du roi (4). Quant aux officiers, Vivonne avait soin constamment de faire régner la justice parmi eux (5) et de placer aux postes importants des personnalités capables.

(1) Voir la lettre, n° III.

(2) N°s III et XIII.

(3) N° XV.

(4) N° IX.

(5) N°s V et XLI, note 4. Voir aussi p. 34 et 35.

La manœuvre d'une galère était longue et difficile, celle des voiles en particulier exigeait fréquemment l'intervention des forçats eux-mêmes et un arrêt dans le *vogue*. Il fallait abattre l'antenne au milieu de la galère, sur le *coursier*, en détacher la voile et hisser à nouveau l'antenne « toute nue » en haut du mat. Vivonne, en s'inspirant de la pratique des vaisseaux, inventa un système de cordages et de poulies qui simplifia et rendit plus rapide la cargaison et le déploiement des voiles (1).

La principale qualité d'une galère était sa vitesse dans la course et sa mobilité. Vivonne chercha à développer encore ces avantages en enlevant tout le poids inutile, notamment le *fougon*, gros fourneau où l'on cuisait la soupe et les fèves des forçats, qu'il remplaça par d'autres fourneaux plus légers (2).

Le grand inconvénient des galères était de ne pouvoir naviguer que par le beau temps. Pendant une bonne partie de l'année, elles reposaient à sec dans le port. Vivonne chercha à les rendre capables de sortir en toute saison. Il est vrai que les dépenses devaient être fort accrues, car la plupart des bas-officiers, les mariniers, timoniers et autres n'avaient que la demi-solde tant que les galères étaient à terre, mais Vivonne dressa des devis et proposa des réformes, qui devaient faciliter financièrement la mise à exécution de son projet (3). Cependant le roi et Colbert firent de nombreuses objections et Vivonne dut abandonner son idée.

Lorsque les galères n'avaient pas à prendre part à quelque lointaine expédition, elles étaient utilisées

(1) N° XXXI.

(2) N° XXVI et XXXI.

(3) N° XLVIII à LII, LV, LIX et LXI. On trouvera au n° LII le Mémoire des rations distribuées sur les galères aux bas-officiers, aux mariniers et à la chiourme.

pendant les mois d'été à donner la chasse aux pirates africains le long des côtes et des îles de la Méditerranée. Ces sorties étaient nécessaires pour protéger la marine marchande et même les populations riveraines contre la hardiesse des « Turcs d'Afrique » (1); elles avaient aussi l'avantage d'exercer la chiourme, et en cas de prise de corsaires, de saisir des esclaves, qui venaient aussitôt grossir les rangs des forçats.

En 1671, Vivonne reçut l'ordre, conforme à ses indications, d'organiser une croisière le long des côtes de Provence, de Ligurie et de Toscane et de pousser jusqu'en Corse, Sardaigne et Sicile où l'on pensait que les Barbaresques avaient établi leurs refuges (2). Le marquis de Centurion avait un ordre semblable pour son escadre (3). L'armement fut très long, le mauvais temps s'en mêla et les neuf galères que Vivonne emmenait ne partirent qu'à la mi-mai du port de Marseille avec un mois de retard (4).

Cette croisière fut insignifiante comme durée et comme résultat. Le vent contraire obligea Vivonne à louvoyer avec peine et à faire de longues escales sur les côtes de Provence. Puis le général des galères tomba malade du « pourpre » à Porto-Ferraio, dut débarquer « pour ne pas communiquer un venin à toute une armée », s'aliter, et céder le commandement au capitaine de la Brossardière (5). Lorsqu'il fut rétabli, un hasard lui permit de regagner son poste sans retard, et il revint à Marseille, le 2 août, en suivant les côtes de Toscane sans incident (6). Pendant toute la campagne,

(1) Sur Marseille et les corsaires barbaresques, cf. Ch. de la Roncière, *Histoire de la marine française*, t. IV, p. 396 et suiv.

(2) N^{os} X, XI, XXI.

(3) N^o XX

(4) N^{os} XXXI et XXXIV.

(5) N^{os} XXXV, XXXVI et XXXVII.

(6) N^o XL.

l'escadre n'avait pas rencontré un seul corsaire ; le succès de la croisière était donc nul.

On peut trouver ici un témoignage du peu d'utilité des galères. Ces longs bâtiments délicats, très difficiles à manœuvrer, peu stables, coûtaient fort cher et ne servaient presque à rien. Surchargés de monde, ils emportaient avec les deux cent cinquante hommes de la chiourme, tout un équipage de mariniers, de canoniers, de soldats, de maîtres-ouvriers, de bas-officiers, sans parler des officiers et des volontaires (1). La place manquait pour embarquer beaucoup de vivres. Il fallait donc rester près des côtes, jeter l'ancre fréquemment pour faire de l'eau ou du bois, ou même laisser les soldats, immobilisés pendant des journées à leur poste le long du bord, prendre un peu d'exercice. Pour avancer régulièrement, il était nécessaire que le temps fut fort beau. Une grosse mer, un vent contraire obligeaient les galères à relâcher, à virer de bord ou à sortir de leur route, les rameurs étant vite épuisés. Rien n'était plus incertain que la marche des galères, plus difficile à établir qu'un itinéraire à suivre (2). En automne 1669, pendant le retour des galères de Candie, Colbert ne cachait à personne son inquiétude à leur égard et déclarait qu'il ne serait tranquille que lorsqu'il les saurait en sûreté dans le port de Marseille. Il savait mieux que personne combien ces délicats navires, ces fragiles et beaux jouets, si l'on ose ainsi parler, étaient à la merci des intempéries.

Les galères donnaient la chasse aux corsaires, transportaient les grands personnages qui voyageaient (3), remorquaient les vaisseaux quand le calme les empêchait de gagner eux-mêmes leur poste avant la

(1) Voir le devis des « Rations qu'on donne en galère », n° LII.

(2) N° XXXII.

(3) N° VIII.

bataille (1), servaient au roi à pourvoir les jeunes gentilshommes d'offices avantageux et brillants, paraissaient comme d'admirables ornements dans les fêtes navales. A cela se bornait l'emploi des galères au temps du grand Roi, et les efforts de Vivonne et de ses collaborateurs ne purent prolonger leur existence qui s'acheva à la fin du siècle suivant.

La correspondance du général des galères nous apporte sur Vivonne et la famille de Mortemart des renseignements nouveaux. Les Mortemart, dit Saint-Simon, se ruinaient de père en fils et sauvaient leur situation, « se remplumaient » par de beaux mariages. En 1671, nous trouvons Vivonne aux abois, criblé de dettes (2). Son père, le duc de Mortemart, plus pauvre que lui, n'avait rien pu lui donner. Sa femme, fille du président de Mesmes, et très riche lors de son mariage, avait gaspillé tout son avoir. Elle et son mari, dit Saint-Simon, se ruinèrent à qui mieux mieux. Pour se tirer d'embarras et refaire sa fortune, Vivonne proposa au roi le rétablissement de l'Ordre de Saint-Lazare.

Cet Ordre avait été joint à celui de Saint-Maurice et le duc de Savoie en avait obtenu la grande maîtrise. En France, les chevaliers avaient refusé de reconnaître cette transformation, et l'Ordre français de Saint-Lazare fut réuni à celui du Mont-Carmel (3). Vivonne souhaitait le retour à l'ancien état de choses, offrit au roi d'établir l'Ordre dans l'île de Porquerolles, où il construirait une ville, un port, toute une escadre, qui défendrait la côte contre les pirates, enfin des hôpitaux, qui recueilleraient les malades et les blessés après les campagnes navales. Il ne mettait pas en doute qu'il y pourrait

(1) Cf. *la Correspondance de Vivonne. Expédition de Candie*, p. 83.

(2) Voir sa biographie dans l'Introduction du volume ci-dessus.

(3) Cf. p. 9 n. 2.

entretenir « un nombre considérable de noblesse instruite aux mathématiques, aux fortifications, au pilotage et à toutes les connaissances et expériences de mer ». Fortifier les îles d'Hyères, ce serait, pensait-il, couvrir la côte de Provence « d'un rempart des plus fermes », la mettre « hors de toute insulte et des attaques les plus rudes ». Selon lui le pays d'alentour, alors inculte, serait fertilisé et le royaume entier retirerait de cette entreprise les plus grands avantages(1).

Quant à Vivonne, qui semble avoir voulu copier en petit l'organisation à Malte de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, il espérait être nommé grand-maître, jouir des importants revenus inhérents à cette charge, « en tirér des droits ordinaires et seigneuriaux annuels, et tout plein d'autres choses, que ces Messieurs du Conseil savent mieux que moi ». Les îles d'Hyères deviendraient les îles de Mortemart(2).

Vivonne, malgré ses efforts, ne put obtenir le consentement royal à un projet aussi fantastique(3). Il écrivit à Louis XIV des lettres de supplication où son misérable état de fortune était exposé tout au long, où il reprochait au roi de le laisser sans faveurs éloigné de la Cour, d'oublier sa vie de dévouement, les services rendus, leur enfance passée côte à côte(4). Vivonne sollicitait un congé pour se rendre à Versailles, prétextant la santé de son père(5), mais l'autorisation qu'il reçut équivalait à un refus(6). Vivonne se soumit, prépara le départ de son escadre(7), et lorsqu'il apprit que

(1) N^{os} IV, V et VI.

(2) Cf. p. 14, 16 et 18.

(3) N^{os} XI, XVII. Peut-être en manifestant une telle ardeur pour le bien de l'État, Vivonne espérait-il entrer plus avant dans les bonnes grâces du roi et de Colbert.

(4) N^{os} XXIII et LIII. Voir aussi n^o XVII.

(5) N^{os} XII, XIV.

(6) N^o XIX.

(7) N^{os} XXIV à XXVI.

Louis XIV songeait à lui confier le commandement des vaisseaux, qu'il avait aussi demandé, il se récusa, donnant mille prétextes pour que cet office pourtant envié ne lui fût point offert, s'estimant très heureux à la tête de ses galères (1).

Ainsi Vivonne apparaît dans sa correspondance comme vif, impulsif, susceptible, passionné même, exaspéré sans doute aussi par des soucis matériels, et prompt à oublier ce qu'il a ardemment souhaité. Il était cependant un fort bon officier, dévoué et plein d'initiative. Ses relations avec Colbert étaient excellentes (2). Il en était de même avec Nicolas Arnoul, intendant des galères à Marseille, fonctionnaire honnête, probe, laborieux, qui jouissait de toute la confiance de son ministre et dont la situation devait être parfois délicate à côté de Vivonne irrité dès qu'il pensait que ses droits n'avaient pas été en tout point respectés (3).

On s'étonnera que Vivonne n'ait jamais invoqué à la Cour l'appui de Madame de Montespan et se soit toujours adressé à Madame de Thianges. Ce silence s'explique fort bien par le refroidissement qui existait alors dans les relations du comte Vivonne avec sa célèbre sœur. Vivonne n'avait pas vu sans déplaisir la situation de Madame de Montespan à la Cour, et semble avoir cessé tout rapport avec elle lorsqu'elle entra dans les faveurs du roi. Cela ressort d'une lettre du marquis de Saint-Maurice, ambassadeur de Savoie à Paris, au duc Victor-Amédée (16 octobre 1671) : « Depuis peu, Madame de Montespan a attiré à la Cour et auprès d'elle Madame de Vivonne, qui n'y avoit jamais été ;

(1) N^{os} V, XXIII, XXX. Vivonne, dans sa détresse, avait songé à vendre sa charge de général des galères et à servir sur les vaisseaux.

(2) Au début de 1671, le marquis de Seignelay fit un séjour à Marseille et à Toulon pour étudier l'organisation des galères. Vivonne et l'intendant Arnoul mirent tout en œuvre pour faciliter ce voyage. N^{os} II et V.

(3) N^o LIV.

on dit que c'est dans l'envie qu'elle a que M. de Vivonne, son frère, la fréquente maintenant qu'il revient de Provence, ce qu'il n'a pas encore voulu faire depuis sa faveur (1) ».

Un grand nombre des lettres que Vivonne adressa à Colbert se trouvent en original dans le fonds de la Marine aux Archives nationales ainsi que la copie de celles qu'il reçut de la Cour. Nous les signalerons en temps voulu. A la Bibliothèque nationale, la correspondance très importante d'Arnoul nous a servi à commenter les lettres du général des galères que nous publions (2).

(1) Nous devons cet important renseignement à l'obligeance de M. Jean Lemoine, que nous tenons à remercier ici même.

Vivonne, probablement, ne conservait pas la copie de toutes ses lettres privées. Ainsi peut aussi s'expliquer qu'en 1671 on ne trouve aucun message adressé par lui à sa sœur, l'abbesse de Fontevrault, à sa femme ou à son père.

(2) La plupart des lettres de Vivonne ne nous étant parvenue qu'à l'état de copies, l'orthographe du manuscrit n'offre que peu d'intérêt. Nous avons donc pris la décision de ne pas la conserver.

CORRESPONDANCE
DE
Louis-Victor de ROCHECHOUART
COMTE DE VIVONNE

GÉNÉRAL DES GALÈRES DE FRANCE

Pour l'année 1671

I

LE COMTE DE VIVONNE AU MARQUIS DE CENTURION (1)

Marseille, 1 janvier 1671.

Avis que le roi ordonne de prendre soixante-dix forçats sur la *Dauphine* pour armer la Capitane du marquis de Centurion, puis de faire rejoindre par la *Dauphine* le corps des galères, à Marseille. — (Registre de M. de Polignac, page 2, n° 3.)

MONSIEUR,

Le Roi ayant résolu de vous faire bailler soixante et dix forçats pour servir à l'armement de votre Capitane(2), Elle(sic) m'a fait l'honneur de m'écrire pour me dire que son intention est que vous preniez ce nombre d'hommes incessamment sur la *Dauphine*, qui sert dans l'escadre dont vous avez le comman-

(1) Hippolyte, marquis de Centurion, gentilhomme génois, reçut le 11 décembre 1669 les provisions de capitaine général d'une escadre de galères de France. Il était sous l'autorité de Vivonne, mais désirait être son égal, d'où de nombreuses difficultés. Cf. P. Clément, *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, t. III, 1^{re} partie, p. 171-172.

(2) Sa construction à Toulon était presque achevée.

dement. Après quoi, Elle veut que cette galère retourne en cette ville rejoindre le corps entier de ses galères pour y recevoir le remplacement de pareil nombre de forçats (1). Il vous envoie aussi, Monsieur, les mêmes ordres que vous trouverez sous ce pli, de sorte qu'il ne me reste plus rien à faire sur ce sujet que de les accomplir de part et d'autre, et le sieur de Villeneuve (2) part pour cela en diligence.

Je ne vous dirai point de quelle manière le choix de ces soixante et dix hommes se doit faire, n'ignorant pas que vous savez mieux que moi ce qui se pratique en ces occasions, qui est qu'on prend par brancades (3) sans toucher à l'espale (4), à la counille (5) ni au quartier (6). Je m'en rapporte donc, Monsieur, entièrement à ce que vous ferez en ce rencontre, et finirai en me réjouissant extrêmement avec vous de vous voir en état de mettre en mer une si bonne galère que celle que vous avez fait construire, et en vous souhaitant une bonne et heureuse année en qualité de...

II

COLBERT AU COMTE DE VIVONNE

S. 1, 2, janvier 1671 (7).

Remerciements pour les bons offices de Vivonne à l'égard du marquis de Seignelay. — (Page 24, n° 7. Arch. nat., *Marine*, B^o 3, f° 2.)

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire du 23^e du mois passé, qui est toute remplie des témoignages

(1) La lettre du roi est du 19 décembre 1670 (Registre, n° 1).

(2) Pierre de Lucas, sieur de Villeneuve, était capitaine de galères depuis 1651. Il devint chef d'escadre en 1671, quitta le service le 15 mars 1680 et mourut le 30 octobre 1684.

(3) *Brancades*, bancs sur lesquels les forçats étaient enchaînés. Sept hommes couchaient dans l'intervalle d'un banc à l'autre.

(4) *L'espale*, le premier banc à l'arrière dans une galère.

(5) *La counille* ou *conille*, le premier banc à l'avant.

(6) « Faisant autrement, on ôteroit tous les meilleurs hommes, ce qui seroit désarmer une galère et la mettre hors de service » (Lettre de Vivonne à Colbert, du 3 janvier 1671, de Marseille. Reg., n° 4).

(7) *En note à la suite de la date* : Reçue à Toulon le 13^e.

avantageux que vous voulez bien me rendre de mon fils. Je n'ai qu'à souhaiter qu'il ait toutes les bonnes qualités que vous lui donnez, et qu'il se rende avec le temps capable de vous bien servir. Cependant je vous prie de lui continuer toujours l'honneur de votre amitié, et d'être bien persuadé qu'il ne se peut rien ajouter à la reconnaissance que j'ai de toutes les bontés que vous lui avez fait paroître, et dont vous lui avez donné tant de marques (1).

L'on m'a donné avis de l'invention d'une machine avec laquelle l'on prétend arrêter les vaisseaux. Et comme le sieur Caze (2), l'un des directeurs de la Compagnie du Levant, est celui qui en a connoissance, je vous prie d'en faire faire l'expérience en votre présence et de m'en mander ensuite votre sentiment. Je suis...

III

LE COMTE DE VIVONNE A COLBERT

Marseille, 5 janvier 1671.

Nouvelles d'une méthode inventée par Vivonne pour apprendre l'exercice aux troupes des galères. Demande d'augmenter la

(1) Le 16 janvier, Colbert écrivait encore à Vivonne : « Mon fils étant à présent parti d'après de vous, je vous prie de recevoir mes très humbles remerciements de toutes les bontés que vous lui avez témoignées et de toutes les peines que vous avez bien voulu prendre pour son instruction. Vous savez si parfaitement combien un père est sensible en cet endroit, que je ne doute pas que vous ne soyez persuadé de ma reconnaissance. » (Reg. n° 16). Sur ce même sujet, voir aussi P. Clément, *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, t. III, 2^e partie, p. 21.

Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay, avait achevé son éducation, en 1668, en soutenant chez les Jésuites une thèse sur « toute la philosophie ». Son père lui avait fait entreprendre un voyage d'études dans les ports et à l'étranger, en Italie, en Angleterre et en Hollande, en vue de l'initier aux fonctions de secrétaire d'état de la marine, dont il lui réservait la survivance. A Marseille, Vivonne et Arnoul lui servirent de guides. Arnoul fit même fabriquer à son intention un petit modèle de galère : « La petite galère que j'ai fait faire pour M. le marquis et qui se démonte à vis étant achevée, j'espérois lui envoyer par Arnoul [son fils], mais j'apprends par ses dernières qu'il passe à Rome et continue son voyage. Je la ferai partir au plus tôt et je voudrois envoyer l'ouvrier, qui l'a faite, pour la monter et démonter devant vous deux ou trois fois, afin qu'après cela, M. le marquis eût la même facilité d'entendre ce qu'on lui écrira des galères, comme s'il étoit sur les lieux. » (Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f° 165 et 198.)

(2) Voir sur cette invention, Arch. nat., *Marine*, B³ 11, f° 177-178 et 185.

soldatesque des galères et le corps des officiers, Réformes dans la compagnie des gardes. — (P. 5, n° 5. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 79, f° 10.)

MONSIEUR,

Les deux dernières lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date des 23 et 26 du passé m'ayant été rendues tout à la fois ce soir seulement, je n'ai pu encore avoir le temps de considérer attentivement le projet de règlement sur les saluts que j'ai trouvé sous le pli de la première (1). Je m'y appliquerai avec soin pendant quelques jours à Toulon, où je m'en vais demain avec M. le marquis de Seignelay, et puis je satisferai le mieux qu'il me sera possible à ce que Sa Majesté désire de moi sur ce sujet.

Cependant, je prendrai la liberté de vous entretenir de quelques pensées qui me sont venues, que j'estime pouvoir être avantageuses au service. Je les soumets par avance, Monsieur, à votre jugement, afin que si elles ont votre approbation, vous ayez la bonté de les communiquer à Sa Majesté et de les appuyer, si non que vous les supprimiez, s'il vous plaît. Ce sera toujours assez pour moi, à mon avis, de vous avoir fait paroître mon zèle par mon application et la passion que j'aurois de rendre mon séjour en ce pays de quelque utilité à un Maître pour qui je crois que je ne dois rien omettre de tout ce qui peut contribuer à bonifier ses armées de mer, et travailler par ce moyen à conserver et augmenter autant qu'il sera en mon pouvoir la gloire de son règne. Voici donc, Monsieur, ce que j'ai à vous dire :

Lorsque j'entrepris il y a deux mois de mettre la discipline parmi les soldats, que le Roi a eu la bonté d'entretenir sur les galères, tant de gens croyoient la chose difficile qu'on ne se pouvoit pas persuader que j'en vinsse jamais à bout, si bien que j'ai fait. Cependant il n'y a personne qui ne soit à présent persuadé du contraire et qui ne voie avec plaisir qu'il n'y a point de troupes dans le Royaume plus adroites que les nôtres

(1) Il s'agissait des saluts que chacune des galères, la *Réale*, la *Capitaine*, la *Patronne* et les autres devoient faire aux villes et forteresses des divers états, et ceux qu'elles devoient recevoir en échange. Le protocole fixait aussi la place au mouillage des galères du roi, notamment la *Réale* et la *Capitaine*, vis-à-vis des galères étrangères. Ce projet de règlement se trouve dans le Registre, au n° 14.

pour toutes sortes d'exercices qu'on demande ordinairement aux soldats, et vous n'aurez pas de peine à le croire, Monsieur, quand je vous aurai dit la manière dont je m'y suis pris.

Après quelques journées d'exercices, ayant reconnu qu'un grand corps composé de gens nouveaux, où les sergents mêmes ignoroient les commandements qu'on faisoit aux soldats, seroit pour donner de grandes fatigues et presque inutilement si on vouloit le discipliner tout ensemble, je pris le parti de commencer mon instruction par les sergents. J'y donnai donc tous mes soins d'abord, et les ayant dressés parfaitement, je pris ensuite les caporaux et deux soldats de chaque compagnie parmi ceux qui me parurent avoir plus de disposition à apprendre et de désir de s'avancer, auxquels je fis faire la même chose en ma présence. Et cela m'ayant réussi, je leur distribuai à chacun d'eux deux autres de leurs camarades pour être formés par eux-mêmes et ainsi du reste. Et cela a eu un succès si heureux qu'il n'y a pas un d'entre eux à présent qui ne sache commander l'exercice aussi bien que leurs officiers, ayant été dressés homme par homme, comme si ce n'eut été qu'une seule compagnie. Si je n'avois pas des témoins de ce que je dis, on pourroit en douter, mais M. le marquis de Seignelay étant ici en est un si irréprochable auprès de vous et pour cela et pour toute autre chose, que je n'ai nulle crainte sur ce sujet.

Je n'ai songé d'abord, Monsieur, qu'à dresser nos soldats à l'exercice du mousquet, parce que je m'imaginois que ce seroit beaucoup si je pouvois gagner ce point sur des gens si grossiers et si nouveaux, mais ce prompt succès m'ayant convaincu que le travail peut tout, quand il est persévérant, il m'a paru qu'il n'y auroit pas plus de peine à former ces mêmes hommes pour le canon. Leurs premiers chagrins sont passés. Ils n'ont plus d'aversion pour la discipline parce que l'exercice la leur a rendue aisée.

Le choix que j'ai fait parmi eux de ces élus pour instruire les autres a dissipé leur chagrin par la joie de se voir distingués. Ainsi, après la facilité que j'ai éprouvée dans la méthode que j'ai déjà tenue, j'espère que l'effet en sera semblable pour ce que je propose de nouveau, et que je les formerai homme par homme à se servir du canon avec la même adresse que du mousquet, me paroissant qu'il n'y a pas plus de peine

à l'un qu'à l'autre, ou que s'il y en a, je saurai y suppléer par ma présence.

Outre que l'espérance du profit les animera, car comme les canonniers sont réputés officiers dans les navires et dans les galères, et qu'ils ont une plus grosse paye que les soldats ou matelots, il n'y en aura pas un qui ne s'attache avec inclination à apprendre cette science, et qui ne fasse ses efforts pour y devenir parfait. Moi particulièrement ayant soin d'entretenir dans leurs cœurs l'émulation qui les devra porter à embrasser avec chaleur cet exercice, je ferai pour cela conduire à l'infirmerie le canon des galères.

Il n'est pas besoin, Monsieur, de vous dire de quelle utilité seroit le succès de ce projet, n'y ayant personne qui sache mieux que vous combien nous manquons de canonniers en France, pour la mer principalement, et quel avantage ce seroit pour les vaisseaux de Sa Majesté, si à coup près, quand Elle voudroit faire un armement, Elle savoit où prendre trois ou quatre cents canonniers, comme vous verrez que nous le pourrions facilement, lorsque vous aurez lu le reste de ce Mémoire.

Je souhaiterois, Monsieur, pour ce que je viens de vous dire, et pour tout ce que je vous dirai ci-après, que Sa Majesté voulût bien augmenter le nombre de sa soldatesque et le porter jusques à cent hommes par galère (1). La dépense n'en iroit qu'à quinze mille écus pour six mois, puisqu'elle fait déjà la dépense des autres six mois. En moyennant cette somme, elle pourroit avoir mille hommes d'augmentation payés pour toute l'année, que l'on disciplineroit avec tous les soins que je viens de dire, et d'où l'on pourroit avoir continuellement les canonniers dont je vous ai parlés, puisque dès qu'on en auroit tiré un certain nombre, on le remplaceroit de gens nouveaux, qui se formeroient parmi les autres, aussi bien que ceux qui en seroient sortis, de manière que ce seroit une pépinière perpétuelle de ces sortes de gens; ce qui me paroît d'un usage le plus avantageux du monde. Voici encore d'autres raisons qui me font juger cette augmentation nécessaire.

Les galères ne sont pas comme les vaisseaux; elles vont

(1) Vivonne obtint l'augmentation qu'il demandait. Cf. n° XIII. Sur l'infanterie des galères, cf. P. Clément, *Lettres de Colbert*, t. III, p. 180.

continuellement près de terre et sont obligées très souvent d'y toucher à cause que leurs nécessités sont fréquentes pour du bois et pour de l'eau. Elles ne peuvent donc se dispenser de faire des descentes. Or comme il n'y a point d'occasions de guerre plus difficiles et plus délicates, que ce sont même (si je l'ose dire) les chefs-d'œuvre de la guerre, au sentiment des plus habiles, puisqu'on a à faire en prenant terre contre de la cavalerie et de l'infanterie, qui sont ordinairement en pays uni et en nombre plus considérable que ce que nous pouvons faire débarquer, il est aisé à voir que les meilleurs hommes ne sont pas trop bons pour cela et que des gens qu'on lève au commencement d'une campagne ne sont point capables de se tirer de pareilles affaires, et qu'ainsi c'est une nécessité d'avoir nos soldats entretenus toute l'année puisque sans cela ils ne peuvent que malaisément être assez bien disciplinés pour bien faire leur devoir en des rencontres si périlleuses, quand on a à les faire en des pays ennemis.

Il y a encore une autre considération à faire, c'est que quand il faudra armer les galères pour la campagne, il faudra prendre par compagnie deux sergents et deux caporaux pour commander les cinquante hommes d'augmentation; que si vous prenez ces quatre hommes parmi les nouveaux venus, vous dégouterez extrêmement les vieux soldats entretenus, qui prétendront avec justice que cet honneur leur doit appartenir, que si vous les prenez parmi les anciens, venant au désarmement à casser les cinquante hommes nouveau levés, vous perdrez les quatre meilleurs hommes de vos vieux, et cela se montera pour les vingt galères à quatre-vingts hommes, qui sera à chaque fois une perte considérable de gens aguerris. Ce qui n'arriveroit pas si le Roi se résolvoit d'entretenir encore les mille hommes que je propose.

Quant à la dépense des mille hommes d'augmentation, il est aisé de voir qu'elle ne se monteroit qu'à la somme de quarante cinq mille livres, comme j'ai dit, pour six mois. Voici comment : Mille hommes, chacun à cinq sols, reviennent par jour à deux cent cinquante livres et par mois à sept mille cinq cents livres et pour six mois par conséquent à quarante cinq mille livres. Mais comme en faisant cette augmentation, ce seroit accroître l'emploi des officiers de galères, qui est déjà trop grand pour eux, j'ai estimé qu'il seroit nécessaire d'en faire une en même temps d'un officier par galère de plus

que ceux qui y sont, afin que le nombre des commandants soit proportionné à celui des gens qui sont obligés de leur obéir. On pourroit donner à cet officier le nom d'enseigne et la paye de sous-lieutenant, qui est de cinq cents livres d'appointement, ce qui monteroit pour vingt galères à quatorze mille livres. Et cette augmentation de deux cents livres de gages au sous-lieutenant leur tiendroît lieu de récompense, aussi bien que l'honneur d'avoir d'autres officiers sous eux.

Les galères et les troupes augmentant, il est d'une nécessité indispensable de créer un nouvel aide-major. Celui qui est déjà, et les majors (1) ne sont pas suffisants (en l'état que les choses sont) de fournir à la fatigue qu'il y aura pour porter les ordres partout et à faire agir tout le monde. A plus forte raison quand il y aura mille hommes de plus. J'ai jeté les yeux pour ce nouvel emploi, en cas que Sa Majesté l'agrée, sur le sieur de Séverac, lieutenant de la Réale, qui est très habile officier de mer et de terre (2), et je crois qu'Elle lui devroit donner en ce cas mille livres d'appointement d'augmentation, savoir cinq cents livres pour surcroît de ses gages ordinaires de lieutenant de la Réale, comme c'est l'usage de l'ancienne marine, et pareille somme pour sa nouvelle fonction d'aide-major.

Ce qui monteroit avec la somme précédente de quarante cinq mille livres à celle de vingt mille écus, qui n'est pas une dépense excessive pour mettre l'armement des galères au point que je prétendrois le porter par ce moyen. Car en donnant tous mes soins à ces deux mille soldats, j'espère en faire un corps parfaitement discipliné. Je le purgerois insensiblement de tout ce que j'y trouverois de défectueux en sorte que dans l'espace d'un an ou deux, il seroit comparable à la milice romaine ou à une phalange grecque. C'est au moins mon dessein que, s'il ne me réussissoit pas, j'aurois toujours témoigné mon zèle en faisant mes efforts pour y parvenir et, si je l'ose dire, assez bien pris mes mesures pour cela, puisque je n'aurois rien oublié de ce qui donne ordinairement aux hommes la volonté et le moyen de bien faire, qui est la discipline, l'exercice, l'émulation et la récompense.

(1) Dans le domaine des galères, les attributions des majors et aide-majors devaient peu différer de celles des majors et aide-majors de la marine. (Cf. Jal, *Glossaire nautique*, p. 958.)

(2) Séverac ne reçut sa commission de lieutenant de la Réale que le 3 juin (Arch. nat.. *Marine*, B^s 3, f^o 1010).

Je fais pratiquer à la Compagnie de gardes (1) que vos bontés m'ont procurée, ce que je viens de vous dire sur les soldats. J'espère en faire une quantité de bons officiers pour la mer et pour la terre. Elle est composée d'officiers réformés ou de gentilshommes. Pour le maniement des armes, j'ose avancer qu'ils le possèdent aussi bien que les mousquetaires de Sa Majesté, mais je ne me contente pas de cela; je veux qu'ils se rendent ingénieurs en même temps que navigateurs. Je leur entretiens pour cet effet chez moi un maître de mathématiques, qui leur montre les hauteurs et les fortifications, et je n'oublierai rien de tout ce qui sera nécessaire pour les former, afin de faire voir à Sa Majesté que le dessein que je me suis proposé en lui demandant cette compagnie a plus été pour son service que pour l'honneur de ma charge ou ma satisfaction particulière.

Je reviens, Monsieur, à ce que je vous ai dit en commençant, c'est que je soumets enfin tout ce projet à votre prudence et demeure avec tous les sentiments de reconnaissance possible...

IV

LE COMTE DE VIVONNE A LOUIS XIV

Marseille, 20 janvier 1671.

Sollicitation de la permission de rétablir l'Ordre de Saint-Lazare.

Proposition de l'installer aux îles d'Hyères. Avantages que le roi, sa marine et les côtes de Provence en retireraient. Vivonne devenu grand maître de l'Ordre trouverait le moyen de refaire sa fortune tout en servant le roi. — (P. 28, n° 9. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 79, f° 24.)

SIRE,

Lorsque j'eus l'honneur de parler à Votre Majesté avant mon départ d'auprès d'Elle du rétablissement de l'Ordre de Saint Lazare (2), et que je lui fis connoître qu'Elle me donneroit

(1) Les gardes-marine formaient une pépinière d'officiers. Les compagnies de gardes furent souvent modifiées jusqu'en 1786. A cette date elles furent supprimées et remplacées des élèves de la marine.

(2) L'Ordre de Saint-Lazare, fondé en Terre Sainte au temps des Croisades, avait été supprimé par Innocent VIII en 1490 ; rétabli dans la

en le favorisant de son autorité un moyen de faire ma fortune, Elle m'écouta et me répondit si favorablement que je demeurai tout confus de ses bontés. C'est ce qui m'a fait travailler depuis à la recherche des Mémoires qui sont nécessaires pour bien éclaircir et fonder le mérite de cette affaire, et on les a remis à M. Colbert par son ordre, de sorte qu'il ne s'agit plus à présent que du jugement qu'Elle en formera sur son rapport. C'est pour cette raison que je prends la liberté d'écrire cette lettre à Votre Majesté pour la supplier très humblement de se souvenir des paroles si obligeantes qu'Elle a bien voulu me donner sur ce sujet.

Je ne me suis jamais rien proposé en cette occasion qui n'ait eu pour fin principale le bien de son service, et si je ne croyois pas qu'il se trouvât dans le projet que je forme, je me départirois de tout mon cœur de toutes les pensées que j'ai à cet égard. J'ai toujours cru et je crois encore que cet établissement peut faire des îles d'Hyères un pays fertile en le cultivant et peuplé en le fortifiant et le mettant hors de toute insulte et des attaques les plus rudes. Cela étant, je prétends que ce seroit couvrir la côte de Provence d'un rempart des plus fermes, et y ajoutant des vaisseaux et des galères entretenues, des magasins, des ports, des darses, des matelots, des soldats aguerris, un nombre considérable de noblesse instruite aux mathématiques, aux fortifications, au pilotage

suite, Grégoire XIII en donna la grande maîtrise au duc de Savoie, qui réunit cet Ordre à celui de Saint-Maurice. Mais les chevaliers des autres états refusèrent de se soumettre au duc Emmanuel-Philibert, et Philippe de Nérestan, en 1608, obtint du pape Paul V de réunir l'Ordre français de Saint-Lazare, dont il était grand maître, à celui de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Louis XIV se fit le protecteur de cet Ordre, et dans le projet de Vivonne il faut sans doute voir moins un *rétablissement*, qu'une réorganisation ou un rajeunissement d'une institution alors en décadence. Si le projet de Vivonne ne fut pas suivi d'effet, on sait néanmoins que Louis XIV, en 1672, érigea une commanderie sous le nom de saint Louis, assigna à l'Ordre des revenus, et donna aux chevaliers l'administration de tous les lazarets et hospices. Il s'attribua à lui-même la direction de l'Ordre, dont il devint grand maître.

En 1693, Louis XIV dut détacher les hôpitaux et maladeries, qu'il avait annexées à l'Ordre en 1672, car le pape ne voulait pas que les revenus destinés à l'entretien des pauvres et des malades fussent employés à la subsistance des soldats invalides. — Sur l'Ordre de Saint-Lazare, consulter l'*Histoire de tous les ordres militaires ou de chevalerie...* Amsterdam, 1699, in-16, t. II, p. 308-311 et l'*Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires* [par le P. Hippolyte Héliot]. Paris, 1714, in-8°, t. I, p. 257 et suiv.

et à toutes les connoissances et expériences de mer, des hôpitaux pour la retraite et le soulagement des armées qui reviennent de cours, des commanderies pour la récompense des gentilshommes qui s'attacheroient à la mer, je ne vois rien de plus utile pour les sujets de Votre Majesté ni de plus nuisible à ses ennemis.

Elle n'a point de voisins qui ne respectassent le voisinage de cette chevalerie, point d'ennemis qui ne le dussent craindre par les courses qu'elle seroit en état de faire sur eux dans le temps que des armées plus nombreuses de Votre Majesté occuperoient leurs principales forces, de manière que leurs rivages seroient le théâtre d'une continuelle désolation. Ce qui seroit leur rendre avec usure, surtout aux Barbares, le change de ce qu'ils ont fait pendant tant d'années dans les nôtres.

Pour moi, Sire, j'y trouverois un établissement pour le reste de mes jours tout à fait selon mon humeur, parce que ne cherchant qu'à servir toute ma vie, je ne saurois jamais avoir une occupation plus satisfaisante que celle de travailler continuellement pour mon Roi, pour ma patrie et pour ma religion, sans parler de la joie particulière que j'aurois d'avoir contribué de mes soins à donner le commencement à une bonne œuvre dont les effets seroient pour avoir des suites utiles et agréables dans l'avenir.

Mais ce n'est pas ce que Votre Majesté doit considérer davantage. Elle doit avant toutes choses envisager son service, et comme je suis persuadé qu'Elle l'y rencontrera, je me flatte aussi qu'elle prêtera l'oreille à ce qui lui sera représenté sur ce sujet. Je la conjure donc, très humblement, de s'y rendre favorable par sa bonté premièrement et ensuite par la considération de mon zèle et des services que je lui ai rendus depuis que je suis au monde. Elle me comblera par cette générosité et s'acquérera les vœux de tous ceux qui tireront leur fortune de cet établissement, sans la gloire que la postérité lui donnera d'une fondation pour ainsi dire si utile au monde chrétien et si avantageuse à ses sujets. C'est tout ce que je lui saurois dire sur ce sujet et que quelque succès que puisse avoir la chose, je serai toujours avec un zèle parfait et un respect profond (1)...

(1) Cette lettre était accompagnée d'une autre adressée à Colbert (Reg. n° 8), qui avait consenti à présenter au roi les mémoires de Vivonne sur cette affaire : « Je propose, Monsieur, de fortifier des îles désertes,

V

LE COMTE DE VIVONNE A DUCHÉ DE VANCY (1)

Marseille, 20 janvier 1671.

Nouvelles diverses. Vivonne s'oppose à la libération d'un forçat. Départ de Seignelay de Toulon. Vivonne visite les îles d'Hyères. Avantages matériels et moraux que Vivonne retirerait du rétablissement de l'Ordre de Saint-Lazare. Instructions pour les démarches que Duché doit faire à la Cour à cet égard. Tentative de Vivonne pour obtenir le commandement des vaisseaux. — (P. 30, n° 10.)

N'ayant pu, depuis le 7^e du courant que je partis de cette ville pour aller à Toulon, faire une exacte réponse à vos trois dernières lettres, qui sont des 2^e, 5^e et 9^e du courant, à présent que je suis de retour ici, je dois m'en acquitter.

Je suis très fâché qu'il n'y ait plus d'espérance pour M. de Ruvigny; je le trouvois fort à mon goût et j'eusse souhaité avec passion d'avoir mis un si bon sujet dans nos galères. Il s'en vouloit aller dès le temps que M. son père (2) lui manda que son affaire étoit sans espérance, mais je le retins par amitié dans la vue que par M. de Seignelay nous pourrions rétablir ses affaires, ce qui nous a été inutile. Cependant M. son père, ayant cru que c'étoit autre chose qui le retenoit ici lui en témoigna du chagrin. Vous me ferez plaisir de le

afin de faire revenir le peuple, la culture et l'abondance. Je propose encore de faire des ports, de construire des galères et des vaisseaux, et cela entraîne avec soi tant de choses, qui vont au profit du royaume, qu'il me semble qu'elles donneront de l'éclat au règne de Sa Majesté ». Ces deux lettres furent remises à leurs destinataires par l'intermédiaire de Duché de Vancy. Cf. p. 14 et 24.

(1) Jean-Baptiste Duché de Vancy, seigneur de la Grange-aux-Bois, intendant de Vivonne en 1664, devint en 1666 intendant et contrôleur alternatif de l'argenterie et des menus plaisirs, secrétaire général des galères en 1669. Il mourut en 1691. Son fils Joseph-François Duché de Vancy (1668-1704) composa des tragédies pieuses pour Madame de Maintenon, des livrets classiques et mythologiques. Il obtint un emploi dans la ferme des aides de Languedoc. (Cf. Saint-Simon, *Mémoires*, éd. de Boislisle, X, p. 2).

(2) Henri de Massués, sieur de Ruvigny, marquis de Bonneval, fréquemment chargé par le roi de négociations diplomatiques.

détromper, l'assurant de ma part que M. son fils n'a rien fait en restant ici qu'à ma prière.

Vous avez très bien fait de donner ce petit mémoire, dont vous me parlez, sur le sujet de M. Monnier(1) et de M. de Béthomas(2), car il n'y a pas moyen qu'ils puissent compâtrir ensemble.

Vous aurez vu par ce qui est arrivé entre M. Centurion et moi à Toulon que si ce premier sait faire des tentatives à mon préjudice, je sais aussi bien maintenir mes droits et n'en point relâcher. Je verrai dans ce rencontre comme le Roi me traitera, et quelle différence il met entre cet étranger et un de ses meilleurs serviteurs et sujets (3).

Le forçat nommé Montréal, dont vous me parlez, n'ayant pas fait son temps, je ne pourrais lui procurer sa liberté qu'en la demandant au Roi, ce que je n'ai garde d'entreprendre après ce que M. Colbert m'écrivit il y a quelque temps que je fis une pareille prière à Sa Majesté pour M. Pelletier, et dont je vous ai informé. Outre que, quand cette raison n'y seroit pas, j'en ai une autre pour ne me pas mêler de cet homme. C'est qu'on a déjà tenté de le faire sortir à mon insu par divers artifices, qui ne s'accommodent ni avec l'honneur ni avec la conscience. J'empêchai le coup le plus heureusement du monde ces jours passés, et comme si j'avois trempé dans la friponnerie, on a mandé là-bas que je l'avois voulu faire sortir, ce qui m'a si sensiblement piqué qu'il n'y a rien que je veuille moins faire que de travailler à sa liberté. Je me suis plaint à M. de Seignelay du mauvais procédé de ceux qui avoient écrit à Paris que je m'intéressois pour cet homme, de sorte que bien loin que je puisse me mêler de son élargissement, il n'y aura rien que je ne fasse pour le retenir dans les fers où le Roi l'a fait mettre, pour confondre les fripons qui ont si malicieusement cherché à noircir ma conduite en reconnaissance de la patience que j'ai eue à souffrir, sans me plaindre, leur manière d'agir sur ce sujet. Il faut qu'on ait bien promis de l'argent pour la liberté de ce forçat, car il n'y a aucune invention mauvaise qu'on ne mette

(1) Lieutenant de galère.

(2) Eléonor de Beauhieu, chevalier de Béthomas, capitaine de la galère, la *France*.

(3) Cf. plus loin, n° VII.

en usage pour l'arracher de la chaîne contre toute justice (1).

Jeudi dernier, 15^e du courant, M. de Seignelay étant parti de Toulon pour se rendre en cette ville, je me suis mis en felouque pour aller faire un tour aux îles d'Hyères et voir si elles seroient aussi propre à notre dessein que je l'avois imaginé. Le vent se trouvant trop fort pour sortir en pleine mer, je relâchai à l'hôpital Saint-Mandrier, dans la baie de Toulon. Ce fut là que votre lettre du 5^e du courant me fut apportée avec tous les mémoires qui y étoient joints. Je me les fis lire les uns après les autres et j'en fus très content, les ayant trouvés fort bien dressés.

Etant sorti de là le 17^e, je fus voir Porquerolles, qui est l'île principale. J'y vis une place pour bâtir une ville et une rade admirables, et après avoir bien considéré le tout, j'en sortis le même jour encore plus persuadé que jamais de la beauté du dessein que j'ai proposé au Roi. Ainsi il n'y a rien que nous devions négliger pour le faire réussir. C'est pour cela que je me suis déterminé à lui écrire par cet ordinaire pour l'échauffer, s'il est possible, en ma faveur, ne voyant rien qui puisse faire pour moi qui soit plus selon mon goût que cet établissement. J'en écris un mot aussi à M. Colbert dans la même vue. Je vous envoie les deux lettres ouvertes, afin que vous les voyiez et que vous montriez celle qui est pour Sa Majesté à M. Colbert et lui demandiez même son conseil, si vous la rendez ou non.

Ce que vous devez observer sur cette affaire, c'est qu'en dressant les lettres patentes, si elle réussit, vous vous souveniez de bien faire spécifier les îles comme je vous l'ai mandé par le dernier ordinaire de Toulon, leur donner même le nom de Mortemart, si le Roi l'approuvoit, et particulariser enfin les redevances que je prétends m'être dues, comme les mille cinq cents livres à la réception de chaque chevalier; que de trois commanderies vacantes, j'en pourrai conférer une de grâce, faire la distribution des terres des îles à des particuliers et en tirer des droits ordinaires et seigneuriaux annuels, et tout plein d'autres choses que ces Messieurs du Conseil, que vous avez, savent mieux que moi:

Il y a aussi une chose que je voudrois bien qu'on pût

(1) Peut-être Montréal était-il huguenot. Un gentilhomme de ce nom, originaire du Maine, huguenot, fut assassiné pendant les guerres de Religion (Cf. Haag, *la France protestante*).

faire, c'est mettre les Carmes hors d'intérêt de cette affaire. J'appréhende extrêmement les moines, et tout ce qui porte nom de communauté est odieux à tout le monde. Ce sont gens, comme vous savez, qui ne sont jamais contents s'ils ne dominent et veulent toujours avoir le secret de tout. En un mot ils sont très incommodes. Vous pourriez vous en défaire en disant que nous ne tirons rien de l'Ordre de Notre-Dame de Mont-Carmel, et qu'ainsi nous n'avons que faire d'eux, que si l'on ne pouvoit se débarrasser d'eux, je voudrois qu'on leur rognât les ongles de si près, en faisant les lettres patentes, qu'ils ne puissent nous devenir fâcheux, car ils le sont extrêmement, pour peu qu'on leur donne d'entrée. Des prêtres séculiers seroient mieux notre fait.

J'ai vu le mémoire que vous avez donné à M. Colbert pour m'attirer le commandement des vaisseaux, et il m'a paru en bon état (1). Mais je ne trouve pas que je lui doive rien écrire sur ce sujet jusqu'à ce que j'aie vu ce que sera devenue l'affaire de M. Lazarin. Il me semble que d'embrasser plusieurs choses à la fois, ce n'est pas le moyen de réussir et qu'il est plus expédient d'attendre pour faire cette tentative que nous sachions ce que l'autre deviendra. Aussi bien rien ne presse à l'égard des vaisseaux, et puisque M. Colbert doit faire son rapport de vos mémoires au premier jour, ce retardement ne va qu'à quelques ordinaires, après lesquels je serai aussi bien en état de faire les lettres que vous me marquez qu'à présent. Je trouve tout ce que vous m'avez écrit là-dessus fort bien pensé et je ne diffère l'exécution de ces bons avis que par la raison que je viens de vous dire.

Il ne faut plus parler à M. Colbert des brevets des officiers puisqu'il s'obstine à ne me les vouloir pas envoyer. Nous trouverons peut-être des moments plus favorables sur ce sujet en quelque autre conjecture. J'en dirai ici un mot pourtant à M. son fils. Car sa prétention ne me semble pas raisonnable.

Si je ne puis faire un compliment cet ordinaire à M. de Louvois, ce sera pour le prochain.

Après ce que j'ai fait pour M. de Pézenas, je ne vois pas que je puisse proposer au Roi un autre sujet que lui, à

(1) On verra plus loin (n° XXX) que Vivonne déclina ce commandement lorsque le roi songea à le lui offrir.

moins qu'il voulût quitter son poste. A quoi ne songeant point du tout et voulant au contraire venir servir auprès de moi, je crois que je ne dois pas me contredire, sans cela j'aviserois volontiers à ce que j'aurois à faire pour la personne dont vous me parlez.

J'oubliois à vous dire sur le sujet de M. Lazardin, qu'achetant les îles à mes dépens pour donner une retraite pour rien à l'Ordre, et la charge de Grand Maître, il est bien raisonnable qu'il m'accorde quelques avantages. Voici donc ceux que je prétends. Premièrement que la maîtrise soit héréditaire à ma famille ; secondement que je jouisse des droits d'amirauté comme le Grand Maître de Malte ; troisièmement que les chevaliers me payent quinze cents livres de réception et entrée. Ce sont trois choses qu'il faut demander au Roi et que l'Ordre doit confirmer dans un chapitre général en reconnaissance du bien que je lui aurai fait en le faisant revivre. A l'égard du Roi lui demander aussi les mêmes prérogatives, à condition que les îles, comme un duché, seront reversibles à la couronne faute de mâles. Mon raisonnement est que si j'ai des héritiers, je trouverai bien moyen de me rembourser à l'achat des îles, si j'en jouis et eux aussi, et s'ils meurent, que la perte de cette somme ne privera pas mes autres héritiers d'une bien grande somme.

Ainsi je ne cours que peu de risques à faire ce marché avec le Roi et cette clause peut porter Sa Majesté à faire la chose. Si M. Colbert approuve que vous lui rendiez ma lettre, vous ne devez pas vous oublier de lui dire tout cela, espérant que tant d'avantages le toucheront.

Le Grand Maître de Malte prend cent mille écus sur les commanderies de l'Ordre pour son entretien, outre les droits d'amirauté et de passage. Ainsi la composition, que je leur ferois, seroit beaucoup meilleure.

Tant de motifs si utiles pour moi et pour ma maison vous doivent obliger d'employer toute sorte de moyens pour faire réussir cette affaire. Je vous prie aussi, mon cher, de ne vous y point épargner. Il y va de ma fortune, c'est tout vous dire.

Le tour que j'ai fait aux îles m'ayant fait arriver ici près de l'ordinaire, je n'ai pu encore achever mes remarques sur le règlement des saluts. J'y travaillerai sans faute demain, et par le premier courrier je les enverrai à M. Colbert. Je vous prie de le lui dire ou faire savoir par vos mémoires ou vos billets.

VI

LE COMTE DE VIVONNE A MADAME DE THIANGES

Marseille, 24 janvier 1671.

Vivonne prie sa sœur de s'entremettre auprès du roi pour obtenir le rétablissement de l'Ordre de Saint-Lazare. Avantages pour le roi et la famille de Mortemart tirés de ce rétablissement. — (P. 37, n° 11.)

Quand on a de l'amitié pour un frère, comme vous m'en avez toujours témoigné, ma chère sœur, c'est particulièrement en certaines occasions de la vie, qu'elle se doit rechauffer. Vous avez déjà heureusement travaillé à mon affaire de l'Ordre de Saint Lazare, puisque vous en avez entretenu Sa Majesté suivant les lumières que je vous en avois données ; mais ce n'est pas assez, si vous ne me continuez aujourd'hui la même assistance. Depuis ce temps là, M. Colbert a eu la bonté de se charger de nos mémoires beaucoup plus amples et plus instructifs que les premiers, et il doit au premier jour en faire son rapport à Sa Majesté, c'est à dire prononcer l'arrêt de ma bonne ou de ma mauvaise fortune là dessus. Rien au monde ne peut être de plus grande conséquence pour moi et ne doit vous engager plus puissamment à mettre tout en œuvre pour un dessein si honorable pour notre maison et si utile pour ma personne. J'ai écrit une lettre au Roi là dessus, la plus touchante qu'il m'a été possible. J'ai fait la même chose à M. Colbert. J'ai informé ici M. le marquis de Seignelay de toute la chose. Il part lundi prochain pour Paris et y sera aussitôt que cette lettre. Il m'a promis ses offices de bonne grâce auprès de M. son père. Je l'ai ici régala le mieux que j'ai pu, pour l'obliger à être de mes amis. Il m'a protesté qu'il le seroit toute sa vie.

Il ne me reste donc plus sinon que ma famille veuille bien profiter de cette conjoncture pour obtenir ce bienfait du Roi. Vous êtes celle en qui je me confie le plus pour cela, et de qui je me suis toujours promis davantage. Faites, je vous prie, que je n'y sois pas trompé, en employant tout ce que vous

avez d'esprit et d'industrie pour un frère qui vous estime infiniment et qui vous chérit de même.

Si le Roi veut bien faire réflexion sur ce que je lui propose, il reconnoîtra visiblement que son service s'y trouvera tout entier puisque nous fortifierons ses îles ; nous y ferons des ports, nous y aurons des vaisseaux et des galères, qui en partiront perpétuellement pour aller faire la guerre aux ennemis de notre religion, et tout cela ne lui coûtera qu'une parole. Sa piété en recevra autant d'éclat que son service d'utilité. Il ôtera les biens de l'Ordre de Saint Lazare, qui ont été donnés pour les fins que je viens de vous dire, d'entre les mains de gens de néant, à qui les grands aumôniers les ont donnés sans discernement, et les emploiera à leur véritable et naturel usage. Il augmentera sa marine, il s'acquérera du mérite envers le Saint Siègé, il sauvera tous les ans l'esclavage à une infinité de pauvres chrétiens. Il y jettera au contraire plusieurs ennemis de la religion. Que peut-on voir de plus glorieux et de plus profitable pour Sa Majesté, pour le peuple et pour notre maison ? Je ferois porter le nom de Mortemart aux îles en les acquérant. Ce même nom seroit commun aux chevaliers de l'Ordre comme celui des îles de Malte à ceux de Saint Jean de Jérusalem, qui seroit le perpétuer le plus honorablement qu'il est possible à jamais à la postérité. Enfin il s'y rencontreroit une infinité d'autres avantages que je ne puis vous déduire et qui me passant continuellement dans l'esprit, me donnent une telle ardeur pour voir réussir ce projet que rien ne me touche à l'égal de cela.

Ayez donc la bonté, ma chère sœur, de vous joindre à moi là dessus, ou par raison ou par complaisance, et mettez-vous dans l'esprit, je vous supplie, que vous ne ferez pas moins pour moi que si vous me donniez la vie. Parlez, agissez, et faites tant, je vous conjure, que Sa Majesté se rende, plus pour son intérêt que pour le mien. Je ne sais si je suis trop prévenu, mais je n'ai jamais désiré rien si fortement que le succès de cette affaire. Donnez vous y donc tout entière et vous obligerez intimement, et au delà de tout ce que je vous saurois exprimer, un frère qui voudroit faire en toutes choses au monde pour vous (1) ...

(1) Vivonne à Duché, 7 février : « J'ai écrit à Madame de Thianges d'une manière que je lui fais entendre que cette affaire regardant toute notre maison (puisque rien ne lui sauroit être jamais plus honorable ni

VII

LOUIS XIV AU COMTE DE VIVONNE

Paris, 31 janvier 1671 (1.)

Avis que le roi ordonne au marquis de Centurion d'obéir au comte de Vivonne. — (P. 62, n° 25. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 17.)

MONSIEUR LE COMTE DE VIVONNE,

Quoique je ne doute pas que le sieur marquis Centurion, capitaine général d'une escadre de nos galères, ne se soit désisté de la prétention qu'il avoit de ne point recevoir vos ordres dans le port, j'ai bien voulu néanmoins lui expliquer de nouveau ma volonté sur ce sujet en lui ordonnant de ne faire à l'avenir aucune difficulté de vous obéir lorsque vous aurez occasion de venir dans le lieu où son escadre aura son séjour et à l'égard de celui qui commandera les galères en votre absence de lui obéir dans la navigation seulement, et lorsque les deux corps se sont joints. C'est de quoi j'ai été bien aise de vous donner avis, ne doutant pas que cette nouvelle marque de mon affection ne vous porte à redoubler votre zèle pour tout ce qui peut être du bien et de l'avantage de mon service. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur le comte de Vivonne, en sa sainte garde. Ecrit à Paris, le 31 janvier 1671 (2).

plus utile), il faut que tout le monde se remue à la fois pour y porter Sa Majesté, en prenant peine de lui faire comprendre que rien ne seroit plus glorieux pour son règne, ainsi que je me suis étendu au long dans ma dernière dépêche, que je vous ai adressée ouverte pour Sa Majesté... » (Reg. n° 23). Cependant Vivonne ne s'adressa à aucune de ses autres sœurs, Madame de Montespan et l'abbesse de Fontevault.

(1) *En note* : Reçue à Marseille, le 7^e février, par M. le marquis de Seignelay.

(2) Lorsque Vivonne s'était rendu à Toulon avec le marquis de Seignelay, le marquis de Centurion avait refusé de paraître pour n'avoir pas à demander les ordres et prétendant n'obéir à Vivonne qu'à la mer lorsque son escadre serait jointe au corps de galères. Par l'entremise de Seignelay, Vivonne obtint que Centurion renonçât à ses prétentions, injustifiées d'ailleurs, et se réconciliât avec lui. Néanmoins il fit son rapport à Colbert (Reg. n° 6), qui sollicita du roi la lettre ci-dessus. De son côté, Colbert en écrivit une autre par laquelle il faisait remarquer à

VIII

LOUIS XIV AU COMTE DE VIVONNE

Paris, 1 février 1669.

Ordre de préparer une galère et une tartane pour conduire à Gênes le marquis de Seignelay. — (P. 63, n° 27. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 18.)

MONSIEUR LE COMTE DE VIVONNE,

Le sieur marquis de Seignelay allant faire un voyage en Italie pour observer tout ce qu'il y a de plus remarquable dans les différents états qu'elle contient (1), je vous écris cette lettre pour vous dire qu'étant bien aise de pourvoir à la sûreté et à la facilité de son passage, mon intention est que vous fassiez choix conjointement avec le sieur marquis de Centurion de celle des trois galères de son escadre que vous croirez la plus propre pour le porter jusques à Gênes, et d'autant que le temps pourroit devenir si fâcheux que la dite galère seroit obligée de demeurer plusieurs jours dans quelque'un des ports de la route, je désire que vous y joigniez une des meilleures tartanes de Martigues ou quelque autre bâtiment que vous estimerez le plus propre pour naviguer avec la dite galère pour suppléer à son défaut (2). Et la présente n'étant à d'autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur le

Vivonne que « Sa Majesté a toujours désiré de vous maintenir dans toutes les prérogatives de votre charge. » (Reg. n° 26). Voir aussi Arch. nat., *Marine*, B² 14, f° 470. La lettre du roi à Centurion est aux Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 16.

(1) Vivonne à Duché (10 février) : « M. de Seignelay n'a pas passé Lyon en s'en retournant à Paris. Il y a trouvé des ordres de s'en aller en Italie pour voir ce beau pays. Il est revenu ici pour s'embarquer. » (Reg. n° 30). Cf. aussi Arch. nat., *Marine*, B³ 11, f° 46.

(2) Vivonne à Centurion (19 février) : « Votre lettre du 18^e courant vient de m'être rendue tout à l'heure. J'y ai vu avec joie la diligence extraordinaire que vous avez faite pour mettre la *Saint-Dominique* en état de recevoir M. le marquis de Seignelay, et puisqu'il ne vous manque que des soldats, je vous dirai qu'ils sont partis ce matin au nombre de cent pour vous aller trouver et recevoir vos ordres. Ils arriveront tous demain au soir. M. l'intendant de Toulon leur doit fournir des armes, ce qui est cause qu'on ne leur en a pas donné ici. » (Reg. n° 33).

comte de Vivonne, en sa sainte garde. Ecrit à Paris, le 1 février 1671 (1).

IX

LE COMTE DE VIVONNE A M. DE GUASTALDI (2)

Marseille, 7 février 1671.

Demande de congé pour un comite des galères pontificales, Bastian Andreni, qui désire servir sur les galères du roi. — (P. 53, n° 21.)

MONSIEUR,

Les galères du Roi qui augmentent de nombre toutes les années m'obligeant à rechercher des comites de toutes parts pour mettre dessus, je parlai au mois d'octobre dernier en cette ville au nommé Bastian Andreni, qui sert en cette qualité sur celles de Sa Sainteté, et il me témoigna qu'il seroit bien content de prendre parti parmi nous (3). J'en dis un mot sur le champ à M. Carducci et depuis peu le dit Andreni m'ayant écrit qu'il continuoit toujours dans la même résolution, vous voulez bien souffrir, Monsieur, que je vous demande la grâce et l'amitié de lui faire donner son congé, afin qu'il ait

(1) Une lettre de Colbert accompagnait celle-ci. (Reg. n° 28, publiée par P. Clément, *Lettres, instructions*, t. III, 2^e partie, p. 34). — Sur le voyage de Seignelay jusqu'à Gênes, cf. sa relation publiée par P. Clément, *ibidem*, p. 147 et suiv.

(2) Intendant des galères du pape, commissaire général de la marine, secrétaire d'état du Saint-Siège, président de la police romaine.

(3) Bastian Andreni, comite de la galère *Saint-Jules* avait écrit directement à Vivonne pour lui faire part de ce désir et des difficultés qu'il avait à obtenir son congé. (Reg. n° 20). Vivonne écrivit aussi au duc de Caderousse pour le prier d'intervenir (Reg. n° 22). Le 25 avril, Vivonne remercia Guastaldi de ses bons offices et déclarait attendre avec impatience le comite pour le placer sur la *Réale*. (Reg. n° 76). Le 4 août, il lui écrivait encore : « Notre comite Bastian Andreni a fait merveille dans nos galères. Il se compose si bien et se prend à son emploi avec tant d'adresse et de capacité que tous nos capitaines me le demandent » (Reg. n° 100). — Les comites français laissaient souvent à désirer : « L'ignorance d'un sous-comite par une mauvaise manœuvre estropia avant-hier neuf hommes dont il y en a quatre qui mourront, et comme il y a un peu de la faute de ceux qui ont été blessés, le châtimement n'a pas pu tourner entièrement sur lui » (Arnoul à Colbert. Bibl. nat., Fr. nouv. acq. 21311, f° 156).

la liberté de me venir trouver. Je suis persuadé que vous êtes bon François, que vous aimez le service de notre monarque et que vous voudriez faire plus que cela pour le témoigner s'il le falloit. Ainsi je ne m'amuserai pas à vous presser là dessus. Je vous dirai seulement que dans le besoin où nous sommes de ces sortes de gens, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir que de m'envoyer ce comite. Je prendrai soin de lui faire donner satisfaction. J'ai du déplaisir de vous importuner si fréquemment de mes prières, mais la nécessité m'y obligeant, je me flatte que vous les excuserez. Je suis à mon ordinaire avec passion...

X

LE COMTE DE VIVONNE A COLBERT

Marseille, 7 février 1671.

Danger qu'il y aurait à diminuer la paye des mariniers de rame. Moyens d'éviter cet inconvénient. Indications pour l'armement d'une escadre de galères contre les barbaresques. — (P. 58, n° 24. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 79, f° 37.)

MONSIEUR,

J'ai vu l'état que vous avez adressé à M. l'intendant pour le fait des galères pendant la présente année. Et après avoir fait reflexion sur ce qui est porté touchant les mariniers de rame, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous représenter ce qui est du service sur ce sujet. Je ne veux point m'ingérer de pénétrer dans les desseins du Roi. Je m'arrête à ce qui paroît à mes yeux, qui est que Sa Majesté veut entretenir ses galères sur le pied qu'elles puissent naviguer avec honneur et utilité aux moindres ordres qu'Elle en donnera. Et sur ce fondement ma conscience m'oblige de vous faire connoître, Monsieur, que lorsqu'on a mis les mariniers de rame à deux écus par mois, ç'a été le plus bas pied où on les pouvoit réduire, et qu'ils ne s'en sont contentés que parce que cette solde leur étoit continue pendant toute l'année. Il n'en est pas ainsi des mariniers des vaisseaux : on peut sans inconvénient

diminuer leur paye, mais pour ceux-ci, étant modique au point qu'elle est, il n'y a pas d'apparence de la porter plus bas, à moins que de vouloir les mécontenter et s'exposer à voir ces gens là se disperser de côté et d'autre et perdre le fruit de tous les soins et de toutes les peines que nous avons eues à former l'établissement que nous avons vu réussir par le passé (1).

Si Sa Majesté trouvoit la dépense que ces gens là lui font trop grande, j'ai des moyens à proposer qui pourroient nous les conserver sans diminution à son service. Le premier seroit de supprimer les trois galiotes et employer le fonds qu'elles coûtent à l'entretien des mariniers de rame des dix huit galères dans leur entier. On pourroit les fournir abondamment de ces sortes de gens qui font leur principale force, en l'état qu'elles sont. Et dix huit galères ainsi renforcées et pleines de bras vigoureux, rendirent sans contredit un service satisfaisant en tout temps et en toutes rencontres.

Le second expédient seroit de conserver les galiotes et ne pas armer les deux galères neuves. Le fonds destiné pour l'entretien de ces dernières répandu sur les autres feroit encore le même effet, et de cette manière on conserveroit un établissement, que l'on a eu toutes les peines du monde à accréditer, et une commodité par ce moyen de trouver des hommes à point nommé quand on en a à faire pour les occurrences les plus pressées et les plus inopinées.

Que si aucun de ces partis ne plaisoit à Sa Majesté ou qu'Elle n'eut plus le désir de voir croître le nombre et fortifier le rétablissement de ses galères dans le temps que celles de ses voisins, qui ont de beaucoup plus grandes ressources que nous pour cela, diminuent au lieu de se maintenir, il y en auroit encore un autre à lui proposer. Elle pourroit se contenter d'entretenir la chiourme en l'état qu'elle est, et après avoir payé les mariniers de rame à deux écus, les congédier sans leur rien retrancher, leur ayant par ce moyen tenu parole. On auroit plus de facilité à en relever les années suivantes quand Sa Majesté auroit besoin de ses galères, lesquelles ne pourront naviguer qu'en fort petit nombre, si le secours des mariniers de rame leur est ôté; vous pouvant

(1) Vivonne obtint ce qu'il demandait. Le 21 février, Colbert lui répondit : « Le roi a accordé la solde des mariniers de rames à deux écus par mois, ainsi que vous le désirez. » (Reg. n° 42).

assurer, Monsieur, que c'est une chose impossible qu'on en puisse avoir à un écu par mois, n'y ayant point de pays au monde où l'on ait des bonevogliés à moins de deux écus, un habit et la subsistance toute l'année.

Si Sa Majesté prenoit résolution de mettre à la mer quelque escadre de ses galères sur le bruit qui court que ceux de Tunis ont fait sortir depuis peu des galères et un grand nombre de brigantins pour faire le cours contre nous, Elle pourroit la mettre dehors à la mi-avril et l'armer à la manière des Turcs, c'est à dire à la légère, comme je vous ai représenté plusieurs fois. On ôteroit aux galères le mât d'avant qu'on nomme le trinquet pour être plus aisées de vogue. On n'y mettroit que les victuailles absolument nécessaires, et on chargeroit un homme d'une somme d'argent pour en bailler aux soldats, quand on iroit à terre pour faire de l'eau et se rafraichir; de sorte que quand ils trouveroient des rafraichissements ils en prendroient à leur fantaisie, et s'ils n'en rencontroient pas, leur argent leur restant, ils en auroient plutôt patience, voyant eux mêmes comme les choses iroient.

J'ai encore à vous représenter, Monsieur, que le retranchement qu'on fait aux soldats leur donnera un extrême chagrin et les pourra faire désertier et abandonner entièrement le service. Et si cela est, on ne les pourra plus ramasser ainsi que les mariniers de rame quand on en aura besoin. Je ne vous dis tout ceci que pour satisfaire à mon devoir. Je vous supplie de le recevoir dans le même sens et de me croire absolument...

XI

COLBERT AU COMTE DE VIVONNE

S. 1, 13 février 1674 (1).

Le roi refuse de favoriser les efforts de Vivonne pour le rétablissement de l'Ordre de Saint-Lazare. Avis divers. Projet pour la prochaine campagne des galères. — (P. 74, n° 38. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 23.)

MONSIEUR,

J'ai lu au Roi tous les mémoires concernant l'Ordre de Saint Lazare et Notre-Dame de Mont Carmel que M. Duché

(1) *En note* : Reçue à Marseille, le 22^e.

avoit mis en mes mains, avec la dernière lettre que vous avez écrite à Sa Majesté sur ce même sujet. Elle m'a ordonné de vous dire en réponse que lorsque vous lui en parlatés l'année passée, il lui sembla que c'étoit autre chose que les maladeries auxquelles le grand aumônier de France pourvoit, et qu'ayant vu par tous les dits mémoires que c'est la même chose, Elle ne peut changer la destination qu'Elle en a fait depuis longtemps pour l'établissement d'un hôpital pour les officiers et soldats estropiés, qui est déjà établi, et auquel Elle destine tous les revenus des dites maladeries. Sa Majesté ayant témoigné en même temps qu'Elle auroit été bien aise de trouver cette occasion pour augmenter l'autorité et la considération de votre charge.

Sa Majesté n'a point encore vu les observations que vous avez faites sur le projet des saluts que je vous ai envoyé par son ordre. J'espère que par le premier ordinaire je vous ferai savoir la résolution qu'Elle aura prise sur ce sujet.

Sa Majesté vous a accordé volontiers les lettres d'abolition pour les deux timoniers de la Réale qui ont été condamnés à être pendus et exécutés en effigie; mais pour expédier ces lettres, il est nécessaire que vous m'envoyiez copie du jugement et des informations faites contre eux.

Le Roi m'ordonne de vous dire qu'il sera bien aise de savoir vos sentiments sur l'emploi de ses galères pendant la campagne prochaine. Sa Majesté a résolu de les diviser en deux escadres, la première pour tenir la mer depuis le 1^{er} avril jusques au dernier juillet et la seconde depuis le 1^{er} juillet jusques au dernier octobre (1).

Envoyez moi, s'il vous plaît, vos mémoires de ce que vous estimez qu'elles pourront faire pendant ce temps. Je suis...

(1) Vivonne répondit à Colbert, le 24 février (Reg. n° 39). Il proposait une campagne contre les corsaires de Tunis seulement, déjà bloqués par les vaisseaux du roi. « Les nouvelles que nous avons de ces gens-là sont que ne pouvant faire sortir leurs navires, ils ont armé quantités de brigantins qu'ils ont envoyé de côté et d'autre contre les chrétiens. Et ce sont les seuls ennemis que les galères pourront rencontrer. On sait les lieux où ils se peuvent retirer, savoir en Sicile, en Corse et dans les autres îles qui avoisinent l'Italie, la France ou l'Espagne; on ne peut faire autre chose que de les y aller chercher. Et comme je vois que pour cela ma présence n'est pas absolument nécessaire, je me fortifie de plus en plus dans la résolution que j'ai prise d'aller à Paris, pour des raisons aussi pressantes que celles qui sont portées dans la dépêche que je me suis donné l'honneur de vous écrire l'ordinaire passé. Je vous supplie très humblement, Monsieur, de me vouloir rendre vos bons offices là-dessus,

XII

LE COMTE DE VIVONNE A LOUIS XIV

Marseille, 21 février 1671.

Demande d'un congé pour aller à la Cour et auprès du duc de Mortemart dont les nouvelles sont fort mauvaises. Possibilité d'une absence de Vivonne sans que le service en souffre. — (P. 72, n° 36.)

SIRE,

J'apprends avec un extrême déplaisir par les dernières lettres qui me sont venues de Paris, et surtout par celles de M. Duché que M. le duc de Mortemart (1) est si fort baissé depuis peu qu'il est tout à fait à craindre qu'il n'en vienne faute bientôt (2). Le respect et la tendresse que j'ai toujours eues pour lui font que je ne saurois y songer qu'avec tristesse et que je songerois plutôt à me tenir éloigné de sa personne en ce rencontre que de m'en approcher, si les mêmes gens ne m'avertissoient que ma présence est absolument nécessaire sur les lieux pour un peu de temps, afin de donner ordre aux affaires de notre maison et empêcher que cette disgrâce ne me survienne lorsque je serai à la mer et que je ne me trouve par ce moyen en un état pire que celui où je suis.

C'est cette considération, Sire, qui me force à vous demander la permission de faire un voyage à Paris pour prévenir cet inconvénient, qui me seroit ruineux au dernier point. Votre Majesté, qui est clairvoyante, connoitra facilement la justice de ma très humble prière. Et ayant toujours eu quelque bonté pour moi, je me flatte qu'Elle me l'accordera sans

puisqu'il s'agit de donner ordre à mes affaires domestiques, qui est le solide pour moi dans l'état où je me trouve, et que je puis faire sans rien dérober au service de Sa Majesté ».

(1) Gabriel de Rochechouart, père du comte de Vivonne. Il était premier gentilhomme de la Chambre depuis 1630, chevalier des Ordres depuis 1633, obtint l'érection du marquisat de Mortemart en duché-pairie en 1650 et fut nommé gouverneur de Paris et de l'Ile-de-France en 1669.

(2) Cette indisposition était passagère, car le duc de Mortemart ne mourut que le 26 décembre 1675.

peine. Il ne me paroît point qu'il y ait rien ici qui presse de sorte pour la campagne prochaine qu'il ne me reste du loisir assez pour faire le voyage et être de retour d'assez bonne heure pour son service. Je la conjure avec un très profond respect de permettre que je me rende auprès d'Elle pour quelques jours. Une quinzaine sera suffisante pour cela. Quand des raisons si fortes ne m'obligeroient pas à lui demander cet effet de sa bienveillance, je l'en supplierois instamment pour avoir seulement l'honneur de lui remonter mon visage pendant ce léger intervalle et lui protester de nouveau avec un zèle des plus ardents que personne au monde n'est avec plus de dévouement et de respect (1)...

XIII

LOUIS XIV AU COMTE DE VIVONNE

Versailles, 21 février 1671 (2).

Ordre conforme au désir de Vivonne d'augmenter l'infanterie embarquée sur les galères. — (P. 81, n° 41. Arch. nat., *Marine*, B° 3, f° 270.)

MONSIEUR LE COMTE DE VIVONNE,

J'ai vu les raisons contenues dans la lettre que vous avez écrite au sieur Colbert (3) pour augmenter l'infanterie que vous avez levée par mon ordre pour mettre sur mes galères. Et comme j'ai reconnu le bon état auquel vous l'avez mise, et qu'il sera avantageux au bien de mon service de l'augmenter, je vous fais cette lettre pour vous dire que mon intention est que vous fassiez lever encore trois cents hommes pour les joindre aux mille qui sont déjà sur pied, et que vous preniez bien garde que ces hommes soient aussi bons et aussi bien faits que ceux qui sont dans toutes mes autres troupes; et

(1) Vivonne écrivait en même temps à Colbert pour le prier de lui obtenir un congé de quinze jours ou un mois. « Vous savez en quel désordre sont les affaires de notre famille. » (Reg. n° 35). C'était le vrai motif de l'absence désirée par Vivonne. Cf. n° XIV et XXIII.

(2) *En note* : Reçue à Marseille, le 4^e mars.

(3) Le 5 janvier. Cf. n° III.

m'assurant que vous satisferez à ce qui est en cela de ma volonté, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur le comte de Vivonne, en sa sainte garde. Ecrit à Versailles, le 21^e février 1671.

XIV

LE COMTE DE VIVONNE A DUCHÉ DE VANCY

Marseille, 3 mars 1671.

Satisfaction de Vivonne dont les propositions ont été agréées pour le choix de nouveaux officiers. Remerciements pour les efforts de Duché de Vancy et de M^{me} de Thianges pour le rétablissement de l'Ordre de Saint-Lazare. Démarches de Vivonne pour obtenir un congé. Le vrai motif de ce voyage à la Cour. — (P. 79, n^o 40.)

Je m'étois bien douté que vous aviez eü des affaires, qui vous avoient tenu fort occupé ou éloigné de Paris, puisqu'il s'étoit passé deux ordinaires sans avoir aucune de vos lettres. Votre exactitude à m'écrire ne me fera jamais juger autrement toutes les fois que pareille chose arrivera.

Ce m'a été une grande consolation dans l'état où je me trouve que le Roi ait bien voulu confirmer les choix que j'avois faits sur le sujet des nouveaux officiers. Rien n'accrédite davantage un général particulièrement dans un pays comme celui-ci. C'est pourquoi vous ne devez pas oublier d'en remercier bien affectueusement M. Colbert, lorsque vous vous trouverez en commodité de lui parler. Je n'ai reçu encore aucune dépêche de sa part là dessus. Elle me viendra sans doute demain par l'ordinaire, ou bien quand il m'enverra les commissions.

Je suis fort persuadé que vous n'avez rien oublié pour faire réussir l'affaire de Saint Lazare, non plus que ma sœur de Thianges. Elle me le témoigne fort obligeamment par la lettre qu'elle m'a envoyée sous votre pli. Et c'est sur quoi vous me ferez plaisir de la remercier de ma part, lui témoignant que j'en ai un très vif ressentiment, comme j'aurai l'honneur de lui expliquer moi-même au premier jour, en répondant à sa lettre.

Puisque les choses doivent être la campagne prochaine de la manière que vous me le mandez, il me paroît que j'en dois toujours insister qu'on me donne congé pour aller faire un tour à Paris. Je comprends qu'il est absolument nécessaire que je voie le Roi, pour apprendre de sa propre bouche en quelle situation je suis dans son esprit, et suivant cela prendre mes mesures de ce que j'aurai à faire à l'avenir. Ce ne seroit pas un bon parti pour moi que de rester dans le poste où je suis, si on ne l'avoit pas agréable.

Je veux une bonne fois m'en éclaircir à fond dans un tête à tête avec Sa Majesté, et le plus tôt n'est que le meilleur. La conjoncture ne sauroit jamais être plus naturelle qu'elle est présentement, quoiqu'à mon grand regret, par l'indisposition où se trouve mon père. Je vous prie donc de la faire valoir avec votre adresse ordinaire en sorte qu'elle ne nous échappe pas. Prenez soin, je vous supplie, de faire connoître à mon père que je suis sensiblement touché de toutes les bontés qu'il a eues pour moi et surtout des amitiés dont il a rempli la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire en faveur de M. Brun. Assurez le que j'aurai tous les soins imaginables de cet officier et que ses recommandations me sont des commandements absolus que j'exécute avec toute la joie possible, enfin que j'ai la dernière tendresse pour sa personne et qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire, pour difficile qu'il fut, pour lui en donner des marques.

Le sieur Solicoffre (1) a choisi le sieur de Villeronde, secrétaire du Roi, pour dresser ses lettres de répit, et lui fait écrire par cet ordinaire pour cela que quand elles seront en état, il ait soin de vous les apporter pour les faire sceller. Je vous recommande encore cette affaire.

(1) Sur ce personnage, cf. n° XXVII.

XV

LOUIS XIV AU COMTE DE VIVONNE

Saint-Germain-en-Laye, 3 mars 1671 (1)

Ordre de répartir sur les galères les criminels condamnés aux galères à Paris et à Rouen, qui vont arriver à Marseille. — (P. 176, n° 79.)

MONSIEUR LE COMTE DE VIVONNE,

Ayant commis le sieur Richalet pour conduire à Marseille une chaîne de criminels condamnés aux peines des galères par mes cours de Parlement de Paris et de Rouen, je vous fais cette lettre pour vous en donner avis et vous dire en même temps que mon intention est que vous ayez à donner les ordres nécessaires pour les faire recevoir et distribuer sur mes galères. Et la présente n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, M. le comte de Vivonne, en sa sainte garde. Ecrit à Saint-Germain-en-Laye, le 3^e mars 1671 (2).

XVI

LE COMTE DE VIVONNE A COLBERT

Marseille, 6 mars 1671.

Réponse à une lettre de Colbert sur la solde des marinières de rame, les galiotes et une expédition des galères à Tripoli.

(1) *En note* : Reçue le 7^e mai, à Marseille. L'original de cette lettre a été envoyé à M. Duché, le 8^e mai 1671.

(2) Un ordre identique fut envoyé le même jour à l'intendant Arnoul (Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f° 83). — La chaîne arriva à Marseille au début de mai. Le 9 mai, Arnoul écrivait à Colbert : « Nous n'avons rien de nouveau par deçà que l'arrivée d'une chaîne de cent-huit forçats, conduite par le sieur Richalet, les meilleurs qui soient encore venus depuis que je suis ici. Il n'y en pas quatre qui ne soient en état de bien servir et de servir longtemps, étant tous jeune et de bonne force. Je vous en envoie un rôle et en signe un autre pour la décharge dudit Richalet. »

Indications pour les approvisionnements en vue d'une campagne pendant l'été. — (P. 82, n° 43. Arch. nat., *Marine*, B^s 79, f° 47.)

MONSIEUR,

Je vous suis infiniment obligé de la bonté que vous avez eue de parler au Roi pour continuer aux mariniers de rame leur solde ordinaire. L'expérience nous fait voir tous les jours qu'il n'y a rien de plus véritable que ce que j'ai eu l'honneur de vous mander en faveur de cette continuation de paiement (1).

Pour ce qui concerne les galiotes, je vous dirai, Monsieur, que le Roi peut fort bien s'en servir encore cette année, à cause que nous n'avons la guerre qu'avec les corsaires de Barbarie, mais qu'Elle fera très bien de les changer en galères l'année prochaine puisqu'il sera très aisé d'y réussir en commençant de bonne heure à lever des hommes de liberté pour augmenter le nombre de ceux qui y sont déjà. Si Sa Majesté prend cette résolution, on pourra donner à ces capitaines les trois plus petites galères du corps, y en ayant quelques-unes qui ne sont pas si grandes que les autres.

Il ne m'est pas si facile, Monsieur, de satisfaire au troisième article de votre dépêche qu'aux deux précédents. Comme je n'ai jamais été à Tripoli et que j'ignore par conséquent la force ou la faiblesse de cette ville, l'état où peut être son port, la disposition du fond et de la mer qui le baigne, puisqu'il est de douze ou treize cents milles, que quand les galères du Roi se seront une fois portées en un lieu si éloigné, il n'y a aucun abri pour elles plus proche que Malte pour relâcher, tout cela ensemble présente plutôt à mes yeux des inconvénients que des ouvertures à quelque bonne entreprise qui pût donner de la réputation et de l'éclat aux armes du Roi, qui est ce que vous et moi, Monsieur, devons chercher.

De plus mon humeur n'est pas de me faire de fête en envoyant de beaux tableaux pour repaître seulement l'imagination, comme il arrive souvent que l'on pratique plutôt

(*Ibidem.*, f° 150). — Grâce à cette chaîne, les galères eurent cette année plus de chiourme qu'elles n'en avaient besoin. Vivonne reçut encore avis de l'arrivée d'une nouvelle chaîne de criminels, le 31 octobre, par une lettre datée de Versailles, 15 septembre (Reg., n° 747).

(1) Cf. p. 22 et 23.

pour faire sa cour que pour aucun autre dessein. Elle est au contraire d'aller, s'il se peut, par les effets au delà de mes promesses, et vous jugez bien qu'étant dans ces sentiments, je ne puis rien dire de déterminé sur la matière dont il s'agit; ainsi, Monsieur, tout ce que je puis raisonnablement proposer est de mener les galères du Roi jusque dans les mers du Levant, et là de les tenir sur les croisières pour profiter des occasions qui se présenteront, et me gouverner suivant les temps et la disposition où je trouverai les choses ou par ma propre connoissance ou par les avis que je pourrai avoir de l'état des Barbares.

A l'égard de l'action des mêmes galères sur le pied de la dépense que Sa Majesté a résolu de faire pendant la prochaine campagne, et qui est employée dans l'état, voici, Monsieur, comme je conçois la chose. La Réale pourroit sortir au commencement de mai avec huit autres galères et des vivres pour quatre mois et cela composeroit la première escadre. Vers la fin de juin, l'autre escadre pourroit partir pour aller joindre la première. Cette jonction faite, tout le corps seroit ensemble six semaines. Ensuite les premières se sépareroient des autres pour revenir à Marseille, et les dernières resteroient à la mer jusques à la mi-octobre, qu'elles songeroient à se retirer dans le port. Si Sa Majesté avoit agréable cette disposition et que la Réale fût toute la campagne dehors, il seroit nécessaire de faire une augmentation de vivres encore de quatre mois pour elle seule. Ce qu'il y a d'avantageux en cette proposition, c'est qu'au lieu de faire sortir les galères par corps séparés, ce seroit un moyen qu'on les put avoir pendant un espace de temps raisonnable toutes ensemble, non seulement pour donner aux ennemis du Roi plus de terreur, mais aussi pour se pouvoir avantager de toutes ces forces, si la fortune vouloit que pendant la belle saison, on vit lieu d'entreprendre quelque chose (1).

J'ai reçu la lettre que Sa Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire pour me faire connoître ses intentions touchant

(1) Une escadre de vaisseaux commandés par d'Almérás et le marquis de Grancey devait aussi appareiller à Toulon pour faire la guerre aux corsaires de Barbarie. (Cf. Arch. nat., *Marine*, B² 14, f^o 109 v^o et suiv. B³ 11, *passim*.) — Cette escadre composée de dix vaisseaux, deux frégates, trois flûtes et deux brûlots, partit de Toulon, le 26 mai, pour Tripoli et Tunis. Elle était devant cette dernière ville, le 22 juin (Jal, *op. cit.*, t. II, p. 47).

notre infanterie, et sur cela j'ai encore à vous remercier de la bonté que vous avez eue de me départir vos bons offices sur ce sujet. Je vous supplie de croire que c'est de tout mon cœur que je vous rends ce témoignage de ma reconnoissance et que je suis...

XVII

LE COMTE DE VIVONNE A DUCHÉ DE VANCY

Marseille, 10 mars 1671.

Insuccès des démarches pour le rétablissement de l'Ordre de Saint-Lazare. Nécessité pour Vivonne d'aller à la Cour. Ses revendications et son mécontentement. La commission du commandeur de Pézenas. L'autorité respective du général et de l'intendant sur les galères et la chiourme. — (P. 85, n° 44.)

Je ne doute nullement que vous n'ayez fait tout ce qu'il a dépendu de vous sur l'affaire de Lazarin. Je vous crois trop bien intentionné pour rien déguiser sur une matière si importante et qui eût été d'un si grand relief pour moi. Je ne la regarde plus que comme une affaire perdue et que ma mauvaise fortune m'a ôtée absolument pour toujours.

Je ne sais pourquoi vous parlez de mon retour sur la fin de l'année. Est-ce qu'il n'y a point de jour pour mon congé ? Je ne vois pas qu'on me le puisse refuser, ni la raison pourquoi vous changez de pensée dans si peu de temps. Plus on est absent de la Cour et plus on est oublié. C'est pourquoi agissons, je vous prie, suivant les premiers errements, afin que j'aie la satisfaction de voir Sa Majesté et de m'expliquer avec Elle de tout ce qui se passe dans sa marine, qui est si désavantageux pour moi, qu'il n'y a pas d'apparence que je puisse demeurer dans l'état où je suis.

Premièrement, il est constant que je devrois avoir le commandement des navires et des galères, et l'on me fait la dernière injustice de m'en priver. Il est attaché à ma charge, mais si l'on ne le veut pas, on devrait au moins pour mon honneur me communiquer les desseins de la campagne et m'y donner quelque part par le moyen du conseil. Cela ne me rendroit pas méprisable comme je le suis, quand on me

voit si peu considéré que je n'aie pas autant de connoissance des desseins de la marine qu'un simple chef d'escadre comme M. d'Alméras (1). Je trouve pour moi que je ne me dois pas souffrir dans cette situation. Elle est létargique et mortelle (2).

On ne me fait aucune réponse sur le sujet du contrôleur La Reynarde. Je n'ai pas même avis de la réponse qu'on vous a faite sur ce sujet. Il faut qu'on me méprise étrangement de préférer un homme de néant comme celui-là à moi. Quand j'aurois tort, il me semble qu'on devrait me favoriser pour ne me pas décréditer dans ma charge. Cependant je vois qu'on n'en fait rien. Et après cela, le moyen que je ne me rebute pas de servir avec tant de dégoûts !

Vous voyez par là la nécessité qu'il y a de demander mon congé, et le tort que vous me porterez en ne le demandant pas. Je vous supplie, passez par dessus toute considération pour cela. Je ne puis vivre absolument en l'état où je me trouve.

Je suis très aise que vous ayez demandé une commission de capitaine de galère pour M. le commandeur de Pézenas (3). Mais il faut bien se donner garde qu'elle soit conçue dans les mêmes termes que vous me marquez de colonel de la marine et de capitaine de galère tout ensemble. Car cette expédition choqueroit horriblement tout le corps. Sans doute que M. de Pézenas a pris exemple en cela sur M. de Cajac (4), mais il n'a pas fait réflexion que ce dernier n'a eu cette qualité que par accident, à cause qu'il étoit plus ancien que M. de Gacé (5), auquel il n'étoit pas juste qu'il obéit. Les capitaines des vaisseaux ne commandant plus les soldats des navires, c'étoit le régiment de M. de Gacé qui les montoit, ainsi cette qualité de colonel de la marine ne leur faisoit aucun tort, puisqu'ils n'avoient plus les soldats sous leur main.

(1) Guillaume d'Alméras, capitaine de vaisseau en 1644, chef d'escadre depuis 1669, devint lieutenant général en 1673.

(2) Cf. p. 50, note 1.

(3) Le 10 mars, le commandeur de Pézenas obtint du roi le brevet de commandant de la compagnie des gardes, qui doit servir près de la personne du général. Il avait le rang de capitaine de galère (Arch. nat., *Marine*, B³ 3, f^o 48).

(4) Marc de Canin de Cajac.

(5) Charles de Goyon-Matignon, comte de Gacé, colonel du régiment royal des vaisseaux, brigadier des armées du roi, fit la campagne de Hongrie en 1664, de Flandre en 1672 ; il mourut en 1674.

Il n'en est pas de même dans nos galères. Les capitaines sont réputés colonels et les compagnies qu'ils commandent leur tiennent lieu de régiment. Ils sont de tout temps si forts dans cette prétention que rien ne les aigriroit davantage que de voir venir M. de Pézenas avec un titre aussi vaste que celui de colonel de la marine, en vertu duquel il prétendrait les commander tous dans une descente. Vous pouvez voir par là de quelle conséquence il est pour moi que les choses n'aillent point de la sorte. Que M. de Pézenas, je vous prie, se contente d'une commission de capitaine de galère semblable à toutes les autres et qu'il vienne sans répugnance me trouver. Tout le monde lui fera des caresses et des honnêtetés, et ceux du corps le recevront agréablement pour leur camarade. S'il cherche quelque chose de plus, cela ne peut cadrer avec le service. Et vous savez, quand cela est, les embarras qui s'en suivent. Outre qu'ayant de l'amitié pour moi je ne crois pas qu'il voulût me brouiller irréconciliablement avec quantité d'honnêtes gens avec lesquels j'ai à vivre et à combattre les ennemis du Roi.

Depuis que je suis en titre de général des galères (1), il ne s'étoit point présenté d'occasion de faire sortir des invalides, comme on veut faire présentement, pour purger les galères de gens inutiles. J'avois même négligé de prendre connoissance de la sortie des forçats, mais m'étant souvenu de ce que M. Colbert me dit dans mon dernier voyage, que je devois prendre garde à ce qui se passoit dans ce rencontre, parce que j'y étois plus intéressé que personne après Sa Majesté, j'ai cru que je devois être présent à la visite qui s'est faite ces jours passés pour raison de ces invalides, et même j'ai voulu voir dans quels termes les décharges, que les officiers faisoient pour la sortie de ces misérables, étoient conçues, et y ayant trouvé qu'on y faisoit mention que c'étoit par les ordres de M. Arnoul (2) qu'ils étoient élargis, sans qu'il fut dit un seul mot de moi, j'ai fait connoître que puisque les ordres de Sa Majesté pour la liberté des forçats m'étoient adressés, je prétendois que cela fut marqué dans lesdites décharges, m'ayant paru qu'il étoit de la dignité de

(1) Depuis mars 1669.

(2) Sur Nicolas Arnoul (1608-1674), intendant des galères, cf. Saint-Simon, *Mémoires*, t. VI, p. 230.

mon emploi que je tinsse le premier rang aussi bien dans ces actions que dans les autres.

Les intendants ayant été établis aux galères dans le temps que les généraux des mêmes galères ont cessé de servir ou de demeurer sur les lieux, ces premiers n'ont eu personne qui leur ait rien contesté. Ainsi ils ont pris une si grande autorité sur toutes choses qu'il n'y a rien de quoi ils ne veuillent disposer absolument. Ce que je puis faire dans cette situation est de remettre peu à peu sur pied les fonctions de ma charge. En quoi j'observe de procéder avec douceur et prudence pour regagner le terrain, si je puis, sans bruit et sans querelle. Agissant par cet esprit en ce rencontre, j'ai fait parler à M. l'intendant, afin qu'il trouvât bon qu'il fût parlé de moi dans ces décharges, et je suis obligé de dire qu'il en a usé assez honnêtement. Néanmoins il m'a fait voir certaines lettres et réglemens de M. Colbert, qui lui donnent l'entière disposition de la chiourme.

Je crois que cela pouvoit être de mise avant que je fusse titulaire et présent, mais à cette heure, je crois qu'en bonne justice cela ne doit plus être. Je suis persuadé que M. Arnoul est plein de probité et d'honneur et qu'il ne voudroit pour rien au monde en mesurer sur un chapitre aussi délicat et important que celui des forçats, mais il n'en sera peut-être pas de même de ceux qui viendront après lui. C'est pour cela que j'estime qu'il n'y sauroit avoir trop de gens à surveiller les affaires sur cette matière et qu'ils ne doivent ôter aucun forçat de la chaîne sans ma participation et sans que les décharges soient vues par moi et n'aient quelque marque de ma part qui les autorise, afin que sous divers prétextes on ne puisse pas nous faire évader les bons hommes des galères, lesquels nous sont si nécessaires, et qu'on trouve moyen, quand on veut, de faire sortir par tant d'inventions et d'adresse, que la prudence la plus éclairée et la plus exacte ne peut pas le plus souvent venir à bout de l'empêcher. Vous devez prendre votre temps pour en parler à M. Colbert à fond et à loisir et dans la vue de m'attirer des ordres favorables sur ce sujet dont j'userai si doucement et si sagement que les intendants n'auront aucun lieu de s'en plaindre, parce que je ferai tout de concert avec eux. J'écris un mot sur cette matière à ce ministre et je ne m'y étends pas même beaucoup, parce que j'ai estimé plus à propos de mettre en

créance la chose sur vous, afin de vous donner lieu de l'en entretenir amplement, ce qui ne se peut faire sur le papier sans beaucoup de discours, qui fatigue ordinairement ces sortes de personnes. De plus, en parlant on dit beaucoup de choses que l'on n'oseroit mettre dans les dépêches, qui est cependant ce qui persuade les gens et les fait pencher où l'on désire.

Si je ne me reposois pas sur vous et sur votre suffisance, je n'en userois pas de la sorte. Je vous prie de le prendre pour une confiance que j'ai en votre affection pour tout ce qui me regarde et de me croire toujours tout à vous avec amitié et estime.

Je vous ai prié par ma précédente de faire mille amitiés de ma part à mon père. Je vous réitère la même chose par celle-ci. J'ai vu M. de Souliers, qui m'a rendu une de ses lettres pleine de ses bontés, qui m'obligent à lui en témoigner ma reconnoissance, comme je fais de tout mon cœur. Je vous supplie, assurez-l'en de la bonne manière, et que personne ne l'honore plus parfaitement que moi.

XVIII

LE COMTE DE VIVONNE A COLBERT

Marseille, 11 mars 1671 (1).

Demande d'audience en faveur de Duché de Vancy pour exposer les droits de Vivonne vis-à-vis de l'intendant à propos de la visite de la chiourme et du licenciement des forçats invalides. — (P. 91, n° 45. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 79, f° 51.)

MONSIEUR,

Ne se passant pas ici tous les jours des choses qui me donnent matière suffisante de vous entretenir, je ne me donne pas l'honneur de vous écrire régulièrement tous les ordinaires, mais seulement lorsque le besoin le requiert. Comme la campagne s'approche, j'ai travaillé depuis peu avec M. l'in-

(1) Dans le registre : 10 mars.

tendant à la visite des forçats invalides, afin de purger les galères de ceux qui le sont effectivement, autant que nous en pourrions avoir connoissance (1). Et parce que, depuis que je suis dans la charge de général des galères, il ne s'étoit pas présenté occasion d'en faire une semblable, je ne m'étois pas aperçu aussi qu'il s'est pratiqué jusqu'à présent dans ces occasions des omissions qui me paroissent être préjudiciables à mon autorité dans les galères. Je m'en explique au long à M. Duché, qui aura l'honneur de vous remettre la présente.

Je vous demande par amitié un moment d'audience favorable pour lui là-dessus, vous protestant que je n'ai de vue que pour le bien du service et de relever les fonctions de ma charge, qui sont presque ignorées de ceux qui sont à présent dans les emplois, parce qu'il s'est passé un grand temps sans qu'on ait vu ici un général des galères en titre et en fonction sur les lieux. Je ne crois pas que ma prétention puisse être désagréable à Sa Majesté, ni à vous, Monsieur; c'est pourquoi je me confie que vous l'écouteriez agréablement et que vous la favoriserez même autant qu'il dépendra de vous. C'est la grâce que je vous demande et la justice de me croire plus que personne du monde...

XIX

COLBERT AU COMTE DE VIVONNE

11 mars 1671 (2).

Le roi n'est pas favorable à la venue de Vivonne à la Cour. Il n'autorise son voyage qu'en cas d'absolue nécessité. — (P. 94, n° 49. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 46 v°.)

MONSIEUR,

J'ai lu au Roi la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 21^e du mois passé, et Sa Majesté m'a ordonné de

(1) L'intendant des galères Arnoul et le marquis de Seignelay avaient déjà fait en janvier une visite des invalides. « Je vous avois ci-devant mandé que M. le marquis s'étoit donné la peine de voir les invalides des galères et qu'étant une fatigue extraordinaire, il s'y étoit trouvé un peu mal. Je fus bien aise qu'il n'achevât pas, bien qu'il fût venu exprès de Toulon pour cela. » (Arnoul à Colbert, Bibl. nat., Fr. 21311, f° 20 v° et 46 v°).

(2) *En note* Reçue à Marseille, le 18^e.

vous dire en réponse qu'étant impossible que vous puissiez faire un voyage ici, et retourner en Provence pour le départ des galères, le temps lui paroissoit peu propre pour entreprendre ce voyage. Que si vous l'estimiez néanmoins absolument nécessaire pour le bien de vos affaires domestiques, Elle vous le permettoit (1).

A l'égard de l'avis què je vous ai demandé pour l'emploi des galères pendant cette année, je ne croyois pas qu'il fût nécessaire de vous dire que le Roi n'a de guerre que contre Tunis, et pour maintenir ceux d'Alger dans l'exécution des traités qu'ils ont faits avec Sa Majesté, vu que c'est une chose que vous voyez aussi bien que moi. Je suis...

XX

LOUIS XIV AU MARQUIS DE CENTURION

Saint-Germain-en-Laye, 19 mars 1671.

« Instruction que le Roi veut être mise es mains du sieur marquis de Centurion, capitaine général d'une escadre des galères de Sa Majesté, sur l'emploi des dites galères pendant la campagne prochaine ». — (P. 123, n° 58. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 55 v°.)

Sa Majesté ayant été informée qu'il est sorti de Tunis et des autres ports occupés par les corsaires de la dite ville et par ceux de Tripoli et de Bizerte un nombre considérable de brigantins pour faire le cours contre les sujets, Elle désire que le dit sieur marquis de Centurion travaille à mettre promptement en mer les galères de la dite escadre pour partir au 15^e avril au plus tard; et pour pouvoir avec plus de facilité arrêter le cours de leurs pirateries, Elle veut que la dite escadre soit armée à la légère, en sorte que les galères puissent, s'il est possible, surpasser en vitesse les bâtiments des dits corsaires.

Sa Majesté désire que le dit sieur marquis de Centurion s'informe soigneusement tant à Toulon et autres villes des

(1) Vivonne répondit, le 21 mars, à Colbert que puisqu'on n'approuvait pas son voyage à la Cour, il n'y pensait plus (Reg. n° 50).

côtes de Provence que dans tous lieux où il abordera pendant sa navigation, du nombre des galères, vaisseaux et bâtiments légers que lesdits corsaires ont en mer, des lieux de leur retraite, et que sur ces connoissances et celles que sa longue expérience au commandement des galères lui peut donner, il dresse sa navigation en sorte qu'il puisse les rencontrer. Sur-tout Sa Majesté veut qu'il visite les îles de Sicile, Corse et Sardaigne et les autres îles autour desquelles les dits corsaires ont accoutumé de naviguer pour les y surprendre et les combattre, et qu'il fasse en sorte ou que les corsaires ne passent point entre la Sicile et l'Afrique, ou s'ils y sont passés ou qu'ils y passent, qu'il les cherche avec tant de précautions qu'il les trouve et les combatte.

Comme Sa Majesté donne ses ordres pour faire sortir en même temps, c'est-à-dire au 15^e avril, huit de ses galères sous le commandement du sieur... (1), le dit sieur marquis de Centurion ne manquera pas de concerter avec lui les moyens de tenir toujours les deux escadres séparées et de se régler de telle sorte dans la navigation qu'elles puissent occuper le plus d'étendue de mer qu'il se pourra pour joindre avec plus de facilité les bâtiments des dits corsaires.

Encore que Sa Majesté désire que ces deux escadres de galères demeurent séparées, néanmoins si par la nécessité des vents ou de la navigation elles étoient obligées de se joindre, en ce cas Sa Majesté désire que le dit sieur Centurion suive les ordres de celui qui commandera l'autre escadre et qu'il se conforme ponctuellement à ce qui est porté sur ce sujet dans sa capitulation.

Quoique la réputation des forces maritimes de Sa Majesté soit assez connue et répandue dans toutes les mers, néanmoins comme elles n'ont encore fait aucune action de grand éclat qui puisse augmenter cette réputation par des actions de vigueur et de valeur extraordinaires, Sa dite Majesté s'attend que si le dit sieur marquis Centurion trouve occasion d'en faire quelqu'une, non seulement il ne manquera pas de l'exécuter, mais même qu'il en cherchera tous les moyens; aussi doit-il être assuré que Sa Majesté récompensera amplement la première action de vigueur que ses forces

(1) Le nom a été laissé volontairement en blanc, car Vivonne devait désigner lui-même ce commandant. On verra plus loin que Vivonne se mit en personne à la tête de l'escadre sur le désir du roi.

maritimes soit de vaisseaux soit de galères exécuteront.

Sa Majesté veut que le dit sieur marquis Centurion observe ponctuellement les règlements qu'Elle a fait sur le sujet des saluts et qu'il fasse rendre par tous vaisseaux et galères le respect et les saluts dus à l'étendard qu'il porte sur sa Capitane, à l'exception des vaisseaux de guerre anglois seulement; Sa Majesté étant convenue avec le roi d'Angleterre que les vaisseaux et galères ne se salueroient point (1).

Comme la principale difficulté sur le sujet des dits saluts consiste dans celui qui doit être rendu ou reçu par les places maritimes des états et provinces d'Italie, Sa dite Majesté veut qu'il s'informe soigneusement de ce qui est pratiqué sur ce sujet par les capitaines des escadres de Naples, de Sicile et de Sardaigne, et qu'il s'y conforme exactement soit pour recevoir ou rendre les dits saluts.

Comme le service de Sa Majesté reçoit un préjudice considérable par l'engagement de plusieurs deses sujets au service des états et princes étrangers, Sa dite Majesté veut qu'il visite soigneusement tous les vaisseaux étrangers qu'il trouvera dans le cours de sa navigation, à l'exception des vaisseaux anglois seulement, qu'il en retire tous les François pour les remettre à son retour entre les mains des officiers de l'amirauté pour être punis suivant la rigueur des ordonnances et qu'il donne avis de tout ce qui se passera dans sa navigation dans tous les lieux où il abordera.

Le dit sieur marquis Centurion étant informé combien il importe au service de Sa Majesté de mettre promptement en mer l'escadre de galères qu'il doit équiper conformément à sa capitulation, Sa Majesté s'attend que dans ce voyage le dit sieur Centurion s'appliquera avec grand soin à tout ce qui pourra contribuer à faire réussir son entreprise; pour cet effet, Elle désire qu'il cherche les moyens de faire le plus de bonnevogliés de chaîne et d'esclaves qu'il pourra et qu'il profite généralement de toutes les occasions de fortifier la chiourme de ses galères.

Le dit sieur Centurion étant informé de la protection particulière que Sa Majesté donne aux vaisseaux marchands

(1) Le traité de Douvres avait été signé quelques mois auparavant (juin 1670).

françois, qui font commerce dans toute la mer Méditerranée, Sa dite Majesté veut que dans le cours de sa navigation, il ait toujours en vue d'aider et protéger les dits vaisseaux et qu'il rende public l'ordre qu'il en a, afin que par ce moyen les marchands soient conviés à augmenter et fortifier leur commerce (1).

XXI

LOUIS XIV AU COMTE DE VIVONNE

Marseille, 20 mars 1671 (2).

Ordre d'armer sans retard deux escadres de galères pour s'opposer aux pirateries des corsaires africains. Elles devront prendre la mer le 15 avril au plus tard. — (P. 119, n° 55. Arch. nat., *Marine*, B^e 3, f° 65.)

MONSIEUR LE COMTE DE VIVONNE,

Les avis que je reçois de divers endroits, qu'il est sorti des ports occupés par les corsaires de Tunis, Tripoli et Bizerte un nombre considérable de brigantins pour faire le cours contre mes sujets, m'obligeant de penser aux moyens d'arrêter le cours de leurs pirateries, j'ai résolu de mettre en mer, au 1^{er} avril ou au 15^e au plus tard, deux escadres de mes galères, dont la première sera composée de huit de celles qui sont à Marseille et l'autre de trois qui sont sous le commandement du sieur marquis Centurion. Sur quoi je vous fais cette lettre pour vous en donner avis et pour vous dire que je laisse à votre disposition de remplir l'instruction que je vous envoie (3) pour celui qui commandera cette première escadre de tel capitaine que vous estimerez à propos, ne doutant pas que vous fassiez choix de celui que vous croirez me pouvoir mieux servir dans une occasion où il s'agit de soutenir la réputation de mes forces maritimes par quelque action d'éclat. Et comme il est important de profiter de tous les

(1) Ces instructions furent envoyées à Vivonne, qui les transmet à Centurion avec une lettre, le 30 mars (Reg. n° 59).

(2) *En note* : Reçue à Marseille le 29^e.

(3) Reg. n° 56 et 57.

moments pour pouvoir joindre les dits bâtiments des dits corsaires, je vous recommande de faire travailler avec diligence à mettre en mer ces deux escadres; à quoi m'assurant que vous satisferez avec votre ponctualité ordinaire, je ne vous ferai la présente plus longue que pour prier Dieu qu'il vous ait, Monsieur le comte de Vivonne, en sa sainte garde. Ecrit à Saint Germain-en-Laye, le 20^e mars 1671 (1).

XXII

DUCHÉ DE VANCY AU COMTE DE VIVONNE

[Paris,] 24 mars 1671 (2).

Compte rendu de l'audience privée que Duché de Vancy a obtenue de Colbert. — (P. 129, n° 60.)

Comme je suis bien aise, Monseigneur, de vous expliquer toujours nettement toutes choses, voici pour vous rendre compte sommairement article par article de ce que M. Colbert me fit l'honneur de me dire en une audience particulière qu'il eut la bonté de me donner ici dans son cabinet à huis clos (3).

1. Je l'ai remercié de votre part pour la solde, qu'il a fait continuer aux mariniers de rame comme vous l'avez désiré pour le bien du service du Roi, par toutes les raisons qui ont été expliquées.

— Et il m'a répondu qu'il avoit fait la chose pour le bien du service.

2. Je lui ai expliqué qu'on pouvoit fort bien changer les trois galiotes en galères pour l'année prochaine, si on commençoit de bonne heure à lever des hommes de liberté.

— Il m'a répondu qu'on verroit cela l'année prochaine et qu'il avoit du temps pour y penser sérieusement.

(1) Le même jour Colbert envoya une lettre à Arnoul dans le même sens que celle-ci. (Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f° 104 et Arch. nat., Marine B° 3, f° 61 v°).

(2) *En note* : Reçue à Marseille, le 1^{er} avril.

(3) Tout ce qui suit est disposé dans le registre sur deux colonnes qui portent en tête : *Ce que je lui ai dit. Et ce qu'il m'a répondu* — Cette audience avait été demandée par Vivonne, le 10 mars. Cf. n° XVIII.

3. Et après l'avoir aussi remercié de l'augmentation des trois cents hommes que le Roi vous a accordés au lieu des mille que vous aviez demandés, je l'ai supplié d'avoir la bonté de m'expliquer l'intention de Sa Majesté là-dessus pour vous en informer.

— Il m'a fait entendre qu'il n'y avoit point d'autre explication à vous faire, que de vous faire savoir que le Roi avoit jugé à propos de n'augmenter à présent les troupes des galères que des dits trois cents hommes pour être joints et incorporés avec les autres.

4. A l'égard de la commission de colonel des gardes de galères et marine de Levant prétendue par M. le commandant de Pézenas, je lui ai confirmé de votre part toutes les raisons que je lui avois déjà expliquées.

— Il les a trouvées très bonnes et m'a assuré qu'il n'auroit que le brevet de capitaine de galère en me faisant remarquer qu'il vous avoit vu de deux avis différents là-dessus, puisque l'année passée vous étiez pour cette commission là, et à présent contre, avec raison.

5. Je lui ai demandé si votre compagnie de gardes doit avoir sa subsistance à la mer des victuailles de la Réale.

— Il m'a dit que non, puisqu'ils ont leur solde dans l'état de la dépense des galères.

6. Et quand je l'ai supplié de m'en dire s'il étoit content de la réponse que vous lui avez faite par votre dépêche du 10^e de ce mois (1) touchant ce qui se peut faire la campagne prochaine,

— Il m'a témoigné qu'il avoit été tellement surpris du style et de la manière que vous lui avez écrit là-dessus, après en avoir usé aussi bien et honnêtement qu'il a toujours fait envers vous qu'il ne vous importunera plus de vous demander vos avis. Vous pouvez croire, Monseigneur, que cela m'a assez surpris et que je n'ai pas manqué de lui représenter tout ce que j'ai pu pour lui faire voir que vous n'avez jamais eu que de très bonnes intentions. Il m'a paru qu'il en étoit bien persuadé et qu'il sera fort aise d'être toujours de vos amis quand vous lui en donnerez les moyens, comme je vous le conseille.

7. J'ai entrevu qu'il croit que vous voulez venir ici à quel-

(1) Il s'agit de la lettre du 6 mars et non du 10 mars. Cf. n° XVI.

que prix que ce soit pour vous plaindre de bien des choses sans considérer le départ du Roi, qui est toujours le 23 du mois prochain, ni votre campagne.

— Il m'a dit qu'il croyoit que vous viendriez puisqu'il vous avoit mandé que le Roi vous laissoit libre de faire ce que vous voudriez, et je lui ai répondu que j'étois fort persuadé que vous ne voudriez point perdre votre campagne, quoique selon toutes les apparences il y ait peu de choses à faire, ni prendre un contre temps mal à propos de venir faire votre cour, comme je vous l'avois expliqué par ma lettre du 11^e et confirmé par les suivantes. Je crois encore plus que jamais que vous ferez fort bien de me croire et que vous n'auriez nulle satisfaction de votre voyage (1).

8. Je lui ai donné la sentence de condamnation de mort contre les séditieux de Martigues.

— Il m'a dit qu'il auroit soin des deux timoniers de la Réale.

9. Et, pour conclusion, quand je lui ai parlé en conformité du mémoire que je lui avois envoyé la veille (duquel je vous ai envoyé copie) pour lui faire comprendre qu'il est important pour le service du Roi que vous ayez connoissance de l'entrée et issue des forçats (2),

— Il m'a répondu qu'il n'avoit point eu d'avis certain, qu'il s'y fût jamais commis aucun désordre, et que l'intendant est fort exact à faire son devoir avec les autres officiers préposés pour cela.

Vous pouvez juger sur tout ce que dessus, Monseigneur, ce que vous avez à faire pour votre propre bien et me faire la justice de croire qu'il n'y aura jamais personne mieux intentionné que je le suis de vous servir utilement.

(1) Vivonne renonça à son projet de voyage. Cf. p. 39, note 1 et p. 49.

(2) Cf. n° XVIII.

XXIII

LE COMTE DE VIVONNE A LOUIS XIV.

Marseille, 24 mars 1671.

Exposé de la situation de fortune fort précaire de Vivonne ; les dilapidations de la comtesse de Vivonne, les dettes du duc de Mortemart, les poursuites des créanciers. Vivonne, désespéré et sans ressources, mécontent de sa situation comme officier, offre de vendre sa charge de général des galères et demande à servir sur les vaisseaux du roi. — (P. 105, n° 53.)

SIRE,

J'avois eu dessein de me rendre auprès de Votre Majesté avant que de commencer la campagne pour lui représenter le mauvais état où mes affaires domestiques, qui se sont empirées tout d'un coup, m'ont réduit. C'est ce qui m'avoit porté à prier M. Colbert de lui demander la permission que j'allasse faire ce voyage en toute diligence. Mais la réponse qu'il m'a faite de sa part m'ayant expliqué que cela n'étoit pas compatible avec son service et mon mal étant si pressant, qu'il ne me laisse pas la liberté de me taire, je me vois avec le dernier déplaisir obligé d'avoir recours au ministère de cette lettre pour suppléer à ce que je désirois faire en personne et à fatiguer Votre Majesté d'une lecture qui ne peut que lui causer de l'importunité. Si j'étois assez malheureux, qu'Elle n'eut pas conservé pour moi les bons sentiments dont Elle m'a autrefois honoré, je ne verrois personne de sa cour plus à plaindre que moi. J'augure mieux de ma fortune et je me flatte toujours que l'absence ne m'a point ôté ce que plusieurs années de présence ne m'avoient si heureusement acquis. C'est dans cette confiance que je prends la hardiesse de l'entretenir du sujet de ma douleur et que je me laisse toucher d'une douce espérance qu'Elle daignera m'écouter avec bonté.

Ayant eu l'honneur d'être élevé auprès de Votre Majesté depuis mon enfance (1), Elle a pu connoître que ma passion

(1) Vivonne avait été *enfant d'honneur* de Louis XIV et à ce titre participa à ses jeux.

dominante a toujours été de me trouver dans ses armées pour y apprendre à la servir, et dans cette vue je n'ai rien omis de tout ce que j'ai crû me pouvoir amener à une fin si avantageuse pour une personne de ma condition. Je me suis appliqué au service de terre et de mer, et enfin, après y avoir passé seize années, je me suis vu par son choix établi dans la charge de général des galères, et d'une manière si obligeante que j'avoue qu'on a pu avec justice envier mon bonheur (1).

Qui est ce qui se voyant dans cet état ne se fut flatté de jouir longtemps d'un établissement si agréable ? Je crois qu'il n'y a personne qui ne s'y fut attendu. Cependant, Sire, je vois que je m'y suis trompé. Et ce qui me surprend le plus, c'est que le mal me vient d'où je me serois défié le moins. J'ai de la peine à le déclarer à Votre Majesté, mais puisque ce que je souffre est si violent qu'il faut que je le divulgue, je lui dirai que c'est de Madame de Vivonne (2).

Ses parents lui ont fait faire réflexion depuis peu qu'elle étoit perdue si elle ne donnoit ordre à ses affaires et si elle ne m'en ôtoit entièrement le soin et la conduite. Ses créanciers et les miens se sont soulevés. Ses terres sont pleines de sergents qui saisissent et qui y font des frais et des dégats épouvantables. On ne m'entretient là dessus que de tout ce qui peut affliger mortellement le chef d'une famille. Et pour conclusion, Madame de Vivonne veut absolument une séparation de biens d'avec moi, comme le seul et unique remède qui la peut tirer de cet embarras, c'est à dire qu'il faut que pour son repos je tombe dans la dernière désolation. Je ne puis pas disconvenir que je ne doive beaucoup et qu'elle ne se soit obligée pour moi à une bonne partie de mes créanciers. Le service m'a fait faire de la dépense dont j'espérois que le temps et quelque bienfait de Votre Majesté me pourroient sortir en tout ou en partie, mais je vois qu'il me faut prendre

(1) Sur la vie de Vivonne, cf. la *Correspondance du duc de Vivonne. Expédition de Candie, 1669.* — Vivonne avait succédé à Créquy comme général des galères.

(2) Vivonne avait épousé Antoinette de Mesme de Roissy, fille du président de Mesme. Elle étoit fort riche, mais joueuse et dépensière, elle gaspilla sa fortune, comme son mari. « Ils se ruinèrent à qui mieux mieux, chacun de son côté ». Ils se détestaient. « C'étoient des farces, à ce que j'ai oui dire aux contemporains, que de les voir ensemble. Mais ils n'y étoient pas souvent et ne s'en devoient guères à faire peu de cas l'un de l'autre. » Elle fut accusée d'avoir voulu se débarrasser de son mari, lors de l'affaire des poisons. Cf. Saint-Simon, *Mémoires*, t. XVII, p. 99, 112-115.

des expédients plus prompts dans la situation où sont les choses.

Le mal presse, et je n'ai ni terre ni maison que je puisse vendre pour contenter ceux qui m'ont prêté leur bien. Mon père m'avoit donné vingt mille livres en me mariant, avec la charge de premier gentilhomme de la Chambre pour cent mille écus. Il a requis l'un et l'autre lorsque j'ai été fait général des galères en titre. Je n'ai donc plus d'autre planche pour me tirer du naufrage, qui me menace, que de me défaire de cette charge. C'est le seul bien que je possède et dont je puis faire de l'argent pour me tirer de l'oppression où je suis. De chercher du salut dans les délais, il n'y en a aucun. Les besoins de Madame de Vivonne ne peuvent souffrir de tempérament. Ceux qui m'ont prêté, craignant qu'il ne vienne faute de moi, appréhendent pour leur dû, parce qu'ils savent que de mon chef je n'ai pas de quoi les satisfaire. Dans ces inquiétudes, ils veulent avec justice des sûretés. Je ne leur en puis donner aucune. Mon père, qui a de grandes dettes de son côté, n'a garde de les accroître en se chargeant encore des miennes ; les frais de justice, en déférant, monteroient si haut que tout cela joint ensemble m'accableroit sans ressource.

De sorte qu'après y avoir fait une sérieuse réflexion, je ne vois d'autre moyen de sortir de ce labyrinthe que celui que je propose. Votre Majesté favorisant un peu cette vente, elle pourroit produire de quoi m'acquitter, qui est ce que je souhaite le plus. Car j'estime qu'il est d'un honnête homme de ne point faire périr des personnes qui vous ont assisté dans le besoin, ni de les payer d'ingratitude après qu'elles nous ont fourni de quoi servir Votre Majesté. Ma femme reprendroit son bien, et pouvant substituer de son fonds, ne me persécuteroit plus journellement comme elle fait.

Lorsque je songe à toutes ces affaires, une de mes appréhensions est que Votre Majesté ne s'imagine que tout ce que j'avance procède plutôt d'un désir d'être oisif que d'aucun effet de nécessité. Mais si cette pensée lui venoit dans l'esprit ou que quelqu'un la lui voulût inspirer, je la supplie très humblement de ne pas me faire cette cruelle injustice, et de croire que rien au monde n'est plus éloigné de mes sentiments.

Ma passion, Sire, pour l'emploi et l'occupation est si violente que quoique je n'aie pas rencontré dans ma charge tout ce que je m'étois promis, sur l'exemple de mes prédécesseurs,

qu'un étranger (1) en soit venu partager l'autorité aussitôt après que j'en ai été pourvu, qu'on m'ait contesté en tous rencontres les principales fonctions, qui sont attribuées au titre de lieutenant-général des mers et armées de Levant, et qui ont toujours été les motifs qui l'ont fait rechercher par les personnes de qualité, comme on pourroit dire aussi le commandement des vaisseaux et des galères en l'absence de l'amiral, la faculté de porter le pavillon au grand mat et d'être plus considéré que de simples lieutenants généraux et des chefs d'escadre qu'on voit sortir avec vingt navires, pendant qu'on me fait aller à la mer avec un nombre de galères fort inférieur. Tout cela, dis je, qui seroit des dégouts mortels pour un autre ne l'ont point été pour moi. J'en ai bien parlé en quelque rencontre pour tâcher de rendre ma condition plus douce (2), mais je me suis toujours accommodé au peu qu'on m'a voulu accorder. Je n'ai point abandonné mon droit, mais jugeant que je n'avois pas encore assez fait pour mériter qu'on me laissât l'entière fonction de ma charge ou que d'autres motifs pouvoient tenir Votre Majesté dans cette réserve, j'espérois que la longueur de mes services la porteroit à me traiter dans les suites plus avantageusement. Ainsi la démarche que je fais aujourd'hui est un pur ouvrage de la nécessité. Il n'entre ni chagrin ni emportement dans ma conduite. Je vois que les moyens de vivre me sont coupés par la séparation de Madame de Vivonne et cela étant, le moyen que j'évite la vente que je propose ? Ce seroit une imprudence étrange si je ne donnois pas ordre à mes affaires, ayant encore un biais honorable d'y pourvoir, plutôt que de tomber dans les fâcheux inconvénients où me réduiroit un nouveau concours de dettes.

Que si Votre Majesté avoit de la peine à se persuader ce que je viens de lui dire sur la simple assurance que je lui en donne, Elle n'en doutera plus lorsque je lui aurai fait connoître que la plus grande grâce que j'aie à lui demander n'est pas ce dont je viens de la supplier, quoiqu'il soit très considérable, c'est, Sire, que Votre Majesté ait la bonté, après ma charge vendue, de m'accorder quelques uns de ses vaisseaux, de ceux qui commencent à finir dans les arsenaux. Je serois

(1) Le marquis de Centurion.

(2) Cf. n° VII.

au désespoir s'il falloit que les inquiétudes d'une femme et de mes créanciers m'eussent privé de l'honneur de la servir. Mon intention est d'y sacrifier ce qui me demeurera de liquide après que tout ce monde sera content, s'il y en a, et avec cela ce qui pourra provenir de la libéralité de Votre Majesté, aller en Levant chercher de quoi profiter, afin de lui être moins à charge, s'il se peut. Par là j'espère faire deux choses, l'une de me disculper envers Elle et le public qu'aucun autre motif que celui que j'ai dit me fasse quitter ma charge, et l'autre de m'entretenir dans les lumières de marine, que j'ai déjà, et même les augmenter toujours davantage, afin de lui pouvoir être utile dans quelque occasion où elle jugeroit à propos de m'employer.

Je jugerai toujours mes fatigues avantageusement payées lorsque Votre Majesté daignera se servir de moi de quelque manière que ce soit. Dans le déplorable état où je me trouve, à qui puis je m'adresser qu'à Votre Majesté ? C'est une suite indispensable de l'honneur que j'ai eu d'être élevé auprès d'Elle, et voyant que sa libéralité se répand souvent sur les personnes qui la servent, le moyen que je ne me flatte pas qu'Elle fera par grâce en ma faveur ce que la justice la porte à faire pour tant d'autres personnages, qui n'ont pas eu l'honneur d'être particulièrement à Elle dès l'enfance, ni d'avoir des services continuels comme moi. J'espère donc qu'Elle me fera donner quelque secours d'argent pour joindre au peu qui me restera de ma charge, afin que je ne demeure dans le néant de l'oisiveté. Je ne prétends point m'en servir seul. Mon dessein est de l'employer sur les vaisseaux dont je lui ai parlé, sur lesquels Elle compte peu depuis qu'Elle en a fait construire un si grand nombre. Elle en a plusieurs qui se font vieux et qui dans un an ou deux seront rebutés comme inutiles. Me les accordant, ils ne diminueront point ses armements et Elle assistera à peu de frais un misérable que la fortune traverse mais qui ne s'abat point pour tout cela (1).

(1) Vivonne en prévenant Duché de son intention d'écrire au roi, ajoutait : « Ma vie sera, Dieu aidant, uniforme, et quoiqu'il m'en puisse coûter, il ne sera jamais dit que je me contredise moi-même, ni que je recule dans une carrière si glorieuse que celle où je suis entré. Vous m'avez toujours vu dans ces sentiments. J'y suis encore avec une ferme résolution de n'en démordre jamais. J'en vois par avance tous les maux qui m'en arriveront et je les embrasse avec joie, et afin d'aider à mes ennemis à achever plus tôt leur ouvrage et leur ouvrir un champ vaste

Enfin je joindrai toutes mes forces et toute mon industrie ensemble pour lui montrer que dans tous ceux qui font profession de lui être attachés par un pur zèle, il n'y en a point assurément qui soit avec un plus grand dévouement, ni un plus profond respect (1)...

XXIV

LOUIS XIV AU COMTE DE VIVONNE

Saint-Germain-en-Laye, 30 mars 1671 (2).

Ordre de mettre en mer la galère Réale pour six mois, comme les autres galères et de prendre le commandement de la première escadre. — (P. 137, n° 64. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 73 v°.)

MONSIEUR LE COMTE DE VIVONNE,

Quoique je vous aie ci devant envoyé mes ordres pour mettre mes galères en mer et les diviser en deux escadres (3) et que j'aie laissé à votre disposition de choisir tel officier que vous jugeriez à propos pour monter sur la première, qui doit sortir au 15^e avril, néanmoins ayant fait réflexion que vous seriez peut être bien aise de ne vous point servir de la permission que je vous ai donnée de vous rendre près de moi (4) et de commander en personne ces deux escadres, je vous fais cette lettre pour vous dire qu'en ce cas mon intention est que vous fassiez mettre promptement en mer ma galère Réale pour y demeurer pendant les six mois entiers que les deux

à conter leur haine et leur orgueil, je vous enverrai par le prochain ordinaire une lettre pour le Roi dans laquelle je lui expliquerai tous mes griefs et lui ferai une peinture de l'état où je me trouve. » (Reg. n° 51).

(1) Vivonne apprit, le 21 avril, que Duché n'avait pas jugé bon de transmettre au Roi la lettre ci-dessus et en avait rédigé une autre dont Vivonne critiqua les termes. Il pria Duché de ne pas la porter au roi, s'il en était encore temps (Reg. n° 72), préférant « laisser au temps à disposer les choses d'une manière plus avantageuse pour moi qu'elles ne sont à présent » (*Ibidem*, n° 74). On verra plus loin que Duché avait déjà transmis la lettre au roi (n° XXIX).

(2) *En note* : Recue à Marseille, le 8^e avril. (Dans le reg. *Marine* B⁶ 3, cette lettre est datée du 29 mars.)

(3) Voir l'Introduction, p. vii, note 1 et le n° XXI.

(4) Cf. n° XIX.

escadres seront armées, ne doutant point que votre présence, votre application et votre zèle pour mon service ne contribue beaucoup à l'exécution des ordres que j'ai donnés pour l'action de mes galères et la réputation de mes forces maritimes. Cependant je donne ordre au sieur Arnoul d'armer et équiper promptement la dite galère Réale et de la mettre en état avec les autres des dites deux escadres qu'elles ne puissent manquer de tout ce dont elles peuvent avoir besoin pendant leur navigation. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur le comte de Vivonne, en sa sainte garde. Ecrit à Saint-Germain en Laye, le 30^e mars 1671.

XXV

LE COMTE DE VIVONNE A COLBERT

Marseille, 11 avril 1671.

Préparatifs de Vivonne pour la prochaine campagne. Essais de fours pour le pain. — (P. 139, n^o 66.)

MONSIEUR,

J'ai reçu par le dernier courrier la lettre du Roi en date du 30^e du passé et la vôtre qui l'accompagne, par lesquelles je vois que Sa Majesté a résolu de mettre en mer cette année sa galère Réale pour y demeurer les six mois entiers que les deux escadres de ses galères doivent être armées, et qu'Elle a bien voulu faire un supplément de fonds pour son entretien extraordinaire pendant deux mois. Cela m'a obligé à me préparer à ce voyage, et je le fais avec toute la diligence possible, afin de sortir environ le temps qui est marqué par mes ordres (1).

Comme je suis dans la résolution de faire cette première course à la manière des galères turquesques, c'est-à-dire avec un armement à la légère, j'y donne aussi tous mes soins pour que notre tentative puisse réussir. Et pour cet effet je

(1) Vivonne avec raison renonçait à son voyage à Paris, cf. n^o XXIII et XXIV.

me suis appliqué depuis deux ou trois jours à faire des fours dans la terre pour voir si nous pourrions cuire du pain aux lieux où nous allons mouiller, ce qui seroit d'une extrême utilité pour le service. Nous en avons fait faire des essais de deux ou trois façons à l'infirmerie de cette ville par nos soldats, et nous avons trouvé jusqu'à présent que la meilleure est de porter des briques pour bâtir sur les lieux ; on peut en vingt quatre heures faire un four. Il faudra voir si dans l'exécution, il ne se trouvera point des inconvénients qui rendent cette entreprise ou inutile ou plus difficile qu'on ne pense ; jusque là je ne crois pas qu'on se doive avancer de rien. Aussi ce que j'en fais ici n'est que pour vous avertir de la chose sans me faire fort que de ma bonne volonté à mettre les galères de Sa Majesté sur un pied qu'Elle en puisse tirer l'honneur et l'avantage qu'Elle souhaite.

Je vous remercie, Monsieur, du souvenir obligeant que vous me témoignez avoir de l'affaire des deux timoniers de la Réale que je vous ai recommandés (1). J'ai fait venir de Martigues le jugement qui fut rendu contre eux et je l'ai adressé à M. Duché, qui vous le doit avoir remis. Je lui en dirai un mot cet ordinaire, afin que s'il s'en étoit oublié, il y satisfasse incessamment. Car ce sont deux bonshommes qui nous sont nécessaires et dont je me trouve bien, particulièrement votre pilote Réal n'étant plus, qui étoit un des plus habiles hommes de sa profession. Je suis...

XXVI

LE COMTE DE VIVONNE A COLBERT

Marseille, 14 avril 1671.

Préparatifs de Vivonne pour la campagne. Efforts tentés pour alléger les galères et les rendre plus rapides. Discussion avec les capitaines. — (P. 145, n° 69. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 79, f° 55.)

MONSIEUR,

Ayant vu par la lettre que Sa Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 10^e du mois passé que son intention est

(1) Cf. n° XXII.

que sa galère Réale aille à la mer et qu'elle y demeure pendant les six mois entiers que les deux escadres seront armées, je fais la dernière diligence pour l'exécution de cet ordre. Et même parce que nous allons entrer dans la belle saison et que notre première course ne sera pas longue, je me suis proposé de faire un essai d'un armement à la légère puisque Sa Majesté me l'a permis, pour voir si cela sera possible dans le besoin. Si la chose réussit, elle acquerra une très grande réputation aux galères de France, parce qu'elles seront les seules qui en useront ainsi, et si le contraire arrive, on se détrompera une fois de cette pensée.

Lorsque je mets en avant d'armer les galères de Sa Majesté à la légère, j'entends de leur ôter le fougou (1) et retranscher par ce moyen le poids en haut que donne à la galère l'attirail qui le suit, comme sont nombre de valets, les lits, les coffres, les matelats, les provisions de bouche, qui sont ordinairement en très grande quantité, dont je laisse le détail pour ne vous pas fatiguer, mais qui, ne pouvant être mises dans le fonds de la galère parce qu'elles s'y corromperoient en peu de temps, sont logées dans les hauts, ce qui la charge aux endroits où (pour bien aller) elle devoit être allégée.

Avant que de vous écrire cette lettre, j'ai assemblé les capitaines pour leur faire part de mon dessein, m'ayant demandé les avantages que je prétendois tirer de cet armement, et je leur ai dit qu'en ôtant le fougou je faisois état d'ôter à la galère quinze cents pesants sans le bois qu'on met pour faire cuire les marmites et toutes les autres choses que je viens d'expliquer. Et qu'au lieu de cette pesanteur sur les hauts, qui fait bricoler la galère et retarde notablement son sillage, ma pensée étoit de porter en bas davantage de vivres, savoir la même quantité qu'on emporte ordinairement, qui est de cinquante jours et des farines pour vingt cinq de plus, afin de n'être pas dans les inquiétudes où nous nous trouvons ordinairement lorsque la fin des cinquante jours approche, et pouvoir même tenter plus hardiment quelque chose, si l'on avoit des avis, qui donnassent lieu à pouvoir entreprendre sur les ennemis; que la farine faisant bonne estive, elle serviroit à charger la galère par en bas, ce qui la tiendrait plus

(1) On appelait ainsi la cuisine des galères; il occupait le huitième rang à bâbord.

ferme en cas de vent ou de grosse mer et qu'elle en seroit même meilleure de voile et de rame, parce qu'elle seroit à l'eau jusques à son fort, ce que j'estimois d'autant plus nécessaire d'essayer, que les galères du pape, de Malte et de Venise nous ont souvent reproché que les nôtres étoient trop embarrassées dans les œuvres mortes et que cela étoit cause qu'elles ne se manioient pas si avantageusement que les leurs.

Etant venus ensuite sur la manière dont je voulois nourrir la chiourme, je leur ai dit que lorsque les galères seroient à terre, on y feroit bouillir les marmites pour donner aux forçats leurs fèves et aux mariniers de rame leur pitance ordinaire et que quand on seroit en mer, ils auroient tous du pain, du fromage toujours, et du vin lorsqu'ils seroient fatigués, que comme les galères prenoient terre tous les soirs à moins qu'il fallût donner chasse ou faire canal (1), elle auroit aussi tout autant de fois sa nourriture ordinaire, et que les chasses et les canaux ne se faisant pas souvent, cette même nourriture ne leur manqueroit que rarement, et qu'ainsi les forçats pouvoient fort bien subsister et fournir au travail de la rame, que partout où l'on mouilloit on trouvoit du bois pour faire cuire les viandes, que celles qu'on y auroit seroient fraîches et feroient par conséquent une meilleure nourriture que les salées, ce qui seroit d'une plus grande utilité au corps pour la santé et pour la fatigue (2).

A tout cela on m'a répondu sur le fougou, que je voulois ôter, qu'il ne servoit pas seulement pour cuire les vivres de l'équipage, mais que c'étoit un contrepoids au caïque de la galère qui est tout en l'air sur les bancs des forçats à l'opposite, que ce contrepoids étant ôté il faudroit y suppléer par quelque autre chose, et que poids pour poids il valoit autant laisser celui là; qu'ainsi ils ne voyoient en ceci que l'avantage d'avoir une rame de plus, ce qui n'étoit pas considérable au prix des inconvénients qui en pouroient arriver, savoir que les forçats venant à perdre dans une chasse ou dans un canal leur bouillon et leurs fèves pendant quatre ou cinq jours quelque fois, non seulement n'auroient pas assez de force pour fournir au travail mais s'affoibliroient notablement parce

(1) *Faire canal*, prendre la haute mer.

(2) Vivonne renseignait Arnoul sur les mesures qu'il songeait à prendre (Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f^o 92).

qu'avec ce bouillon ils font de la soupe qui les rafraîchit et les soutient; que de leur donner pendant ces jours du pain, du fromage et un peu de vin ne feroit pas le même effet, premièrement parce que ce seroit changer leur nourriture, et secondement que le fromage les pourroit échauffer et les faire boire par excès, ce qui seroit pour les incommoder extrêmement; qu'ils mangeroient souvent de cette manière, parce que mon intention étant de faire le cours plus régulièrement que par le passé, on se tiendrait sur les croisières et on donneroit fréquemment des chasses; enfin, que si une partie de la chiourme tomboit malade, comme il arrive souvent, il falloit absolument leur pouvoir bailler des bouillons, autrement qu'elle périroit toute, et que pour cela il falloit indispensablement un fougou.

J'ai répliqué sur le contrepoids du fougou que l'on y remédieroit le mieux que l'on pourroit et que pour ce qui étoit de la nourriture que je prétendois donner à la chiourme, je ne voyois pas qu'elle leur fut nuisible, qu'on ne pouvoit pas en parler positivement avant que de l'avoir éprouvé, que ma résolution n'étoit pas de tenir rigueur aux forçats, si je voyois qu'ils en fussent incommodés; que nous irions tous au bien du service, que si la chose tournoit au contraire de notre pensée nous portons le fougou ordinaire à fond de cale pour le remettre, s'il étoit besoin, et que nous en aurions encore deux, qui se pourroient poser et lever facilement, dont nous nous servirions pour les malades et pour les cas de nécessité, qu'ainsi nous agirions sûrement.

En effet, Monsieur, nous portons autant de fèves qu'à l'ordinaire c'est à dire pour cinquante jours, et en cuisant à terre comme nous l'espérons faire, lorsque nous espalmerons (1), nous croyons pouvoir fournir à la chiourme de quoi bien porter la fatigue extraordinaire que nous lui voulons faire faire. Au moins c'est ce que je souhaite pour la réputation des armes de Sa Majesté, que si je vois qu'elle en souffre de manière qu'elle pût en être incommodée, ayant le remède en mes mains, comme j'ai dit, je ne manquerai pas de m'en servir.

Si nous pouvions réussir dans cette manière d'armement, elle seroit très utile au service, puisque dans les occasions où

(1) *Espalmer*, nettoyer la carène des galères.

il faudroit faire de grands canaux, nous les soutiendrions plus aisément, nous ne serions pas assujétis à des bâtimens de charge, qui nous obligent à leur donner des rendez-vous et à les aller trouver. Les fours que nous ferions en terre nous donneroient moyen de nous passer des ports d'Espagne en temps de paix, de toutes les mangeries et difficultés qu'on nous y fait quand nous sommes réduits à y relâcher pour y prendre nos nécessités, qui sont tous avantages considérables, vu que je m'estimerois bien heureux d'avoir contribué pour témoigner à Sa Majesté le zèle que j'ai pour son service et pour la réputation des armes qu'Elle a bien voulu me confier.

Je vous supplie très humblement de croire, Monsieur, que je ne me laisserai point prévenir de toutes ces pensées, qu'autant que je les éprouverai bonnes dans l'exécution, chérissant trop les galères de Sa Majesté pour leur vouloir procurer le moindre mal. Je voudrois au contraire avec passion les rendre meilleures que celles des autres états chrétiens. Celles des Barbares sont les seules qui sont armées comme je propose. Elles sont servies par des esclaves chrétiens, qui ne sont pas différens de ceux, qui sont sur nos galères. Nous y avons, outre cela, quantité de Turcs qui sont plus forts et plus robustes que nos François, et j'infère de là par raisonnement qu'avec un peu de soin, nous pouvons faire la même fatigue, si nous y pouvons porter nos gens. Le tout est de ménager les choses avec dextérité sans rien hasarder que par nécessité, qui est ce que je désire faire. Je vous supplie d'avoir la bonté de l'en assurer et de croire que je suis (1)...

(1) Une très courte lettre fut envoyée au roi le même jour, sur le même sujet (Arch. nat., *Marine*, B² 79, f^o 53).

XXVII

LE COMTE DE VIVONNE A DUQUESNE

Marseille, 18 avril 1671.

Réponse à une lettre sur des questions générales relatives à la marine. Nouvelles des armements des galères. La faillite du sieur Solicoffre. — (P. 152, n° 71.)

MONSIEUR,

Nous étions dans la même peine que vous et dans la même inquiétude de vous faire savoir de nos nouvelles. Nous ne savions où vous étiez ; tantôt on nous disoit que vous étiez à la Rochelle et tantôt à Brest, à présent que je sais que vous êtes fixé en ce dernier lieu, je ne manquerai pas d'entretenir exactement correspondance avec vous et de satisfaire aux devoirs de l'amitié que je vous ai promise, vous demandant la continuation de la vôtre avec des instances aussi fortes que je vous en ai jamais fait.

Je n'ai garde d'être du sentiment de vos nouveaux puristes en fait de marine. J'en use sur ce sujet comme en matière de religion : l'ancienneté attire chez moi la vénération. Je ne sais pas si cela vient de mon peu de lumières, mais je crois être dans le meilleur chemin en suivant cette route, et j'aime mieux voler terre à terre avec tous mes camarades que de me transformer en aiglon et chercher comme un nouvel Icare de nouvelles routes dans les airs. Je cite cette fable parce que je crois qu'elle a été faite pour quelque nouvelle religion de marine qui s'éleva en Grèce dans les siècles passés, comme celle dont vous parlez, et dont l'inventeur fut bientôt puni de sa témérité. Je ne souhaite pas un semblable sort à ceux qui suivent son exemple, mais ils courent grand risque de faire une chute aussi fameuse que la sienne (1).

(1) Il est très difficile de savoir à quoi Vivonne voulait faire allusion. Peut-être est-il question d'inventeurs analogues à ceux qui, au xvi^e siècle et même auparavant, avaient eu l'idée de remplacer les rames des galères par des roues à aubes (Cf. Ch. de la Roncière, *Histoire de la Marine française*, t. IV, p. 608 et suiv.).

La présomption et l'amour de soi-même a toujours été la source malheureuse de tous les fâcheux événements qui sont arrivés dans le monde et la sagesse la plus universellement reçue veut plutôt que l'on erre avec le grand nombre quand les habiles en sont, que de faire mieux, si cela pouvoit être, avec des personnes qui composent le conseil dont vous m'avez parlé.

Je reçus, le 3^e du courant, des ordres pour faire partir une escadre de galères et d'en nommer le commandant et, si le Roi eut persisté dans cette pensée, j'aurois pu vous aller joindre comme vous le souhaitez, mais ce n'auroit pas été dans la même vue que vous proposez. Mes lumières sont trop faibles pour soutenir le grand jour et je doute, si elles étoient plus fortes, qu'on voulût s'en servir. La Cour est un pays où tout abonde et où l'on n'a besoin d'aucun secours étranger. C'est le secret et le fort de notre politique françoise avec lequel on fait tous les jours ce que les autres nations n'osent jamais tenter.

Mes dernières lettres me commandent d'armer la Réale et afin qu'elle puisse servir la campagne entière on a augmenté son fonds de deux mois plus que les autres. Les années passées l'armement étoit toujours de six mois, celle-ci il n'est que de quatre, ce qui est cause que les galères sortent à deux fois, afin que pendant huit mois il y en ait toujours dehors pour la conservation du commerce. Je me suis proposé d'armer la première escadre à la légère, c'est-à-dire de n'avoir qu'une tente et point de fourgon. Nous voulons éprouver si nos gens sont capables de telle manœuvre pour en être une fois parfaitement éclairci.

Je savois avant que j'eusse reçu votre lettre que vous étiez intéressé dans la faillite de Solicoffre(1) et cela m'avoit donné du chagrin pour vous. Ce pauvre homme a mal conduit sa barque. Je ne lui vois aucun effet ni maison en ville, ni terre à la campagne, ni autre nature de bien. Il vous a écrit par avance, à ce que j'ai appris, pour vous indiquer un fonds en

(1) Vivonne à Duché (7 février) : « J'ai vu ce que vous m'écrivez touchant le nommé Solicoffre, marchand suisse demeurant en cette ville... C'est un bon homme qui est malheureux et à plaindre, et que chacun ici cherche à secourir dans sa disgrâce à cause de cela... » (Reg. n° 23). — Gaspard et Nicolas Solicoffre, de Saint-Gall, étoient propriétaires à Marseille d'une grande fabrique pour le moulinage de la soie. — On trouve aussi *Salicoffre* (Lettre d'Arnoul à Colbert, Arch. nat., *Marine*, B⁶ 79, f° 191).

Portugal. Je souhaite que vous en puissiez tirer quelque soulagement. Après y avoir bien pensé, je n'ai pas crû devoir attenter aucune chose sur lui jusques à ce qu'on voie la réponse que vous ferez sur ce qu'il vous a mandé. Je ne crois pas qu'en le pressant on en tire davantage que par la voie de douceur. M. l'intendant travaille à lui procurer de l'emploi pour lui donner moyen de se remettre. Je suis avec toute l'amitié, toute l'estime et toute la tendresse possible...

XXVIII

LE COMTE DE VIVONNE A M. DE LA GÉBERTIE

Marseille, 21 avril 1671.

Remerciements pour des nouvelles envoyées sur l'abbesse de Fontevrault, sœur de Vivonne. — (P. 159, n° 75.)

Vous ne pouvez, Monsieur, m'obliger plus sensiblement que de me donner des nouvelles comme celles que vous m'apprenez de Madame de Fontevrault(1). Elle a assurément de bonnes qualités, mais je ne laisse pas de la trouver heureuse de réussir de si bonne heure à avoir l'applaudissement de tant de personnes de naissance et de mérite qu'il y en a dans son Ordre. C'est à elle à se savoir conserver tous ces avantages par une sage conduite. Je suis même prévenu qu'elle a ce qu'il faut pour cela, mais l'affection que j'ai pour elle me fait souhaiter encore qu'elle se serve le plus qu'il lui sera possible du conseil de ses amis et particulièrement des vôtres, qui ne peuvent qu'être très bons, à cause de l'expérience que vous avez des choses du monde et de votre bon jugement et, ce qui est de plus considérable, de l'amitié sincère que vous avez pour toute notre maison. En mon particulier, comme je ne puis vous en témoigner que par des paroles, je vous prie de vous contenter des nouvelles assurances que je vous donne de la mienne, vous priant de croire que je suis cordialement

(1) Marie-Madeleine-Gabrielle-Adélaïde de Rochechouart, abbesse de Fontevrault, sœur de Vivonne et de Mesdames de Thianges et de Montespan. Elle était née en 1645 et fut nommée en 1670 chef et générale de son Ordre. Elle mourut en 1704.

à vous, et qu'en toutes occasions vous n'éprouverez toujours dans les effets et avec chaleur votre très humble et obéissant serviteur.

XXIX

LE COMTE DE VIVONNE A DUCHÉ DE VANCY

Marseille, 28 avril 1671.

Approbation de la conduite de Duché à propos de la lettre de plaintes adressées au Roi. Prochain départ de Vivonne à la tête des galères. Conflit de juridiction. — (P. 166, n° 77 bis.)

Vous verrez par une des miennes, que mon sentiment étoit qu'on ne rendit aucune lettre au Roi, puisque vous n'aviez pas approuvé celle que je vous avois envoyée (1), mais puisque vous en avez usé autrement avant que mon sentiment vous ait été connu, je n'ai rien à vous dire sinon que j'approuve tout ce que vous avez fait, étant persuadé que vous avez suivi ce que vous avez estimé être le mieux pour moi, ce que je ne puis ni ne dois improuver en aucune manière.

Puisque le Roi ne s'est pas expliqué, il faut attendre qu'il ait la bonté de le faire, cependant demeurer sans inquiétude comme je le pratique en effet, vous pouvant assurer que je m'embarque dans une entière tranquillité, n'ayant autre chose dans l'esprit que de chercher les occasions de rendre le service des galères utile et glorieux à Sa Majesté.

Je vous ai déjà mandé que j'avois pris le parti de faire la campagne sur les ordres que M. Colbert m'envoya avant son départ pour la Rochelle, mon intérêt étant de ne témoigner aucun chagrin, particulièrement lorsqu'il s'agit du service. Je vous avertissois aussi que pour me donner moyen de commander les deux escadres, on a fait une augmentation de deux mois de solde et de vivres pour la Réale, de sorte que je pars samedi prochain, 2^e de mai, avec neuf galères pour revenir en juillet reprendre le reste du corps et tenir la mer au mois d'octobre.

Il est nécessaire que je vous avertisse aussi d'une difficulté

(1) N° XXIII.

qui se présente en cette province touchant les soldats, les mariniers de rambade et ceux de rame des galères, qui sont de cette province destinés et enrôlés pour les galères. Comme il arrive souvent que ces sortes de gens ont des querelles entre eux ou avec des bourgeois des lieux maritimes où ils demeurent, les juges royaux ne manquent point de les constituer prisonniers dans l'un et dans l'autre cas et de faire les procédures criminelles contre eux, prétendant que ces personnes ne sortent point de leur juridiction pour être, comme j'ai dit, enrôlés et destinés au service de la marine. Sur ce fondement ils les retiennent longtemps en prison, les punissent à leur mode et les condamnent aux galères sans nous en avertir seulement.

Les prétentions que nous avons au contraire à cause qu'ils sont sous notre main, surtout quand ils sont aux lieux où se font les armements, nous ayant porté à nous plaindre du procédé de ces Messieurs, je reçus hier un mot de lettre de M. le président de Ragusse (1) qui me fait beaucoup d'honnêtetés sur ce sujet, mais qui ne laisse pas de s'expliquer que nos gens, faisant une grande partie des habitants des lieux maritimes, ne peuvent être soustraits sans un grand préjudice des juridictions ordinaires.

Sur quoi ce que j'ai à faire remarquer est que les juges de terre se soucient beaucoup plus de leur juridiction que du service, nous sont d'un grand embarras, qu'ils se rendent les maîtres de nos mariniers nous ôtant le moyen de les avoir quand nous voulons ou bien font évader les criminels. De plus que tout ce monde est une fois enrôlé, ils sont censés gens de guerre, et en cette qualité doivent être soumis à notre juridiction et châtiés suivant les ordonnances militaires, que c'est un expédient nécessaire de nous les rendre obéissants et de les tenir en respect, en faisant bonne et prompte justice de leurs démêlés, arrivant tous les jours après avoir vu qu'ils s'égorgent les uns les autres.

Comme je ne veux rien faire qu'avec poids et mesure, je serois bien aise d'avoir une règle pour ma conduite là-dessus. Et c'est ce que je vous prie de me procurer en la demandant au Roi par M. Colbert. Vous voyez bien que cela peut être une source à de grands désordres, et qu'il est bon de les pré-

(1) Président du parlement d'Aix.

venir en maintenant chacun dans son droit comme Sa Majesté le saura bien faire. Il est bien rude que des matelots se battent à la vue de nos galères et que les juges des lieux nous empêchent de connoître de leurs démêlés.

XXX

LE COMTE DE VIVONNE A DUCHÉ DE VANCY

Marseille, 5 mai 1671.

Réflexions de Vivonne sur des propos tenus par Louis XIV à son sujet, le projet de généralat de la mer que l'on songe à lui offrir, sa situation dans l'armée navale et à la Cour. — (P. 169, n° 78.)

Je vois par votre lettre du 24^e du mois passé que vous avez une fort grande application pour les affaires qui me regardent et celles que je vous recommande pour autrui. Vous pouvez croire que cela m'a donné beaucoup de satisfaction et ne contribue pas peu au repos de mon esprit, particulièrement dans l'état où je me trouve.

Vous avez raison de dire que rien n'est plus beau que le contentement que le Roi témoigne de mes services et les paroles avantageuses qui lui sont échappées sur mon sujet. Mais comme, après les avoir considérées, je vois au travers des expressions générales de bienveillance dont il s'est servi pour marquer sa bonté que ses pensées vont à envisager pour moi le généralat de la mer en attendant que M. de Vermandois soit en âge de servir (1), je suis bien aise de vous découvrir, avant qu'il s'en explique plus clairement, les scrupules que la délicatesse de ma conscience me fait sentir là dessus, que je vous prie de ne pas regarder comme des difficultés ni des oppositions que je veuille faire à la générosité du Roi, mais comme des marques de la confiance toute particulière que j'ai en vous, en vous communiquant ce qui se passe de plus secret dans mon âme, dont vous pourrez vous

(1) Le comte de Vermandois, fils de Louis XIV et de M^{lle} de La Vallière, né le 2 octobre 1667, avait obtenu en août 1669 la dignité d'amiral de France, en remplacement du duc de Beaufort. Il mourut en 1683.

en servir à mon avantage et à mon honneur lorsque Sa Majesté vous en parlera ou fera parler. Ayant pour principale fin dans ma conduite de paroître à ses yeux sans déguisement et tel que je suis en effet, c'est-à-dire comme un homme qui a une ambition raisonnable, mais qui ne voudroit pas pour la plus grande fortune du monde s'acquérir le titre d'usurpateur ni d'envahisseur de l'établissement des autres. Voici donc le véritable tableau de tout ce qui m'a passé par l'esprit depuis avoir lu votre dernière.

Si le Roi agréé les services que je lui rends dans sa marine et qu'il veuille absolument que je les continue, il n'est pas nécessaire qu'il fasse en ma faveur une si grande transposition que de m'ôter le commandement que j'ai pour me donner celui des vaisseaux. Il seroit difficile qu'un tel changement ne fit des mécontents et que M. de Vermandois tout le premier venant au monde ne le souffrit avec peine et ne regardât avec des yeux de jalousie une personne pour qui Sa Majesté auroit eu une tendresse égale ou approchante de celle qui lui devoit être toute réservée.

Comme je suis extrêmement sincère et que ces sentiments seroient les miens si j'étois à la place de ce jeune prince, je ne puis que je ne me le représente faisant de semblables réflexions. Encore un coup, je juge autrui par moi-même. L'intrusion de M. le marquis de Centurion me tient toujours à l'esprit, et je n'ai jamais pu comprendre comment un homme de naissance et d'honneur pouvoit avoir fait un pas si violent que de demander de me ravir la moitié de ma charge sous un prétexte spécieux d'emmener au service du Roi un corps de galères étrangères, lequel cependant il compose tout en France impunément à la diminution de mon autorité, comme si la hardiesse de prendre étoit un titre légitime de s'emparer du bien d'autrui. Je trouve pour moi peu de différence entre son procédé à mon égard et celui que je tiendrois envers M. de Vermandois. Chaque chose a ses limites que la raison a établies beaucoup plus pour les personnes de notre rang que pour celles qui nous sont inférieures.

En vain sommes-nous élevés au-dessus des autres hommes, si la manière de nous conduire n'est pas plus dégagée de la passion et de la matière que la leur, et si la noblesse pour ainsi dire de l'honneur et de la vertu n'a plus de pouvoir sur nous que la bassesse de l'intérêt, il ne faut donc point que

Sa Majesté pour m'avantager me tire de la sphère où je suis, mais simplement qu'Elle ait la bonté de donner cours au mouvement et à l'impression naturelle qu'Elle doit avoir et qu'Elle a reçue de l'activité et des libéralités de ses prédécesseurs, qui l'ont créée pour le bien de la marine, et après qu'une longue expérience leur a fait connoître qu'Elle étoit absolument nécessaire pour le bien du service. Quoique je sois d'un naturel inquiet, je ne suis néanmoins désireux de changement que par force, ainsi je ne me laisse point flatter aux agréments de celui-ci. Tout ce qui a de l'éclat n'a pas toujours de la solidité. Enfin la charge que j'exerce est fort selon mon goût et je trouverois plus juste, puisque j'ai déjà un titre qui me donne assez de pouvoir pour satisfaire mon ambition, si on m'en laisse le libre exercice, de demeurer sur ce pied là que d'en avoir un nouveau.

Il faut aussi prendre garde que ces brillants d'élévation ne soient pas des feux trompeurs et que tant de bienveillance apparente ne renferme quelque air de réprobation.

Voici l'explication de ce que je veux dire. Ne pourroit-il pas arriver, je vous prie, que certaines gens qui cherchent, il y a longtemps, d'avancer leurs parents ou leurs amis ont regardé ce changement comme une conjoncture favorable à les introduire dans ma charge, et mettent dans la bouche de Sa Majesté surprise ces paroles criminelles qui ont été dites à M. de Mortemart pour venir plus finement à bout de leurs desseins en les couvrant du voile spécieux d'améliorer ma condition ? Et si cette sourde et audacieuse entreprise leur réussissoit, en bonne vérité peut-on, raisonnablement parlant, douter qu'ils ne trouvassent d'autres moments heureux en me procurant des dégouts dans le commandement des vaisseaux pour me chasser tout à fait de la marine, afin de satisfaire pleinement leur vaste ambition.

Pour moi, quand j'y fais une sérieuse réflexion, je me laisse toucher à cette pensée et je me persuade qu'un homme de néant qui se veut élever voyant qu'il ne le peut faire sans violer des droits et commettre des injustices, s'aveugle premièrement l'esprit et s'endureit le cœur ensuite pour mieux pousser à droite et à gauche tout ce qui lui fait de l'opposition dans son chemin. Autrement où prendroient-ils tant d'orgueil et de fierté que nous leur en voyons montrer en tous rencontres ? Et comment envisageroient-ils du fond de leur

néant l'éminente élévation d'une charge comme la mienne qu'on soupçonne avec apparence être le sujet de leurs désirs? Un homme de fortune ose tout entreprendre pour se purger pour ainsi dire et perdre sa bassesse dans les dignités. C'est une avidité sans borne et une rapidité égale à l'impétuosité du torrent le plus furieux. Rien au monde ne peut être si bien établi qu'ils ne trouvent moyen de le changer sous quelque couleur du service, afin de s'attirer du maniement et de l'administration, et rien de si bizarre qu'ils ne s'efforcent d'établir, pourvu que ce soit un degré qui les conduise à la grandeur.

Si une tentative comme celle dont je viens de parler leur avoit réussi, que de m'avoir tiré de ma charge pour s'y mettre, au bout de quelques campagnes ils trouveroient les moyens d'étendre leur domination, ils auroient le crédit de rendre ma présence nécessaire à la Cour pendant qu'ils iroient commander en ma place, et cependant sous main donnant à la situation où je me trouverois le caractère de disgrâce [qu']il n'y auroit personne qui ne s'imaginât effective et qui n'eût lieu de croire que le Roi ne m'auroit ôté des galères et mis sur les vaisseaux que par un adoucissement de peine et par un salut à l'honneur de concert avec ma maison.

Tout cela me fait vous dire que si mes services n'étoient pas effectivement agréables au Roi et qu'on voulût insensiblement me tirer de l'emploi par les gradations, que je viens de vous expliquer, il vaudroit mieux me laisser vendre ma charge simplement pour de l'argent que toute autre chose, en sorte qu'il ne me restât rien qui m'attachât à la France.

La raison est que je ne pourrois pas y demeurer après un tel affront et laisser indécis dans l'opinion de la Cour et du reste du monde si ce n'auroit pas été par manque de mérite, qu'une chose aussi déshonorante que celle-là me seroit arrivée. Enfin que je ne pourrois pas absolument me dispenser de chercher toutes les occasions de me faire connoître pour persuader à toute la terre le tort qu'on auroit eu de me traiter si cruellement.

Vous voyez donc par ce long raisonnement qu'il ne faut pas s'endormir avec trop de confiance sur tout ce qu'on vous a dit, si vous n'êtes convaincu qu'il est sorti du cœur de Sa Majesté aussi bien que de sa bouche. Auquel cas il faut mettre bas toute crainte et avoir une forte espérance en ses

bontés qui ne peuvent qu'être effectives avec le temps quand elle voudra bien me les départir.

J'écrivis l'année passée pour demander le rétablissement du commissaire d'Aucourt dans sa charge. J'ai reçu de ses lettres de Turin depuis peu, par lesquelles il réclame mon entremise de nouveau pour cela et me le fait demander par Madame de Savoie. Je vous prie, faites en de nouvelles instances auprès de M. Colbert, afin qu'il puisse servir l'année prochaine.

XXXI

LE COMTE DE VIVONNE A COLBERT

Marseille, 15 mai 1671.

Le mauvais temps empêche les galères de partir. Essai d'une simplification dans la manœuvre de la voile. Le remplacement des fougons, le transport de la farine. — (P. 182, n° 82. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 79, f° 63.)

MONSIEUR,

Je vous mandai le dernier ordinaire⁽¹⁾ que c'étoit avec bien du déplaisir que je me voyois retenu par le mauvais temps en cette ville et je vous dirai encore aujourd'hui là même chose. Tout le monde espéroit qu'au quint de la lune le vent changeroit et que le ciel deviendrait serein, mais cela n'étant pas arrivé, il a fallu de nécessité attendre jusqu'au 8^e qui est demain. Pour peu qu'il se montre favorable nous ne manquerons pas, Monsieur, de mettre à la voile, car j'en ai plus d'impatience que je ne vous saurois dire.

Pendant que je suis ainsi retenu dans le port à perdre le temps d'un côté, je tâche de l'employer de l'autre par l'application que j'ai donnée à trois choses : premièrement à l'exécution d'une manœuvre nouvelle qui sera d'un extrême soulagement pour la chiourme, si elle peut avoir le succès que je me propose. Pour vous la donner à entendre, Monsieur, vous vous imaginerez, s'il vous plaît, que c'est faire sur les galères

(1) Du 12 mai (Reg. n° 81, et Arch. nat., *Marine*, B⁶ 79, f° 59).

la même chose que l'on pratique sur les vaisseaux quand on cargue les voiles, qui est de les plier toutes contre la vergue par le moyen de quelques cordages que l'on appelle cargues, qui sont passés à la vergue et qui embrassent les voiles, en sorte que cinq ou six matelots lèvent ou carguent ce grand poids fort facilement et le laissent tomber de même, quand il leur plaît. De tout temps l'usage établi dans les galères de la chrétienté, lorsqu'il s'agit d'en manœuvrer les voiles, c'est de laisser tomber l'antenne sur le coursier en détacher entièrement la voilé et la serrer dans le coursier, puis hisser l'antenne toute nue au haut de l'arbre. Et quand on veut remettre la voile, laisser de nouveau tomber cette antenne, tirer la voile du coursier où elle a été serrée, la rattacher à l'antenne et relever le tout ensemble et faire cela à chaque fois qu'on en a besoin, qui est presque à tous moments.

Lorsqu'il fait doux ou calme [c']est une chose si tuante pour la chiourme, qui est toute obligée d'y mettre la main de poupe à proue, que la rame ne la fatigue pas davantage. Ce que je veux donc faire sur ce sujet, Monsieur, est que pendant que le vent sera modéré ou qu'il y aura du calme, qui sont justement les jours où ces fatigues se présentent plus fréquemment, plier les voiles de nos galères avec des ambroilles ou cargues sans être obligé de les détacher et rattacher à tout moment. Les bons effets de cette manœuvre c'est le soulagement de la chiourme, parce qu'il ne faudra pour cela que huit forçats de chaque bande qui agissent, au lieu que tous y mettent ordinairement la main, et que la galère ne sera pas obligée de lever rame pour travailler à détacher et rattacher les voiles et ne dérivera pas par conséquent ni ne perdra rien de son sillage lorsqu'elle donnera chasse à quelques bâtiments, qui sont les avantages les plus considérables qu'on puisse avoir à la mer, comme je le laisse à juger aux personnes qui sont entendues au fait de la navigation (1).

J'ai fait aussi ôter tous les fougons (2), qui étoient dans les galères, et en ai fait mettre d'autres en leur place plus légers. Les premiers pesoient trente quintaux et les nouveaux n'en

(1) De son côté, Arnoul expliqua à Colbert les résultats de cette réforme dans la manœuvre, exposant comme ci-dessus ses nombreux avantages (Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f^{ss} 148-149).

(2) Cf. n° XXVI. Il se trouva en effet que l'établissement de fourneaux légers eut de fort heureux effets.

pèsent que dix seulement. Et comme ils sont plus petits que les autres, ils occupent moins de place et ont donné lieu à mettre une rame d'augmentation, qui est, ce me semble, avoir trouvé le véritable expédient qu'on pouvoit souhaiter, c'est de ne pas perdre une rame, comme on faisoit pour placer un fougon, et cependant conserver aux forçats leur nourriture ordinaire qui ne leur manquera jamais, quelque temps qu'il fasse.

Ce changement est encore accompagné d'une autre circonstance, c'est que les chaudières ayant de petits fourneaux de fer dessous, elles cuisent avec du charbon, ce qui nous délivre d'une fumée perpétuelle et de deux cents quintaux de bois que nous étions obligés de porter pour les cuisines, au lieu duquel on ne se servira plus que de charbon, dont une médiocre quantité occupera moins de place et durera plus longtemps.

La troisième chose à laquelle je me suis étudié, c'est à porter des farines et de quoi faire des fours en des lieux forains, comme je me suis déjà donné l'honneur de vous l'écrire, et cela pour ne dépendre point des Espagnols ou d'autres gens, lorsque nous avons manquement de vivres, et éviter les longueurs où ces dépendances nous assujétissent. Toutes ces commodités, si elles nous réussissent, nous donneront de grandes aisances aux galères du Roi, ou pour se mieux manier à la mer ou enfin y demeurer plus longtemps en se passant plus facilement de la terre.

Je ne sais, Monsieur, si mes desseins auront un succès tel que je me le propose (1). Je suis au moins persuadé que vous n'importunerez pas que je me mette en devoir d'avancer en tout cela le service de Sa Majesté et que vous excuserez sur ma bonne intention tout ce qui arrivera qui ne correspondra pas exactement à mon attente. Notre condition seroit trop malheureuse si l'appréhension du moindre inconvénient nous lioit les mains et nous faisoit perdre les avantages que nos prédécesseurs ont tiré d'avoir fait de pareilles tentatives

(1) Arnoul mandait aussi à Colbert les efforts de Vivonne pour alléger les galères : « Il ne souffre point que les capitaines embarquent aucun volontaire, aucune provision superflue comme cages de volailles, jarres à mettre de l'eau, coffre, ni même de lit, se contentant lui-même d'un simple matelas contre terre, c'est-à-dire dans la poupe. » (Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f° 134, v°).

pour chercher une plus grande perfection que celle de leur siècle. Je ne me fais fort de rien absolument parlant de tout ce que je viens de vous dire. Je me propose seulement de faire des épreuves en usant de toute la circonspection que la prudence demande et sans se laisser emporter au désir de la nouveauté.

Je vous supplie très humblement de recevoir en ce sens tout ce que je prends la liberté de vous écrire et de faire et que le tout n'est en moi qu'un simple zèle pour bonifier le corps que j'ai l'honneur de commander et qui a tant d'obligation à vos soins et à vos bons offices. Avec cela, je pars l'esprit libre et je demeure avec bien de la passion...

J'oubliois à vous dire, Monsieur, que j'ai eu des lettres de Rome dans lesquelles on me parle d'une galère neuve, qui a été faite à Cività-Vecchia par les ordres de M. de Bourlémont (1), et on me presse de l'acheter et de l'envoyer quérir. Je me trouve bien empêché que répondre sur ce sujet, moi qui ne me suis point mêlé de rien écrire à Rome que pour l'achat du corps de la vieille Réale que le Roi n'a pas approuvé. Vous aurez la bonté, Monsieur, s'il vous plaît, de vous expliquer là-dessus à M. Arnoul en mon absence et de lui envoyer les ordres que Sa Majesté jugera à propos à cet égard (2). Je vous en serai très obligé en mon particulier, parce que les personnes, qui m'en écrivent, sont extrêmement de mes amis.

(1) Louis d'Arglure de Bourlémont, auditeur de la rote, à Rome.

(2) « Quant à la galère qui se fait à Cività Vecchia et dont vous m'écrivez, je n'en sais autre chose sinon que M. le général ayant fait la campagne de Candie avec les galères de Sa Sainteté avoit remarqué leur Capitane être une des meilleures galères de la mer, et ayant appris qu'ils la vouloient rompre ou vendre pour en faire une autre, il eut bien souhaité l'avoir pour servir comme de modèle à nos maîtres charpentiers, bien qu'ils soient d'eux-mêmes très habiles. Il en écrivit à un nommé M. de Guastaldi, intendant des galères de Sa Sainteté, lequel lui promit d'en faire comme il voudroit M. le général m'assura en avoir écrit. » (Arnoul à Colbert. *Ibidem*, f° 164). — Colbert, de Tournai, avait demandé ces renseignements, mais ajoutait : « Cependant, je puis vous dire à l'avance que le Roi ne veut point acheter aucune galère de Cività Vecchia. » (*Ibidem*, f° 168).

XXXII

ORDRE DU COMTE DE VIVONNE

Agay, 25 mai 1671, à bord de la Réale.

« Rendez-vous que Monseigneur le général veut être observé par les capitaines de galères ». — (P. 200, n° 84.)

L'armée partant d'Agay pour aller à Calvi (1) et étant à mi-canal (2), si elle trouvoit un vent de tramontane forcé qui l'obligeât à relâcher vent arrière, le rendez-vous sera à Porto-Conto en Sardaigne.

Et si la même chose arrivoit par un grégal, le rendez-vous sera à Alcudia ou Pollensa (3).

Que si elle étoit surprise d'un vent de Levant forcé ou de sirocco, ou mi-jour et sirocco, on attaquera la première terre de Provence, et le rendez-vous sera ensuite au Golfe Juan (4).

Si par le vent de labèche (5) forcé on étoit obligé de relâcher étant comme dessus à mi-canal, le rendez-vous sera à Vado (6).

Et si c'étoit par un vent de Ponant forcé, le rendez-vous sera à Saint-Florent (7) s'il se peut. Sinon on essayera de monter le cap Corse pour aller gagner Porto-Ferrajo (8); et si le vent permettoit à l'abri de la Corse de couler tout du long, comme la terre peut défendre la grosse mer, on essayera de gagner Porto-Vecchio.

Etant proche de la Corse, si un vent de labèche forcé empêchoit l'armée de prendre terre, il faudra relâcher à Porto-Venere, dans le golfe de la Spezzia (9).

Si on se séparoit par des accidents non prévus, l'armée se

(1) *Caluy*, dans le texte.

(2) A moitié de la traversée,

(3) Dans l'île de Majorque. *Lharcudi* et *Pouyance*, dans le texte.

(4) *Au Gourjan*, dans le texte.

(5) Vent de Lybie.

(6) *Anvaye*, dans le texte.

(7) En Corse.

(8) *Porte Ferrare*, dans le texte.

(9) *A Porto Venere*, dans le golfe de *Lespersy*, dans le texte.

trouvant du côté de Levant, le rendez-vous général sera à Porto-Vecchio, et se trouvant du côté de Ponant, ce sera à Ajaccio (1), auxquels deux endroits on saura des nouvelles de la Réale ou parce qu'elle les attendra ou parce qu'elle y laissera ses ordres; et ne la rencontrant ni à Porto-Vecchio ni à Ajaccio ni de ses ordres, on l'y attendra quinze jours; passés lesquels on s'en ira en Provence, prenant langue le long des côtes partout où elles toucheront (2).

A bord de la Réale, le 25^e mai 1671, devant Agay.

XXXIII

ORDRE DU COMTE DE VIVONNE

« Ordres et signaux pour le jour et la nuit que Monseigneur le comte de Vivonne, prince de Tonnay-Charente, général des galères de France, et lieutenant général es mers et armées de Levant, veut être gardés et observés sur les galères de Sa Majesté pendant la campagne de la présente année 1671 ». — (P. 187, n^o 83.)

Marche des galères qui doivent sortir (3).

1.

La Réale, au milieu de toutes, d'un corps de galère avancée devant les autres.

(1) *Lajasse*, dans le texte.

(2) Deux jours plus tard, Vivonne écrivait à Arnoul, des îles Saint-Honorat (Reg. n^o 85) pour lui commander des moulins pour les galères. Il ajoutait : « Le temps ne nous ayant pas été encore favorable pour faire notre trajet en Corse, je n'ai d'autre parti à prendre que celui de m'avancer toujours terre à terre si le vent devient bon, le canal en sera plus court et plus tôt. Et s'il continue à nous être contraire nous monterons le plus que nous pourrons pour aller tourner les îles d'Elbe, Monte Christo, les Jeannettes et le reste, où nous croyons que les corsaires doivent être plutôt retirés qu'en Corse et Sardaigne, d'autant que nous avons eu avis que les galères de Gènes sont à la Bastide et celles de Livourne en Sardaigne. Au fond, je me gouvernerai selon le temps et ne laisserai perdre aucun moment qui puisse favoriser l'exécution de mes ordres. »

(3) Chaque galère emmenait vingt forçats en plus du nombre réglementaire (Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f^o 156).

A la main droite :	A la main gauche :
La <i>Patronne</i> ,	La <i>Couronne</i> ,
La <i>Fleur de Lys</i> ,	La <i>France</i> ,
La <i>Fortune</i> ,	La <i>Saint-Louis</i> ,
La <i>Valeur</i> .	La <i>Renommée</i> .

2.

Quand elles seront à la voile et à la rame, elles garderont le même rang. A la voile elles observeront la distance nécessaire suivant leur ancienneté pour ne se pas ôter le vent. Et à la rame elles iront toujours de même, à moins qu'on ne soit proche de terre. Auquel cas elles se tireront toutes du côté de la pleine mer et laisseront la Réale la plus proche de terre, et elles se tiendront plus ou moins proche de la Réale, suivant leur rang et ancienneté. La même manière est entendue quand elles seront à la voile comme à la rame, quand elles seront proche de terre.

3.

En naviguant, elles ne passeront point la poupe de la Réale, et chaque galère le matin en prenant son poste saluera la Réale, comme le soir elle fera la même chose en venant recevoir l'ordre, puis fera place à celles qui viennent après en leur donnant du jour jusques à ce que toutes l'aient reçu, et alors chacune reprendra son rang. Et s'il arrivoit que par le mauvais temps on ne put s'accoster, chaque galère se servira du mot donné le jour précédent. Le même s'observera lorsque la Réale pour faire quelque force ou pour ne pas perdre le temps ne voudra donner le mot. La galère ancienne allant à la rame pourra passer par proue de celles qui sont moins qu'elle, si c'est son chemin et non autrement, chacun observant l'ordre de son ancienneté.

4.

Voulant donner fond, les comites prendront garde à ne se pas investir ni embarrasser, se porteront respect selon leur rang les uns aux autres, si ce n'est par grande nécessité, à peine d'être responsable du débris qui se fera et de punition exemplaire s'ils le font par ambition et jalousie; et de même en naviguant, lorsque l'on donnera fond en port assuré, cha-

que galère prendra son poste suivant son rang, et si les moins anciennes arrivent les premières ne pouvant faire autrement, elles laisseront libres les places qui appartiennent à leurs anciennes. Mais quand ce sera en plage, au lieu de regarder au rang, mouillera qui pourra, toujours avec respect et sans embarras. Aucune galère ne pourra donner fond par proue ni de terre de la Réale, hors d'une nécessité indispensable.

5.

Il est défendu aux comites de mettre le caïque à la mer ni de désarborer devant la Réale, si ce n'est par ordre exprès ou grande nécessité, et prendront garde toujours à être prêts pour faire le service que la Réale fera, et même la penne à l'usage des galères. Ou au cas qu'ils soient obligés de désarborer, ils viendront rendre compte à la Réale des raisons qu'ils ont pour cela.

6.

Chaque galère se conformera à la Réale pour la distribution des vivres et rations, suivant l'état particulier qui en sera donné selon l'intention de Sa Majesté aux écrivains de chaque galère (1).

XXXIV

LE COMTE DE VIVONNE A COLBERT

Vado, 22 juin 1671.

Causes du retard du départ des galères. Capture par les Maltais de Turcs à vendre pour les galères. Itinéraire que suivront les galères. Opinion de Vivonne sur l'emploi des galères restées à Marseille : elles prendront part à la croisière contre les corsaires. Renseignements sur divers officiers en vue d'un avancement et de places à pourvoir. — (P. 207, n° 89. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 79, f° 70.)

MONSIEUR,

Je vous suis bien obligé de la bonté que vous avez eue de rendre compte au Roi des dernières dépêches que je me don-

(1) Suit, dans le Registre, l'instruction pour les signaux de jour et de nuit.

nai la peine de vous écrire avant mon départ de Marseille. Lorsque je me suis appliqué pour ajouter quelque chose à l'armement des galères, je n'ai pas pris la liberté de vous en écrire pour m'attirer aucun nouveau mérite, mais seulement pour vous informer de mes actions. Je les ai regardées aussi bien que vous, Monsieur, comme des tentatives sur lesquelles il n'y a aucun fondement à faire, jusques à ce qu'elles aient été rendues utiles par l'usage, et des marques de mon zèle, qui ne tirent après soi d'autre conséquence que de faire voir le désir que j'aurois de rendre mes services utiles à Sa Majesté, en donnant aux habiles gens, qui sont dans le corps, une nouvelle matière à perfectionner, s'il se pouvoit, ce qui s'observe dans les galères. Tout ce que je vous puis dire de plus positif là dessus c'est que la manœuvre et les fours que je projetois de faire en terre ont très bien réussi et que Sa Majesté peut compter sur cette invention quand elle le jugera nécessaire à son service.

Si les galères que j'ai l'honneur de commander présentement ne sont pas sorties de si bonne heure que Sa Majesté l'auroit souhaité, plusieurs causes y ont concouru : les nouveaux soldats qu'il falloit lever dans le temps que l'on armoit à Toulon une grosse escadre de navires, les capitaines desquels étant armés pour un an entier faisoient de beaucoup plus grandes avances que nous, qui ne devons tenir la mer que quatre mois. Ces obstacles ne se rencontreront pas tousjours, Dieu aidant, aussi les diligences seront plus grandes. Je vous prie d'y vouloir faire un mot de réflexion (1).

Nous avons eu avis de Gênes depuis que nous sommes ici que les corsaires de Malte ont fait quantité de prises sur lesquelles il s'est trouvé beaucoup de Turcs. Comme ce sont là de favorables occasions de fortifier les galères de Sa Majesté, j'ai cru que je vous en devois donner avis afin que si Elle en veut profiter, Elle puisse envoyer de bonne heure sur les lieux acheter le nombre d'hommes qu'elle désirera.

(1) Le roi fut mécontent du retard du départ des galères : « Je vous avoue que le retardement du départ des galères a fait peine au Roi, et quoique le mauvais temps ait contribué à les retenir si longtemps dans le port, il est certain néanmoins qu'il faut chercher les moyens d'abrégier le temps du départ, et faire en sorte qu'à l'avenir les galères partent au jour précis que le Roi aura donné. Appliquez-vous surtout que l'escadre de galères, que vous devez mettre en mer, sorte au premier jour de juillet. » (Colbert à Arnoul, 4 juin. — Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f^o 167).

Nous sommes ici depuis quelques jours détenus par des temps contraires. J'espère en sortir cette nuit, Dieu aidant, pour passer vers l'île d'Elbe et visiter tous les lieux qui, dans cette mer là et autour de la Corse et de la Sardaigne, peuvent servir de retraite aux corsaires de Barbarie. Nous ne sommes pas les seuls contrariés dans la navigation, nous étant venu avis depuis deux jours que les navires de l'escadre de M. d'Almérás (1) sont encore à Porto-Conto en Sardaigne sans avoir pu passer outre. Ni dans ces côtes ni dans les bâtiments qui viennent de la mer il ne se dit pas un mot des corsaires, ce qui est une marque qu'il n'y en a point du tout, ou qu'ils sont en petit nombre, ou que s'il y en avoit, ils se sont retirés sur le bruit de notre sortie.

Je ne puis pas vous donner par cette lettre tout l'éclaircissement que vous me demandez sur le sujet du salut entre M. de Centurion et moi, parce que je désire prendre là dessus de plus grandes lumières que celles que j'ai présentement. Ce que je puis vous dire seulement est que lorsque je fus à Toulon et qu'il me parla sur cette matière je lui conseillai de conserver son étendard au lieu où il le porte jusqu'à ce que Sa Majesté en eût ordonné autrement. Ce qui se pratique en Espagne, lorsque les capitaines rencontrent la Réale, est que les capitaines mettent leur étendard à l'arbre de mestre (2), et la Patronne à l'arbre du trinquet (3), qui est un usage déjà qui peut servir de règle.

L'exprès, qui m'a été dépêché de Marseille pour me remettre la vôtre du 5^e du courant, m'en a apporté une de M. Arnoul pour m'apprendre que Sa Majesté veut que les galères, qui sont restées dans le port, soient prêtes au 1^{er} du mois prochain et me consulte sur leur action. Ma pensée sur cela est, Monsieur, que je continue mon voyage pour tenir la mer pendant les quatre mois ou environ qui sont portés par son état, puisque je me trouve avancé pour cela, plutôt que de m'en retourner si promptement en Provence. Et pour ce qui est des galères qui sont à Marseille, qu'on en arme six incessamment avec les trois galiotes, pour être partagées en deux escadres, qui seront commandées l'une par M. de Villeneuve et l'autre

(1) Voir plus haut, p. 32, n. 1. Le jour où Vivonne écrivait, d'Almérás se trouvait devant Tunis.

(2) Au grand mât.

(3) Au mât d'artimon.

par M. d'Oppède. Le premier aura trois galères et deux galiotes, et le dernier le reste. Une de ces escadres prendroit sa route vers la côte d'Italie et les îles de la mer de Toscane, de même que nous faisons pour visiter toutes les cales et retraites des corsaires. Après quoi elles s'en retourneront par la Corse. Pour l'autre, elle passeroit droit en Corse en sortant de Provence puis, après avoir côtoyé toute la Sardaigne, s'en retourneroit par la mer de Toscane et par Livourne et le long de la rivière de Gênes.

De cette manière les corsaires, s'il y en a, ne nous pourroient éviter ou les uns ou les autres. On verra pendant huit mois toujours des galères du Roi dehors et en divers endroits, ce qui favorisera extrêmement le commerce et acquerra de la réputation aux armes de France. Je crois pour moi que c'est le mieux qui se puisse faire, et je le mande comme tel à M. Arnoul, afin qu'il ait agréable de s'y conformer, s'il n'a pas des ordres de Sa Majesté qui en disposent autrement.

Pour ce qui est des trois galères dernières qui demeureront dans le port, j'estime que leur chiourme doit servir à renforcer les six autres, afin qu'elles puissent bien fournir leur course, ayant à tenir la mer pendant l'arrière-saison, où les galères ont plus d'occasion de faire force que dans les autres temps de l'année.

Les mêmes lettres, qui me sont venues de Marseille, m'apprennent la mort de M. le commandeur de la Mothe-Chauvron (1), capitaine de la *Duchesse royale*. Sur quoi ayant à vous donner mes sentiments comme sur le reste, j'aurai l'honneur de vous dire, Monsieur, qu'il y a un gentilhomme dans les galères qui me paraîtroit bien digne de remplir cette place. Il se nomme M. de Moissac. Il est second fils de M. le président de Ragusse. Il a servi longtemps à terre pendant la guerre d'Espagne dans la cavalerie en qualité de capitaine. Et depuis la paix, s'étant attaché à la mer, a fait plusieurs campagnes sur les galères où il s'est comporté en galant homme. A cela on peut ajouter que son père est une personne de considération dans la province par sa charge, par son mérite et par sa naissance. Il y a dans les galères quelques personnes qui y prétendent comme M. Espanet et

(1) La Mothe-Chauvron était mort fin mai, à Lyon. « C'étoit un fort galant homme. » (Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21341, f° 165 v°).

M. le chevalier de Foresta, capitaines de galiotes (1), qui ont tous deux du service et du mérite, le premier encore plus que le dernier.

Pour ces deux là je crois que Sa Majesté pourroit les satisfaire en faisant pour eux ce que je m'en vas vous dire. Il y a, Monsieur, deux galères dans le corps qui sont beaucoup plus petites que les autres. La *Fleur de Lys* est de ce nombre (2). On pourroit les donner à commander à ces deux personnes à condition de les armer de mariniers de rame et gens de liberté. Ils sont suffisants pour cela. M. Espanet est l'auteur de cet établissement en France et par conséquent y réussira mieux que personne. Et pour M. de Foresta, étant du pays et y ayant des amis et du crédit, n'y réussira pas moins bien. Comme on ne paye ces gens là que pour six mois, l'entretien de ces galères ne coûteroit pas plus à Sa Majesté que les autres qui sont entretenues toute l'année, et ce seroit un moyen d'augmenter ce corps de ces deux bâtiments et de deux autres qu'on feroit de nouveau des chaînes, qui viendront, et des Turcs que Sa Majesté pourra faire venir de Malte de la manière que je vous ai proposée ci-dessus.

Si Sa Majesté goûtoit ces pensées, il y auroit deux galiotes qui demeureroient à pourvoir, et pourroient servir de récompense à deux lieutenants qui servent dans ses galères. L'un se nomme Monnier (3) et l'autre Garnier. Ils sont tous deux anciens, mais le premier plus que le second et tous deux de bonne famille et capables de cet emploi. Dans toutes ces ouvertures, je n'ai en vue que de faire le service de Sa Majesté. Après quoi je prendrai la liberté de vous dire que ma satisfaction s'y trouveroit particulièrement, parceque je la mets à la bien faire servir et à procurer aux honnêtes gens qui me secondent la justice qui leur est due. Je suis...

(1) D'Espanet commandait la *Vigilante* et Foresta la *Légère* depuis le 5 avril 1669. Cf. *Correspondance du duc de Vivonne. Expédition de Candie*, p. 16, n. 12.

(2) L'autre petite galère était la *Dauphine* (Reg. n° 122).

(3) Vivonne, le 7 novembre, écrit à Colbert pour rétracter cette recommandation. Monnier avait eu une querelle avec son capitaine (Reg. n° 141). Colbert tint compte de l'avis de Vivonne, cf. n° LIX.

XXXV

CONSEIL TENU DANS LA POUPE DE LA RÉALE

Porto-Ferrajo, 8 juillet 1671.

Procès-verbal de la séance du conseil des galères attestant que malgré les instances de ses subordonnés, le comte de Vivonne, malade, n'a pas voulu se faire transporter à terre, préférant poursuivre la campagne. — (P. 213, n° 90.)

Le conseil des galères étant assemblé dans la poupe de la Réale dans le port de Porto-Ferrajo, le 8^e des présents mois et an, ayant vu l'exposition qui nous a été faite par le sieur de Combes, médecin réal des galères de France, de la maladie dont M. le comte de Vivonne se trouve atteint présentement, qui nous fait voir un péril manifeste pour sa personne, à cause qu'il nous a paru que c'est du pourpre, qui est de soi une maladie contagieuse et toujours avec danger, étant accompagnée de tous les accidents les plus fâcheux, et voyant d'ailleurs que nous n'avons rien à faire de considérable pour le service du Roi, nous avons cru le devoir supplier très humblement (comme nous avons fait conformément à l'avis du dit sieur de Combes, qu'il étoit d'une nécessité absolue qu'il se débarquât), d'avoir la bonté de se laisser mettre à terre pour travailler incessamment à sa guérison; que cela pouvant être fait dans peu de jours, nous en attendrions tout volontiers le succès en ce port.

Ce que M. le général n'ayant voulu accepter, alléguant pour raison que le service de Sa Majesté étoit préférable à toutes choses et qu'il falloit que toutes les neuf galères allassent achever leur campagne, nous lui aurions demandé par grâce et pour la dignité de sa personne d'en réserver une partie auprès de lui pendant que les autres iroient exécuter ses ordres, comme étant seules capables de faire tout ce que toutes ensemble pourroient exécuter, d'autant plus que les nouvelles qui nous viennent de toutes parts ne font mention d'aucun bâtiment ennemi dans ces mers. Ce qu'il n'a voulu accepter

nonobstant les instances pressantes et réitérées que nous lui en avons faites à diverses reprises tous ensemble.

Fait à bord de la Réale, le 8^e jour de juillet 1671.

LE PLESSIS-BROSSARDIÈRE, DE MANSE, le commandeur DE GARDANNE, le chevalier DE LA BRETECHE, le chevalier DE BÉTHOMAS, le chevalier DE JANSON, MONTOLIEU, DE VIVIERS, FOLLEVILLE (1), DE MANDOLS, commandeur DE PÉZENAS, DE ROUCY et SÉVÉRAC, ainsi signé.

XXXVI

LE COMTE DE VIVONNE A M. DE LA BROSSARDIÈRE

Porto-Ferraio, 8 juillet 1671.

« Mémoire servant d'instruction à M. de la Brossardièrre, s'en allant commander les neuf galères du Roi, étant de présent dans ce port de Porto-Ferraio. » — (P. 215, n^o 91.)

La maladie, dont nous fûmes atteints quelques jours après notre départ de Marseille, étant enfin devenue si dangereuse par les divers et fâcheux accidents qui nous sont survenus les uns après les autres, qu'elle nous force enfin à nous débarquer en cette ville pour travailler à notre guérison et, n'étant pas juste que la conservation de notre personne apporte le moindre retardement au service de Sa Majesté, lequel on doit préférer à toute autre considération, nous avons estimé que les neuf galères qui sont ici sous notre commandement doivent aller sans aucun retardement achever la présente campagne, suivant les ordres que nous en avons reçu, pour faire toujours voir les forces de la France à toutes les îles voisines et en y donnant la chasse à tous les bâtiments corsaires, nos ennemis, établir dans ces mers la sûreté du commerce aussi bien pour ses voisins que pour ses sujets, qui est le véritable emploi des armes d'une aussi grande puissance que celle de Sa dite Majesté. Et étant nécessaire de déférer le commandement de cette escadre à une personne qui ait les

(1) Sur les officiers dont le nom précède, cf. *Correspondance du duc de Vivonne. Expédition de Candie*, à la table.

qualités pour s'en bien acquitter, nous avons jeté les yeux sur vous pour cela, à cause de la grande expérience que vous vous êtes acquise de la navigation (1), et de toutes les autres lumières que vous possédez pour bien remplir cet emploi.

Ce que vous avez donc à faire pour l'exécution des volontés du Roi en ce rencontre est de partir le plus tôt qu'il vous sera possible avec les neuf galères qui sont présentement dans ce port, et de vous en aller incessamment en Corse et, si les vivres et le temps vous le permettent, côtoyer la Sardaigne jusques aux îles Saint-Pierre, pour voir s'il ne s'y rencontrera point de brigantin ou autre bâtiment corsaire. Cela fait, vous vous rendrez en Provence en côtoyant les mêmes îles du côté de Ponant, laissant à votre prudence d'en user suivant les accidents non prévus qui vous pourroient arriver.

Ayant reçu quelques ordres particuliers de Sa Majesté pour ce qui regarde les saluts, soit pour la terre soit pour la mer, vous en trouverez la copie ci-jointe, que vous aurez soin d'observer quand l'occasion s'en présentera.

Fait à bord de la Réale, à Porto Ferrajo, le 8^e juillet.

XXXVII

LE COMTE DE VIVONNE A LOUIS XIV

Porto-Ferrajo, 14 juillet 1671.

Nouvelles de la campagne des galères et des incidents survenus en cours de route. Maladie de Vivonne. — (P. 219, n^o 93. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 79, f^o 76.)

SIRE,

Lorsque je partis de Marseille avec les galères de Votre Majesté, les vents me furent contraires avec tant d'obstination, que je me vis avec tout le déplaisir possible obligé de séjourner à Monaco et à Vado (2) plus que je n'aurois voulu.

(1) Jacques de la Haye du Plessis, sieur de la Brossardière, commandait la Patronne depuis plusieurs années. Il devint chef d'escadre.

(2) *Anvaye*, dans le texte.

Depuis, la saison avancée les ayant rendus plus favorables, je vins dans deux jours de Vado en ce port. J'y en donnai un de repos à la chiourme pour lui laisser reprendre ses forces, puis continuant ma route, je fus visiter l'île de Pianosa (1) et y arrivai à la pointe du jour pour mieux surprendre les corsaires, s'il y en eut eu ; mais il ne s'y en rencontra aucun. Je restai là jusqu'au soir dans la résolution de faire le même à toutes les autres îles voisines et principalement en Corse et en Sardaigne. Mais l'air s'étant changé, nous nous ôtâmes promptement de là, à cause que la tenue y est mauvaise, et nous revînmes en ce port pour nous mettre en sûreté. Ce qui nous réussit si extrêmement que si nous l'eussions fait un moment plus tard, les galères de Votre Majesté y auroient extrêmement souffert à cause d'un vent furieux qui se leva dès que nous fûmes à l'abri de cette île.

Jugeant bien que cette bourasque nous obligerait à y passer quelques jours, je ne les voulus pas perdre, c'est pourquoi je fis espalmer toutes les galères et dans trois jours cela fut absolument achevé. Je me disposois ensuite à reprendre ma première route et chacun étoit embarqué par mes ordres pour partir, lorsque je m'eus vis surpris de maladie tout-à-coup. Je crus d'abord que vingt-quatre heures me sortiroient d'affaire, comme il m'étoit déjà arrivé deux ou trois fois dans la route, ou qu'au moins le mal ne me presseroit pas si fort que je ne pusse continuer comme j'avois commencé, et deux jours se passèrent à cette tentative, mais enfin ma maladie croissant à un point qu'il falloit que les galères eussent perdu le reste de la campagne si elles eussent attendu ma guérison, d'autant que j'étois absolument hors d'état de naviguer ni de guérir de quinze ou vingt jours, dans cette extrémité, après avoir fait réflexion qu'il n'y devoit avoir aucun ennemi dehors, puisque les lieux où nous avions touché ni les bâtiments que nous avions rencontré à la mer ne nous en avoient appris aucune chose, j'ai cru que ce que je pouvois faire de mieux pour le service de Votre Majesté en ce rencontre étoit de me faire débarquer, puis envoyer toutes les galères achever leur course pour toujours exercer la chiourme et la rendre plus capable d'agir lorsqu'on en auroit besoin dans des occasions plus importantes.

(1) La *Planouse*, dans le texte.

A cette considération, il s'en joignit une autre, c'est que ma maladie, qu'on croyoit ordinaire, se fit comme véritable pourpre par les taches de cette couleur dont je me trouvais tout couvert la veille de mon débarquement, ce qui fut pour moi une obligation indispensable de me séquestrer des galères pour ne pas communiquer un venin à toute une armée qui étoit dans une parfaite santé. C'est la résolution que je pris, Sire, et que j'exécutai le 8^e du courant en me faisant porter dans une maison de cette ville, célant à tous les étrangers la qualité de mon mal que je fais passer pour une érysypèle avec fièvre

Je donnai par écrit à M. de la Brossardière tout ce qui étoit nécessaire pour son instruction, et je voulus absolument qu'il partît le même jour pour aller en Corse, à cause que le temps étoit propre pour cela. En sortant de la galère, je pris avec moi l'étendard de Votre Majesté et je dépouillai la Réale de tout ses ornements de grandeur pour éviter toute sorte d'inconvénients. Les ordres que j'ai donnés aux galères sont de visiter la Corse et la Sardaigne et de s'en retourner ensuite par le Ponant de l'une et de l'autre en Provence à la fin de leurs vivres.

J'ai réservé pour ma personne le brigantin et la felouque ; je m'en retournerai à Marseille si tôt que je serai achevé de guérir. J'ai eu une des plus fortes maladies qu'on puisse avoir sans mourir, mais je me trouve, Dieu merci, sans fièvre depuis hier. Le médecin, qui est demeuré auprès de moi, espère me purger après un peu de repos et me remettre bientôt sur pied par ce moyen (1). Si cela arrive, Sire, je me mettrai aussitôt en felouque pour me rendre incessamment en Provence, où je suis dans la résolution de donner tous mes soins au rétablissement entier de ma santé, qui est mal établie depuis longtemps, afin d'en sortir une fois pour toutes

(1) Le grand duc de Toscane, Cosme III de Médicis, envoya de Florence au gouverneur de Porto Ferrajo une caisse de remèdes, pour l'offrir à Vivonne (Reg. n° 94) : « Mais à cause qu'il est gouteux et ne sort pas du lit, il m'a fait faire son compliment par un officier qui m'a amené le courrier à mon lit avec la caisse. En passant à Livourne, je lui ferai faire mes remerciements. » Pendant sa maladie, Vivonne fut l'objet des plus grandes prévenances de la part des Toscans. Il en exprima sa gratitude à l'abbé Strozzi, le 19 juillet (Reg. n° 95) : « Les remèdes qu'il m'a envoyés se sont trouvés admirables. Nous en avons fait une épreuve avec un succès surprenant. Je les emporte avec moi et je prétends les conserver avec des soins extraordinaires pour m'en servir. »

et être dans l'état qu'il faut pour vous rendre les services que je vous ai voués dans ma charge.

Je supplie très humblement Votre Majesté d'être persuadée qu'il n'y a personne au monde qui lui soit plus parfaitement attachée que je le suis, ni qui puisse se dire avec plus de respect et de soumission que je fais (1)...

XXXVIII

COLBERT AU COMTE DE VIVONNE

Saint-Germain-en-Laye, 25 juillet 1671 (2).

Approbation de la conduite des galères pendant la campagne.
Avis divers pour le service. — (P. 245, n° 106. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 133.)

MONSIEUR,

J'ai reçu les lettres que vous avez pris la peine de m'écrire des 17 et 22^e du mois passé et je n'ai pas manqué de rendre compte au Roi du malheur que vous avez eu de trouver le vent contraire et d'être retenu si longtemps aux côtes d'Italie. Sa Majesté a témoigné d'être bien persuadée qu'il n'a pas tenu à vous que vous n'ayez fait une plus grande diligence et elle ne s'assure pas moins que si vous êtes assez heureux pour rencontrer les bâtiments des corsaires vous ne manquerez pas de les combattre et de faire quelque action d'éclat et de vigueur qui donne de la réputation à ses galères ; cependant Elle a fort approuvé tous les ordres que vous avez donnés pour l'action des autres galères qui étoient restées à Marseille, et il sera bien difficile, de la manière dont vous avez réglé leur route, que les corsaires puissent échaper. Surtout Sa Majesté est bien aise que vous soyez demeuré ferme dans la résolution de continuer votre route et de demeurer pendant quatre mois entiers à la mer, étant impor-

(1) Le 7 août, Colbert répondit à Vivonne pour lui donner avis que le roi approuvait son débarquement et les ordres donnés à la Brossardière pour achever la croisière (Reg. n° 107 et Arch. nat., *Marine* B⁶ 3, f° 152 v°).

(2) *En note* : Reçue à Marseille, le 10^e août.

tant de faire naviguer les galères le plus longtemps qu'il se pourra.

Puisque le succès de la nouvelle manœuvre et de l'invention des fours se confirme toujours de plus en plus, il y a lieu d'espérer que les galères en tireront tous les avantages que vous vous en êtes promis.

J'écris à M. Arnoul de donner ordre à ses correspondants à Malte d'acheter les Turcs que vous me mandez avoir été pris nouvellement par les Maltois (1), cette occasion de fortifier la chiourme étant trop favorable pour n'en pas profiter.

A l'égard du salut qui doit être rendu par la Capitane de M. de Centurion, il est nécessaire que vous preniez la peine de m'envoyer votre avis sur le règlement qui est à faire sur ce salut, afin que Sa Majesté puisse décider nettement sur une matière si délicate.

Lorsque le Roi sera dans le dessein de disposer de la galère qui est vacante par la mort de M. le commandeur de la Mothe, je lui ferai voir le mémoire que M. Duché m'a mis entre les mains, et je vous ferai savoir ensuite les intentions de Sa Majesté sur le choix du capitaine et sur les autres points contenus au dit mémoire. Je suis...

XXXIX

ORDRE DE LOUIS XIV

Versailles, 31 juillet 1671.

« Ordre du Roi du dernier juillet 1671 pour interdire M. de la Reynarde, contrôleur des galères », — (P. 240, n° 102. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 146 v°.)

DE PAR LE ROI.

Sa Majesté ayant été informée de la mauvaise conduite du sieur Félix de la Reynarde (2), contrôleur de ses galères (3),

(1) Cf. n° XXXIV.

(2) Félix de la Reynarde, contrôleur général des galères à Marseille en 1634, interdit en 1671, relevé deux ans plus tard, fut rayé des cadres de la marine en 1686.

(3) La Reynarde était arrivé à Marseille au commencement de janvier. Vivonne avait tout d'abord refusé de l'installer dans sa charge. Peut-être avait-il conçu quelque méfiance à son égard (Reg. n° 49) : « Il est arrivé

et voulant prévenir le préjudice que son service en pourroit recevoir, si elle étoit plus longtemps tolérée, elle l'a interdit de sa charge et lui défend d'en faire aucun exercice jusques à ce que par elle en ait été autrement ordonné (1).

Mande Sa Majesté au sieur comte de Vivonne, général de ses galères, et au sieur Arnoul, intendant d'icelles, de tenir la main à l'exécution du présent ordre. Fait à Versailles, le 31^e juillet 1671.

Nota que pour l'exécution du présent ordre, le 9^e août, M. le major a fait avertir les officiers des galères, savoir les capitaines, les lieutenants et sous lieutenants et les comites de se trouver le lendemain matin 10^e sur la Réale, et là en présence de ce monde, le dit major a fait lire l'ordre du Roi et de la part de M. le général a déclaré à tout ce monde de ne plus reconnoître M. de la Reynarde pour contrôleur jusqu'à nouvel ordre.

XL

LE COMTE DE VIVONNE A LOUIS XIV

Marseille, 4 août 1671.

Compte rendu de la fin de la campagne des galères et leur retour à Marseille. — (P. 230, n^o 98.)

SIRE,

J'ai déjà eu l'honneur de mander à Votre Majesté ce qui m'étoit arrivé à Porto Ferrajo. Celle-ci sera pour lui rendre compte de ce qui s'est passé depuis.

de Paris, il y a environ un mois, une personne de cette ville nommée M. de la Reynarde avec des provisions de contrôleur des galères. Il me les a présentées et m'a fait la civilité de me demander la permission de lui laisser faire l'exercice de cette charge. Je ne lui ai rendu là-dessus encore aucune réponse, parce que ne m'ayant apporté aucune lettre de votre part qui me marque que le Roi agrée qu'il entre dans l'exercice de cette charge, j'ai voulu différer la chose jusqu'à ce que vous me l'ayez fait connoître par une lettre du Roi ou par une des vôtres. » — Cf. Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f^o 79.

(1) L'interdiction de la Reynarde fut faite au reçu de nombreuses plaintes, notamment celles d'Arnoul (4 et 11 juillet) : « Sans l'embarras que nous cause notre nouveau contrôleur, les galères seraient par-

Je me disposois à m'en revenir en France dans la felouque que je m'étois réservée lorsqu'on me vint dire qu'on voyoit des galères. J'envoyois incessamment les reconnoître et on me rapporta que c'étoient les mêmes que j'avois fait partir dix jours auparavant. J'avoué que j'en fus extrêmement surpris et ne pouvant comprendre ce qui les pouvoit ramener en ces lieux là, contre mes ordres exprès, mais ayant appris ce qui les y avoit obligés, je vis bien qu'il n'y avoit point de leur faute. Un vaisseau françois marchand les engagea dans une longue chasse vers le Levant de Porto Vecchio et ensuite le vent leur ayant manqué, la mer qui étoit grosse tourmenta si fort les galères qu'il y en eût trois qui rompirent leurs antennes. Elles ne pouvoient mieux faire après cet accident que de chercher un port et Porto Ferrajo étant le plus proche, elles s'y vinrent réfugier.

Je me suis servi de cette conjoncture, Sire, pour me remettre sur la Réale et je les ramenai toutes neuf dimanche dernier, 2^e du courant, en cette ville. Les chiourmes sont en fort bon état et rien ne manque aux galères que les occasions de faire quelque chose pour mériter l'estime de Votre Majesté. Elles ont visité la Corse et la Sardaigne et elles n'y ont trouvé aucun bâtiment corsaire, non plus que dans les îles de la mer de Toscane. Elles y ont reçu des bénédictions de tous les marchands qu'elles ont rencontré à la mer et de tous les étrangers dans les ports où elles ont mouillé. Ces derniers craignent la puissance de Votre Majesté mais ils admirent aussi sa bonté, voyant qu'Elle emploie ses forces si obligeamment pour le bien du public en établissant la sûreté du commerce presque dans toute la Chrétienté.

Comme je sortois de Livourne, le 25^e du passé, je fis rencontre de M. de Villeneuve avec une escadre de quatre galères et de deux galiotes. Le vent n'étant pas bon pour lui, je le fis retourner à Porto Venere, et là ayant considéré que les neuf

ties depuis deux jours. Il a perdu l'esprit depuis qu'il est en charge. Ce qui regarde le Roi n'est pas ce qu'il regarde le plus. Je prendrai patience jusqu'à ce que tout soit parti. Le conducteur de la chaîne vous dira qu'il lui a pris deux pistoles pour signer sa décharge et hier M. Brodart eut la bonté de m'avertir qu'il prend de tout le monde, ce dont on se plaint fort. Je vois bien que l'on sera contraint de le traiter comme son père. Mais je ne l'ai pas voulu encore faire, bien que j'aie pièces en main, voulant savoir auparavant votre sentiment ». (Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f^o 204 et cf. f^o 238).

galères que j'avois avec moi avoient fort peu de vivres, qu'on n'en pouvoit avoir en Italie qu'avec des peines indicibles et plus chèrement qu'en France, quelques honnêtetés apparentes qu'on s'efforce de nous témoigner, et que le golfe de Gênes est ordinairement difficile à passer, à cause des vents qu'il jette, je crus que pour éviter tout inconvénient je devois me faire accompagner de ces six bâtimens pendant quelques jours, afin d'avoir recours à leurs victuailles, si quelque fâcheux temps nous obligeoit à séjourner plus que nous le prétendions au delà de Gênes. Cette résolution prise, nous vinmes tous de compagnie jusques à Alassio (1), où je les laissai avec ordre d'achever incessamment leur voyage.

En entrant dans le port de Marseille, la Réale y pensa périr. Elle rencontra un courant si furieux vers la chaîne qu'elle ne put le maîtriser. Elle fut jetée heureusement sur des barques et un ponton qui étoient amarrés à la tour Saint-Jean, sans cela elle alloit être emportée sur les roches. M. de Pile (2) et M. Arnoul étoient dessus, qui se virent près de faire naufrage.

Il arriva la veille pis à un grand bateau, car le même courant le fit virer au même endroit, et le jour devant encore l'impétuosité de l'eau rompit la chaîne qui ferme le port. C'est une nouveauté qui nous a surpris. Nous observerons ce que c'est pour en rendre compte à Votre Majesté et si c'est chose passagère ou qui se soit formée depuis peu, n'y ayant rien de plus important pour les ports que d'en rendre les entrées faciles.

Ma santé est un peu meilleure qu'elle n'étoit ci devant, Dieu merci, mais comme je ne suis pas bien remis, je suis dans la résolution de prendre un peu de repos pour la rétablir entièrement. C'est à quoi je travaille incessamment. Je demande en grâce à Votre Majesté de me continuer l'honneur de sa bienveillance et de me croire avec plus de respect et de passion que personne du monde (3)...

(1) *Araïsse*, dans le texte

(2) Folleville de Pile, capitaine de la galère la *Renommée*.

(3) Une lettre à Colbert accompagnait celle-ci : Arch. nat., *Marine*, B^o 79, f^o 80.

XLI

COLBERT AU COMTE DE VIVONNE

S. l., 14 août 1671 (1).

Ordre d'interdire les capitaines de la Mothe Vialart et de la Reynarde qui ont protesté contre un ordre du marquis de Centurion. — (P. 265, n° 109 ter. Arch. nat., *Marine*, B° 3, f° 163. Publié par P. Clément, *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, III, 1^{re} partie, p. 391.)

MONSIEUR,

Le roi m'ordonne de vous faire savoir que M. le marquis de Centurion dans sa navigation ayant voulu faire canal de l'île de Corse en celle de Sicile, les sieurs de la Mothe-Vialart (2) et chevalier de la Reynarde (3) lui firent une protestation sur le fait des vivres et quelques autres raisons sur lesquelles ils croyoient qu'ils ne devoient pas faire ce voyage. Sur quoi le dit sieur Centurion ayant donné ses réponses, et même tiré des attestations des bas-officiers, pilotes et écrivains, il n'avoit pas néanmoins jugé devoir passer outre à cause de la dite protestation. Et comme Sa Majesté n'estime rien de plus préjudiciable à son service que de donner la liberté aux capitaines des galères de faire des protestations et des procès-verbaux de cette nature, quand il est question d'obéir à celui qui les commande, Elle m'a ordonné d'expédier l'ordre nécessaire pour les interdire et de vous l'envoyer afin que vous preniez la peine de l'exécuter (4). Je vous envoie aussi les actes que le dit sieur Centurion m'a adressé sur ce qui s'est passé en cette occasion. Je suis...

(1) *En note* : Reçue à Marseille le 24°.

(2) La Mothe-Vialart, lieutenant de galère en 1664, capitaine en 1668. Il se retira du service en 1686 et mourut en janvier 1694 ou 1695.

(3) Le chevalier Félix de la Reynarde, capitaine de galère depuis 1668, quitta la marine en 1695.

(4) Vivonne, le 25 août, répondit qu'il était prêt à exécuter l'ordre, mais exposa à Colbert dans quelle situation délicate les deux capitaines s'étaient trouvés (Reg. n° 110). Ils avaient eu sans doute d'autres difficultés avec Centurion, qui affectait de méconnaître leur dignité, « en fai-

XLII

LE COMTE DE VIVONNE A COLBERT

Marseille, 18 août 1671.

Expression de sentiments dévoués et reconnaissants. Demande de lever l'interdiction du commissaire d'Aucourt. Visite et réparation des galères. Avis sur la construction de nouveaux bâtiments. — (P. 247, n° 108.)

MONSIEUR,

Je vous remercie très humblement de la bonté que vous avez eue de faire rapport au Roi des lettres que j'eus l'honneur de vous écrire, lorsque j'étois à Porto Ferrajo et je crois en avoir d'autant plus de sujet, que je ne doute point que vous ne m'ayez rendu vos bons offices pour faire agréer à Sa Majesté la conduite que la nécessité me força de tenir en cette occasion. Ce ne sont pas les seuls dont je vous suis redevable, Monsieur. Vous m'en avez rendu une infinité d'autres en divers temps, dont je conserverai la mémoire toute ma vie. Je vous supplie d'être bien persuadé de ces sentiments et que personne n'a plus de passion que j'en ai, de correspondre de la manière qui sera plus selon votre goût, à tous les témoignages d'amitié, dont vous vous expliquez si obligeamment par votre dernière.

Je fais tout ce que je puis pour rétablir ma santé, m'estimant bien heureux que Sa Majesté par un excès de sa bonté

sant saluer de la voix ces mêmes subalternes [des deux capitaines] et refusant le même honneur à M. de la Mothe et à M. de la Reynarde». Ceux-ci firent appel à Vivonne, qu'ils savaient mal disposé envers Centurion, et Vivonne prit volontiers leur défense : « Vous me ferez grand plaisir, écrivit-il à Duché, d'avoir soin du rétablissement de M. de la Mothe et de M. de la Reynarde. Ils ont recours à ma protection pour sortir de l'embarras où ils se sont jetés, et il est de mon honneur et de mon intérêt qu'il paroisse en cette province qu'on n'y ait pas recours en vain » (Reg. n° 143). — Le 7 novembre, Vivonne manda à Colbert qu'il avait fait venir les deux capitaines et leurs lieutenants, Monnier et Gaillard, pour les réconcilier. (Reg. n° 146). Sur Gaillard, cf. P. Clément. *Lettres de Colbert*, t. III, 1^{re} partie, p. 303.

ait pour moi l'indulgence que vous me faites connaître, dont je suis si vivement touché que si je prends soin de moi c'est plus pour sacrifier ce qui me reste de vie à son service que pour ma propre conservation.

Je vous écrivis l'année passée en faveur de M. le commissaire d'Aucourt peu de jours après son interdiction pour vous demander qu'il fût rétabli dans l'exercice de sa charge. Je vous prie, Monsieur, d'agréer que je renouvelle encore aujourd'hui les mêmes instances auprès de vous. Ce fut plus par ignorance que par mauvaise volonté qu'il tomba dans le manquement qu'il connut alors. Je l'ai reconnu dans la suite, et que c'est une personne dont les intentions sont fort bonnes. Ce qui fait que par un sentiment de justice, je serai bien aise de lui procurer ce qu'il désire sur ce sujet.

J'ai été ce matin, Monsieur, sur toutes les galères que j'ai ramenées de la mer et qui ont été désarmées depuis mon retour. J'ai fait visiter en ma présence les arbres, les antennes, et le reste du bâtiment pour voir ce qu'il pourrait y avoir qu'il eut besoin de radoub. Notre dessein est d'y remédier pendant que l'on en a le temps, si Sa Majesté l'a agréable, afin que quand elle en aura besoin il n'y ait rien qui puisse retarder leur armement. M. l'intendant y fera mettre la main dès que vous lui en aurez envoyé les ordres.

Je crois aussi, Monsieur, qu'il serait bon de faire mettre sur le chantier quelques galères neuves, à présent que les autres en sont dehors. De la façon que je me suis donné l'honneur de vous écrire, j'estime que l'année prochaine le Roi pourroit avoir quatre ou cinq galères d'augmentation, savoir deux de gens de liberté, la *Dauphine* et la *Fleur de lys*, qui sont les plus petites de toutes, et deux ou trois autres des Turcs et des chaînes qui nous viendront, ce qui feroit un grand bruit dans l'Europe. Car de cette manière Sa Majesté pourroit faire fond bientôt sur trente galères en comptant les trois galiotes. Le temps de paix étant le plus propre pour avoir du monde et pour construire et faire toutes choses à loisir, il me semble qu'on ne le doit pas rembourser de leurs avances sur une paye si basse. Je suis persuadé que vous aimez qu'on vous représente les choses au vrai, je le fais aussi me confiant que vous nous rendrez vos bons offices auprès de Sa Majesté pour remettre les choses comme elles étoient à cet égard. Presque toutes les galères étrangères sont

entretenues l'année entière, surtout celles qui ont la meilleure réputation, et leurs soldats sont beaucoup mieux appointés que les notres.

XLIII

LOUIS XIV AU COMTE DE VIVONNE

Fontainebleau, 18 août 1671 (1).

Approbation de la conduite de Vivonne, souhaits pour le rétablissement de sa santé. — (P. 268, n° 110 bis.)

VIVONNE,

J'ai lu votre lettre et approuvé toutes les choses dont vous m'avez rendu compte. Je suis bien aise que votre santé soit à présent en meilleur état. Ayez soin de la bien rétablir et de la conserver. Je vous recommande ce point et me remets au surplus aux ordres que le sieur Colbert vous envoie de ma part (2).

XLIV

COLBERT AU COMTE DE VIVONNE

S. l., 5 septembre 1671 (3).

Réponse à la proposition de Vivonne d'augmenter le nombre des galères. Avis divers. — (P. 269, n° 117. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 186 v°.)

MONSIEUR,

J'ai reçu les lettres que vous avez pris la peine de m'écrire des 18 et 25 du mois passé, et je n'ai pas manqué de rendre

(1) *En note* : Lettre autographe, reçue à la tour d'Aigues, le 30 septembre.

(2) Vivonne répondit le 5 septembre par une lettre de remerciements et profita des bonnes dispositions du roi pour le supplier de « souffrir qu'on l'entretienne encore de nouveau de l'affaire de Saint-Lazare ». (Reg. n° 111). — A cette époque Louis XIV changea le nom de tous ses bâtiments de guerre. Le 14 août, il écrivit à Arnoul pour lui mander de changer les noms des galères la *Fortune*, la *Croix de Malte*, la *Saint-Dominique*, la *Duchesse royale* et la *Saint-Jean* en l'*Heureuse*, la *Souveraine*, la *Ferme*, la *Hardie*, la *Thérèse* (Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f° 231. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 163, v°).

(3) *En note* : Reçue à la tour d'Aigues, le 16°.

compte au Roi des propositions qui sont contenues dans la première pour l'augmentation du corps des galères. Sur quoi Sa Majesté m'a ordonné de vous dire qu'Elle se réservait à se déterminer sur ces propositions lorsqu'Elle prendrait sa résolution sur l'emploi de ses galères pendant l'année prochaine. Cependant Elle a été très aise d'apprendre que la chiourme de ses galères est en état de lui rendre tout le service qu'Elle en peut attendre.

Je vous ferai savoir par le premier ordinaire la résolution que le Roi aura prise sur le sujet des lieutenants et sous lieutenants des galères dont Sa Majesté a interdit les capitaines.

J'ai écrit à Rome pour savoir ce que c'étoit que cette galère que l'on vous avoit dit avoir été bâtie à Cività-Vecchia par les soins de M. l'abbé de Bourlémont, et le dit sieur de Bourlémont m'a écrit qu'il ne s'étoit point mêlé de faire bâtir de galère et que personne n'y avoit pensé. Je suis...

XLV

LE COMTE DE VIVONNE A COLBERT

La Tour d'Aigues (1), 8 septembre 1671.

Nouvelles heureuses des galères et de la chiourme. Les galères vont être désarmées. — (P. 281, n° 114.)

MONSIEUR,

Il ne se présente par cet ordinaire autre chose à vous faire savoir sinon que toutes les galères du Roi, qui étoient à la mer quand je revins de Marseille au commencement du mois passé, y sont de retour d'hier au matin et, ce qui est bon pour le service, que leurs équipages sont dans la meilleure santé du monde. J'écris présentement à M. Arnoul que je crois qu'il les peut faire désarmer parce que je ne vois point d'ordre qui nous oblige de les faire resortir. Je le prie surtout de travailler à ce désarmement de la même manière que je fis celui de la dernière escadre, et que j'ai eu l'honneur de vous

(1) La *Tour d'Aigues*, près d'Aix. Le château, qui était fort beau, a été rasé pendant la Révolution.

l'écrire, c'est à dire, Monsieur, de ne rien laisser dans les bâtiments qui puisse empêcher qu'on n'en fasse une visite exacte, et surtout qu'on en ôte les arbres, afin que s'il y a quelque chose à radoubler, on le puisse faire à l'aise pendant qu'elles seront dans le port, en sorte qu'elles soient prêtes à sortir aux premiers ordres de Sa Majesté sans que rien ne puisse retarder leur partance.

Je n'ai pas jugé qu'il fut nécessaire, Monsieur, d'aller moi-même à Marseille pour cela, M. l'intendant étant plus capable que personne de bien faire tout ce détail. Je demeure ici encore un peu voyant que l'air de ce pays me fait du bien et me donne moyen de rétablir ma santé qui avec ce secours ne laisse pas d'avoir de la peine à revenir (1). Je vous demande toujours avec empressement l'honneur de votre amitié et suis avec bien de la passion...

XLVI

LE COMTE DE VIVONNE A M. DE POMPONNE

La Tour d'Aigues, 19 septembre 1671.

Félicitations pour la nomination de Pomponne à la succession d'Hugues de Lionne. — (P. 289, n° 118.)

MONSIEUR,

Je viens d'apprendre par les dernières lettres que j'ai reçues de la Cour la justice que le Roi vous a faite en vous appelant auprès de lui pour remplir la charge qui est vacante

(1) Vivonne profitait de ces loisirs pour se distraire par la musique, comme le prouve ce passage d'une lettre adressée à Duché, le 5 septembre (Reg. n° 113) : « Je vous prie, sachez de M. Lully s'il n'a pas reçu une demi-douzaine de mouchoirs pour le tabac et trois buches de cornabec que je lui ai fait envoyer par M. Dautiège. Il y a déjà fort longtemps que l'un et l'autre lui a été envoyé, cependant je n'ai de lui aucune réponse. Les buches de cornabec furent envoyées par la messagerie ordinaire, qui est chez Dorat, proche de l'hôtel de Luynes. Je lui serois bien obligé s'il me vouloit envoyer une copie de son beau *Miserere* et des airs du dernier ballet avec les basses continues pour la théorbe. Nous nous en aiderions ici pour nous divertir quelques fois. S'il vouloit y joindre d'autres choses, ce seroit encore mieux. »

par le décès de M. de Lionne (1). Je crois que vous n'aurez pas de peine à croire que ce choix m'a donné une extrême joie, sachant combien je suis votre serviteur de longue main, et avec quelle chaleur je m'intéresse à tout ce qui vous regarde. N'en doutez donc pas, Monsieur, je vous supplie, et soyez bien persuadé que n'ayant pu m'empêcher de donner toute mon inclination aux grandes qualités qui vous ont fait estimer de tout le monde malgré les efforts qu'on a faits pour les cacher aux yeux qui les ont enfin découvertes, il ne dépend plus de moi de ne vous pas honorer toute ma vie et d'être avec toute la passion imaginable (2)...

XLVII

LE COMTE DE VIVONNE AU DUC DE LESDIGUËRES (3)

La Tour d'Aigues, 27 septembre 1671.

Vivonne demande la faveur de prolonger à la Tour d'Aigues son séjour de convalescence, à cause d'une épidémie qui sévit à Marseille. — (P. 293, n° 121.)

MONSIEUR,

Lorsque je vins de Marseille ici, ce ne fut que pour y rendre visite à Madame l'intendante et y passer seulement quelques jours avec elle ; mais ayant senti pendant ce peu de séjour que l'air me faisoit beaucoup de bien et m'étoit meilleur que celui que j'avois quitté, je me laissai insensible-

(1) Simon Arnauld, marquis de Pomponne (1618-1699), avait été intendant des armées à Naples et en Catalogne, puis ambassadeur en Suède et en Hollande avant de devenir secrétaire d'Etat.

(2) Par le même courrier, Vivonne envoya une autre lettre de félicitations à Arnauld d'Andilly, père de Pomponne (Reg., n° 119). Mais en l'écrivant, Vivonne n'était pas sûr de s'adresser à un mort ou à un vivant ! Vivonne à Duché (Reg. n° 120) : « J'écris un compliment... à M. d'Andilly, son père, en cas qu'il soit encore en vie, n'étant pas bien assuré s'il est vivant ou non ». — Lionne était mort le 1^{er} septembre. Pomponne alors en Suède, ne rejoignit son poste que cinq mois plus tard. Louvois pendant ce temps fit l'interim.

(3) François-Emmanuel de Bonne de Créquy, comte de Sault, puis duc de Lesdiguières.

ment aller à y passer encore quelques jours et je fis faire là dessus un compliment à M. le comte de Sault, qui me fait l'honneur de m'aimer, pour le porter à vous supplier, Monsieur, de trouver bon la liberté qu'un homme relevant de maladie se donnoit d'en user de cette manière.

Enfin comme j'étois sur le point de m'en retourner pour n'abuser pas de la bonté qu'on m'avoit témoignée, il m'est venu des nouvelles si fâcheuses de Marseille des maladies contagieuses de petite vérole et de pourpre qui affligent cette pauvre ville depuis quelque temps, qu'elles m'ont fait différer encore pour quelques jours mon départ jusqu'à ce que je voie si les premiers froids ne donneront point quelque relâche à ces fièvres en purifiant le ciel.

Je vous supplie très humblement, Monsieur, d'agréer qu'à la faveur de la grâce que vous avez faite à Madame l'intendante, je me prévale aussi de la conjoncture favorable où je me trouve, pour n'aller pas si tôt entrer dans un mauvais air. Je sais avec quelle retenue on en doit user dans ces occasions, n'ignorant pas le respect que je vous dois et à vous témoigner par toutes sortes de moyens que personne ne peut être avec plus de passion et de respect que je le suis...

XLVIII

LE COMTE DE VIVONNE A COLBERT

La Tour d'Aigues, 9 octobre 1671.

Avis de l'envoi de trois états sur les dépenses d'une galère armée pendant quatre mois, ou un an entier. Moyens de faire des économies dans ce dernier cas. — (P. 311, n° 126.)

1^{er} état.

Il y a ci-joint trois états, Monsieur; le premier contient la dépense d'une galère ordinaire, solde et victuailles seulement, suivant l'état du Roi, qui demeure huit mois dans le port, et qui est armée quatre mois, comme il est arrivé la présente année. Et cette dépense jointe ensemble se monte à la somme de . . . , 49.125 liv., 10 s.

Mais comme quatre mois d'armement ne suffissent pas pour une galère et qu'il faut ou ne l'armer point du tout ou l'armer pendant six mois au moins, à cause du peu de service qu'un tel bâtiment peut rendre pendant si peu de temps, je considère que la dépense de la même galère doit être prise sur le pied de deux mois de plus que dans l'autre article et particulièrement qu'elle doit revenir à la somme de. 61.994 liv., 16 s., 8 d.

2^e état.

Et parce que les galères du Roi seroient encore d'un plus grand service, si elles pouvoient être armées toute l'année par les raisons que j'explique au long dans la dépêche ci-jointe, que je me donne l'honneur de vous écrire, Monsieur, et que rien ne s'oppose à cela que l'excès de la dépense, qui deviendrait double par ce moyen et par conséquent furieuse, j'ai cherché si on ne pourroit pas trouver quelque modération entre les deux, qui pût fournir l'armement continuel des galères sans surcharger de beaucoup la bourse de Sa Majesté pour y parvenir. J'ai fait faire le second état qui contient ce que coûteroit une galère, si elle étoit entretenue toute l'année avec son armement entier, et j'ai trouvé qu'en solde et victuailles seulement, elle monteroit à la somme de. 714.361 liv., 15 s.

Mais comme je suis venu à faire réflexion que les princes et états qui ne sont pas à beaucoup près si puissants que Sa Majesté ne laissent pas d'entretenir de semblables bâtiments armés toute l'année, je me suis attaché à chercher comme ils peuvent arriver à ce point, m'imaginant que la dépense ne doit pas être si excessive que j'ai pu me la figurer, et j'ai trouvé qu'en ôtant la moitié de la solde à tous les officiers, l'on pouvoit diminuer notablement par cette voie la somme de ce second état; et m'étant encore fait représenter les articles qui ont été depuis peu accordés à ceux qui ont pris à forfait les vivres des galères, il m'a paru aussi que l'on pouvoit gagner encore quelque chose de considérable sur les prix qui y sont arrêtés des diverses rations.

3^e état.

Sur cela j'ai donc fait un troisième état à ma mode, de ce que pouvoit coûter une galère armée toute l'année et, pour

pouvoir fonder le pied moindre que je donne aux prix des rations, j'ai fait le plus juste que j'ai pu la supputation du détail de chaque victuaille en particulier, que je vous envoie avec ce mémoire afin que vous puissiez vous même juger si mon dessein se peut soutenir dans la pratique comme je l'estime. Car je ne fais point ceci, Monsieur, par vanité et dans la vue de raffiner sur les autres, mais seulement pour la fin que je viens de vous dire sans qu'il en coûte beaucoup plus au Roi que les armant seulement pour six mois, comme il a toujours été pratiqué. Je vous supplie très humblement, Monsieur, de bien expliquer ma conduite en tout ceci, car je vous proteste que je n'ai d'autre intention que de proposer une chose que je crois vous être agréable et avantageuse au service de Sa Majesté ; si je suis assez heureux qu'Elle approuve mes pensées, j'en aurai bien de la joie. S'il en arrive autrement, je me contenterai de m'être efforcé de lui témoigner par là l'esprit que j'apporte aux choses de son service.

Dans les mémoires du détail des rations, après la supputation faite de chacune au juste, j'ai observé de mettre quelque chose au delà pour plus grande sûreté, à cause que les prix des vivres ne sont pas toujours égaux, et qu'il y a quatre jours gras de trois maigres seulement. Ce qui est cause qu'après l'apposite au vrai d'un jour gras et d'un jour maigre en chaque feuille, j'en mets une plus forte à côté, qui est la fixe que je lui donne et qui règle mon troisième état.

Vous trouverez, Monsieur, par le projet du troisième état que la dépense d'une galère armée toute l'année pour victuailles et solde ne se monteroit qu'à la somme de , . . . 58.924 liv., 18 s.

Ce qui ne passe l'état de la présente année, où l'armement est de quatre mois seulement, que de 9.799 liv., 8 s. Ce qui n'est pas à mon sens une dépense si excessive qu'elle doive retenir Sa Majesté de la déboursier, si Elle le peut, pour avoir des galères non seulement qui sortent en tout temps, mais qui puissent être mises hors du port au moindre ordre en vingt quatre heures (1).

(1) L'intendant Arnoul n'était pas favorable au projet de Vivonne : Colbert à Arnoul, 23 octobre : « Je vous dirai qu'à l'égard de la navigation des galères votre avis de ne pas les faire naviguer pendant l'hiver étant contraire à celui de M. le général, il faut qu'adroitement vous lui fassiez entendre vos raisons, d'autant que sur ce fait l'ordre veut que son

XLIX

PREMIER ÉTAT DU COMTE DE VIVONNE

« *Etat d'une galère n'étant armée que quatre mois et demeurant le reste du temps dans le port.* » — (P. 315, n° 127.)

	Livres
Au capitaine pour ses appointements par an . . .	3.000
Au lieutenant	1.000
Au sous-lieutenant.	500
A l'aumônier.	216
A l'écrivain	360
Au chirurgien	360
Au comite.	360
Au sous-comite.	216
Au sous-comite de mézanie(1)	180
A l'argousin(2)	240
Au sous-argousin	144
A dix compagnons(3), à 9 livres chacun par mois pour un an	1.080
Au pilote, à 15 livres par mois pour la demi solde pendant que les galères seront dans le port, qui est pour huit mois	120
Au sous-pilote, à 12 livres par mois, pour huit mois.	96
A quatre timoniers, à 10 livres, 10 s. chacun par mois, pour huit mois.	336

avis soit plutôt suivi que le vôtre » (Bibl. nat., nouv. acq., fr., 21311, f° 320).

Cette lettre fut résumée et calligraphiée par un secrétaire de la Cour. En marge de la note, Colbert écrivit de sa plume et très brièvement (peut-être dans une séance du Conseil) l'avis du roi sur le projet de Vivonne, afin d'en faire usage pour la réponse (Cf. n° LV et LXI, Arch. nat., *Marine*, B⁶ 79, f° 83).

(1) La chiourme d'une galère était divisée en trois parties ramant chacun à son tour, parfois deux ensemble et tous les trois dans les cas pressants. On appelait *quartier de proue*, les huit bancs à l'avant, *quartier de mezanie* ceux du milieu, et *quartier de poupe*, les huit derniers rangs.

(2) L'argousin était chargé de la police sur les galères.

(3) D'après Jal, le compagnon était un matelot, parfois un sous-officier.

Au maître canonnier, à 15 liv. par mois, pour huit mois	Livres 120
A trois aides canonniers, à 10 liv. chacun par mois, pour huit mois.	240
A quatre corps de garde (1), à 7 liv. 10 s. chacun par mois, pour huit mois	240
Au patron de caïque, à 7 liv. 10 s. par mois, pour huit mois.	60
Au maître de hache, à 15 liv. le mois, pour huit mois	120
Au maître calfat, à 15 liv. le mois, pour huit mois.	120
Au remolat (2), à 15 liv. le mois, pour huit mois.	120
Au barillat (3), à 7 liv. 10 s. le mois, pour huit mois.	60
A six prouiers (4) à 3 liv. le mois, pour un an	216
A quatre vingts mariniers de rame, à 6 liv. chacun par mois, pour un an.	5.760
Au capitaine des dits mariniers de rame, à 6 liv. le mois d'augmentation, faisant par an	72
A deux sergents, à 15 liv. chacun par mois, pour les dits huit mois	240
A deux caporaux, à 10 liv. 10 s. chacun par mois, pour huit mois	168
A un tambour, à 9 liv. le mois, pour huit mois.	72
A quarante-huit soldats, à 7 liv. 10 s. chacun le mois, pour huit mois.	2.880
Pour le pain de quatre vingt mariniers de rame volontaires pendant huit mois, qui sont dans le port à 2 s. 3 d. chacun par jour, pour le dit temps	2.160
Pour la nourriture de cent quatre vingt forçats à 3 s. 6 d. chacun par jour pour huit mois	7.560

Extraordinaire qui est l'armement de la galère pendant les quatre mois.

	Livres
Au pilote, à 30 liv. par mois, pour quatre mois.	120
Au sous-pilote, à 24 liv. par mois, pour quatre mois	96

(1) Bas officier, quartier-maître ou chef de quart, posté à l'avant de la galère.

(2) Menuisier chargé de l'entretien des rames.

(3) *Barillat* ou *barrilar*, tonnelier chargé de l'entretien des barils.

(4) Matelot posté à l'avant de la galère.

A quatre timoniers, à 21 liv. chacun par mois,	Livres
pour les dits quatre mois	336
Au maître canonnier, à 30 liv. le mois, pour quatre	
mois	120
A trois aides canonniers, à 20 liv. chacun par mois,	
pour quatre mois	240
A quatre corps de garde, à 15 liv. chacun le mois,	
pour quatre mois	240
Au patron de caïque, à 15 liv. le mois, pour quatre	
mois	60
Au maître de hache, à 30 liv. le mois, pour quatre	
mois	120
Au calfat, à 30 liv. le mois, pour quatre mois . . .	120
Au remolat, à 30 liv. le mois, pour quatre mois.	120
Au barillat, à 15 liv. le mois, pour quatre mois.	60
Au majordome (1), à 12 liv. le mois, pour quatre	
mois	48
A trente mariniers de rambade, à 12 liv. chacun	
par mois, pour quatre mois	1.440
A cent hommes, savoir quatre sergents, à 15 liv.	
chacun le mois, pour quatre mois 240 liv., quatre	
caporaux à 10 liv., 10 s. chacun par mois, pour	
quatre mois, 168 liv., un tambour à 9 liv. par mois,	
pour quatre mois, 36 liv., et 91 soldats à 7 liv., 10 s.	
le mois, pour quatre mois, 2.730 liv., faisant toutes	
les dites parties	3.174
Pour la levée des 47 hommes d'augmentation et	
gens de marine.	375
Pour la nourriture de l'écrivain, le chirurgien, le	
comite, le pilote et le maître canonnier à 14 s., 6 d.	
chacun par jour, pour quatre mois	435
Pour celle du sous-pilote, sous-comite, sous-comite	
de mézanie, argousin. sous-argousin, calfat, maître	
de hache, remolat, majordome, patron de caïque,	
quatre timoniers, trois adjudants canonniers, quatre	
corps de garde à 9 s., 9 d. chacun par jour, pour	
quatre mois.	1.228 l. 10 s.
Pour la nourriture de 180 forçats, à 3 s., 6 d. cha-	
cun par jour, pour quatre mois	3.780

(1) Cambusier.

Pour la nourriture de 80 mariniers de rames, à 6 s., 6 d. par jour, pour quatre mois	Livres 3.120
Pour la nourriture de 30 mariniers de rembade, à 5 s. 9 d. le jour, pour quatre mois	1.035
Pour la nourriture de 6 prouiers, à 3 s., 6 d. par jour.	132
Pour la nourriture de dix compagnons à 6 s., 6 d. chacun le jour, pour quatre mois	390
Au capitaine, pour sa table à 500 liv. par mois, pour quatre mois	2.000
A l'écrivain, pour menues dépenses et rafraîchissements à 30 liv. par mois, pour quatre mois. . .	120
La somme totale du présent état se monte à 47.325 liv., 10 s. A quoi joignant 1.800 liv. pour la demi-solde des mariniers de rambade, qui tirent de la classe pendant l'année du service, le tout se monte à	49.125 l., 10 s.

L

SECOND ÉTAT DU COMTE DE VIVONNE

« *Etat de ce que coûterait une galère, si elle étoit entretenue toute l'année avec son armement entier* ». — (P. 319, n° 129.)

Au capitaine	3.000 liv.
Au lieutenant	1.000
Au sous-lieutenant	500
A l'aumônier	216
A l'écrivain.	360
Au chirurgien.	360
Au comite	360
Au sous-comite	216
Au sous-comite de mezanie	180
A l'argousin	240
Au sous-argousin	144
A dix compagnons, à 9 liv. chacun par mois.	1.080
A 80 mariniers de rame, à 6 liv. chacun, par mois	5.760

Au capitaine des dits mariniers, à 6 liv. par mois d'augmentation de paye	72 liv.
A 6 prouiers, à 3 liv. chacun par mois	216
Au pilote, à 30 liv. par mois	360
Au sous-pilote, à 24 liv. par mois	288
A 4 timoniers, à 24 liv. chacun par mois.	1.008
Au maître canonnier, à 30 liv. par mois	360
A 3 aides canonniers, à 20 liv. chacun par mois	720
A 4 corps de garde, à 15 liv. chacun par mois	720
Au patron de caïque, à 15 liv. par mois, pour un an.	180
Au maître de hache, à 30 liv. par mois	360
Au calfat, à 30 liv. par mois	360
Au remolat, à 30 liv. par mois	360
Au barrillat, à 30 liv. par mois	180
Au majordome, à 12 liv. par mois	144
A 30 mariniers de rambade, à 12 liv. chacun par mois, par an	4.320
A 100 hommes, savoir à 4 sergents, à 15 liv. par mois, pour un an 720 liv., 4 caporaux à 10 liv. 10 s. par mois, pour un an 504 liv., un tambour, à 9 liv. par mois, pour un an 108 liv., et à 92 soldats à 3 liv. 15 s. par mois, pour un an 4.095 liv. faisant toutes les dites parties.	5.427
Pour la levée des 47 hommes d'infanterie et encore des gens de marine	375
Pour la nourriture de l'écrivain, le chirurgien, le comite, le pilote et le maître canonnier, à 14 liv. 6 d. chacun par jour, pour un an.	1.326 l., 15 s.
Pour la nourriture du sous-pilote, sous-comite, sous-comite de mezanie, argousin, sous-argousin, calfat, maître de hache, remolat, barrillat, majordome, patron de caïque, 4 timoniers, trois adjudants canoniers, 4 corps de garde, 4 sergents et 4 caporaux à 9 s. 9 d. chacun par jour, pour un an	5.352 l., 15 s.
Pour la nourriture de 30 mariniers de rambade, à 5 s. 9 d. chacun par jour, pour un an.	3.156 l., 15 s.
Pour la nourriture de 91 soldats et un tam-	

bour, à 5 s. 9 d. chacun par jour, pour un an.	9.680 l., 14 s.
Pour la nourriture de 6 prouiers à 3 s. 6 d. chacun par jour, pour un an	384 l. 6 s.
Pour la nourriture de 10 compagnons, à 6 s. 6 d. chacun par jour, pour un an	1.189 l., 10 s.
Au capitaine pour sa table à 500 liv. par mois, pour 6 mois	3.000 l.
A l'écrivain, pour menues dépenses et rafraîchissements, à 30 liv. par mois, pour un an.	360 l.
La dépense contenue au présent état se monte à la somme de	74.361 l., 15 s.

LI

TROISIÈME ÉTAT DU COMTE DE VIVONNE

« *Etat de ce que coûteroit une galère si elle étoit entretenue toute l'année avec son armement entier, sur le pied que je propose* ».
— (P. 322, n° 130) (1).

	Livres
Au capitaine, pour ses appointements	3.000
Au lieutenant, idem	1.000
Au sous-lieutenant.	500
A l'aumônier.	216
A l'écrivain	240
Au chirurgien	240
Au comite.	240
Au sous-comite.	144
Au sous-comite de mezanie.	120
A l'argousin	160
Au sous-argousin	96
A 10 compagnons, à 4 liv. 10 s. chacun par mois, pour un an	540
A 80 marinières de rame, à 4 liv. chacun par mois, pour un an	3.840

(1) Voir le résumé de ces mémoires avec les « *Observations à faire* » aux Arch. nat., *Marine*, B^e 79, f° 87.

Au capitaine des dits mariniens de rame, à 4 liv.	Livres
d'augmentation de paye par mois, pour un an . . .	48
A 6 prouiers, à 3 liv. chacun par mois, pour un an.	216
Au pilote, à 20 liv. par mois, pour un an	240
Au sous-pilote, à 16 liv. par mois, pour un an . .	192
A 4 timoniers, à 14 liv. chacun par mois, pour un an	672
Au maître canonnier, à 20 liv. chacun par mois, pour un an	240
A 3 aides canonniers à 13 l., 6 s., 8 d. chacun par mois, pour un an	480
A 4 corps de garde, à 10 liv. chacun par mois, pour un an	480
Au patron de caïque, à 10 liv. par mois, pour un an.	120
Au maître de hache, à 20 liv. par mois, pour un an.	240
Au calfat, à 20 liv. par mois, pour un an	240
Au remolat, à 20 liv. par mois, pour un an	240
Au barrillat, à 10 liv. par mois, pour un an . . .	120
Au majordome, à 8 liv. par mois, pour un an . .	96
A 30 mariniens de rambade, à 8 liv. chacun par mois, pour un an	2.880
A 100 hommes, savoir 4 sergents à 10 liv. chacun par mois, pour un an 480 liv., 4 caporaux à 7 liv. chacun par mois, pour un an 336 liv., à un tambour à 6 liv. par mois, pour un an 72 liv., et à 91 soldats à raison de 18 d. chacun par jour pour leur solde et décompte, fait par mois 204 liv. 15 et par an 2.457 liv. faisant toutes les dites parties	3.345
Pour la nourriture de l'écrivain, le chirurgien, le comite, le pilote et le maître canonnier à 11 s. chacun par jour, pour un an	1.006 l., 10 s.
Pour la nourriture du sous-pilote, sous-comite, sous-comite de mézanie, argousin, sous-argousin, calfat, maître de hache, remolat, barrillat, major- dome, patron de caïque, 4 timoniers, 3 adjudants de canonniers, 4 corps de garde, 4 sergents et 4 capo- raux, à 8 liv. chacun par jour, pour un an	4.392
Pour la nourriture de 180 forçats, à 3 s. chacun par jour, pour un an	9.882
Pour la nourriture de 80 mariniens de rame, à 5 s.. 6 d., chacun par jour, pour un an	8.052

Pour la nourriture de 30 mariniers de rambade à	Livres
5 s. chacun par jour, pour un an.	2.745
Pour la nourriture de 91 soldats et un tambour, à	
5 s. chacun par jour, pour un an.	8.418
Pour la nourriture de 6 prouiers, à 3 s. chacun par	
jour, pour un an.	3291. 8 s.
Pour la nourriture de 10 compagnons à 5 s, chacun	
par jour, pour un an.	915
Au capitaine pour sa table, pour 6 mois à 500 liv.	
le mois	3.000
<i>La dépense continue au présent état se monte à la</i>	
<i>somme de</i>	<i>58.9271., 18 s.</i>

LII

MÉMOIRE ANNEXE DU COMTE DE VIVONNE

« *Rations qu'on donne en galère* ». — (P. 325, n° 131. Arch. nat., Marine, B⁶ 79, f° 83.)

PREMIÈRE RATION.

L'écrivain, chirurgien, comite, pilote et maître canonnier.

<i>Jour gras.</i>	<i>Jour maigre.</i>
2 livres biscuit . . . 2 s. 6 d.	1 livre 1/4 morue. 2 s. 3 d.
2 pots de vin. . . . 2 s.	Un quart fromage. 6 d.
2 livres et demie de	Un quart pois . . . 5 d.
viande 7 s. 6 d.	2 anchois ou sar-
Demi livre de riz. . . 7 d.	dines 3 d.
12 s. 7 d.	Le pain et le vin. . . 4 s. 6 d.
	Huile, vinaigre et sel 3 d.
	8 s. 11 d.

Prix fixe et sur lequel, l'un portant l'autre, le 3^e état est fait, 11 sols.

SECONDE RATION.

Sous-pilote, sous-comite et ensuite les autres officiers, faisant le nombre de 30.

Jour gras.

1 livre, 3 quarts de	
biscuit, ci . . .	3 s.
1 pot de vin. . .	1 s.
1 livre et demie bœuf	
salé ou lard . .	4 s. 6 d.
1 quarteron de riz.	4 d.
	<u>7 s. 10 d.</u>

Jour maigre.

Le biscuit et le vin.	3 s.
Morue, une livre. .	1 s. 9 d.
Pois, un quart . .	5 d.
Fromage, un quart.	6 d.
2 anchois ou sar-	
dines	3 d.
Huile, vinaigre et	
sel.	<u>3 d.</u>
	6 s.

TROISIÈME RATION.

Mariniers de rambade, soldats et compagnons.

Jour gras.

Livre et demie bis-	
cuit	1 s. 10 d.
Vin, 2 tiers de pot.	8 d.
Viande, un tiers de	
livre	1 s.
Fromage, un quar-	
teron	6 d.
Riz, un quarteron.	3 d.
	<u>4 s. 3 d.</u>

Jour maigre.

Le biscuit et le vin.	2 s. 6 d.
Morue, un quarte-	
ron	6 d.
Fayols, 1 quarteron.	3 d.
2 sardines ou an-	
chois	3 d.
Huile, vinaigre et	
sel.	<u>3 d.</u>
	3 s. 9 d.

Prix fixe, 5 sols.

QUATRIÈME RATION.

Mariniers de rame.

La quatrième ration, c'est la même que la troisième. Il y a seulement d'augmentation une demi livre de biscuit, qui est 7 d. et quelque chose de plus.

Prix fixe, 5 s. 6 d.

CINQUIÈME RATION.

La cinquième ration est celle des forçats et prouiers.

2 livres de biscuits.	2 s. 6 d.
Pour les fèves, huile et sel.	<u>4 d.</u>
	2 s. 10 d.

Prix fixe, 3 s.

PRIX DES VICTUAILLES.

	Pour l'an	1671	1670	1669
Morues, le quintal de cent livres	91.	—	91., 3 s.	121.
Barils d'anchois, la pièce des grands.	51.	—	51., 10 s.	31., 5 s.
Barils de sardine, les grands barils	40 s.	—	50 s.	45 s.
Harengade de Bretagne (1), un tonneau de dix mille poissons ou environ. .	501.	—	60 l.	57 l.
Harengade d'Angleterre, le millier de poissons. .	101.	—	11 l.	101., 10 s.
Saumon pesant quatre quintaux le baril	601.	—	55 l.	50 l.
Riz du Piémont, le quintal.	61.	—	61., 5 s.	61., 10 s.
Riz du Levant, le quintal.	71., 10 s.	—	71.	81.
Fayols noirs, le quintal. .	61.	—	51., 10 s.	61., 10 s.
Fayols blancs, le quintal.	41., 10 s.	—	41., 15 s.	51.
Lentilles du Levant, le quintal	61.	—	51., 10 s.	51., 15 s.
Lentilles du pays, le quintal.	41., 10 s.	—	71.	61., 15 s.
Pois d'Auvergne, le quintal.	61., 10 s.	—	51.	—
Fèves, la charge de 3 quintaux ou environ.	101.	—	91., 10 s.	111.
Chair de pourceaux salés, le quintal	171.	—	171., 10 s.	171., 15 s.
Bœuf salé, le quintal. . .	131.	—	131., 10 s.	141.
Fromage de Sardaigne, le quintal	91.	—	91., 10 s.	101.
Fromage de Pétrache, le quintal	101.	—	101., 10 s.	111.
Fromage de caillery, le quintal	91.	—	91., 10 s.	101.
Huile, la meilleirole pesant 140 l.	181.	—	211.	—
Vinaigre, la meilleirole de 60 pots.	50 s.	—	45 s.	50 s.

(1) Sardine préparée comme le hareng.

Vin d'Allauch, la meilleure de 60 pots.	31. 10 s.	31.	31., 15 s.
Blé du bastion, la charge de 4 esmines pesant environ 294 l., 300 l. à 306 l. . . .	13 l.	14 l.	16 l.

La charge de 300 l. rend de farine 210 l. à 215 l., rend de biscuit 210 l. et autant de pain, et rend du son trois esmines, qui valent 21 s., si bien que le pain ou biscuit revient la livre de 16 onces, cinq liards à 13 l. la charge et quelque chose de moins, et à proportion, quand il vaut 14 l. ou 16 l. la charge.

LIII

LE COMTE DE VIVONNE A LOUIS XIV

La Tour d'Aigues, 9 octobre 1671.

Vivonne expose au roi sa situation malheureuse. Il lui rappelle ses services passés, montre ses contemporains gratifiés de charges honorables et de gouvernements, et le prie de lui accorder une récompense digne de ses travaux. — (P. 327, n° 133.)

SIRE,

Les paroles que Votre Majesté me fit l'honneur de me dire lorsque je pris congé d'Elle, il y a près de deux ans, furent si obligeantes que non seulement je fus tout à fait persuadé qu'Elle conserveroit les mêmes sentiments de bonté qu'Elle m'a toujours témoignés mais je passai même jusqu'à la confiance que ces promesses seroient suivies des effets qu'elles me laissoient espérer. Je suis une créature qui lui ai toujours été fidèlement attachée. Et comme je ne chéris rien au monde à l'égal d'un titre si glorieux, je ne désire rien aussi avec plus de passion que des marques de la part de Votre Majesté, qui fassent voir que mes services ne lui sont pas désagréables.

Ce seroit, ce me semble, se montrer indigne de ses grâces, ou ne les estimer pas comme elles le méritent, si on ne les recherchoit pas avec empressement et pour elles-mêmes et pour l'amour de soi. Votre Majesté sait que j'ai l'honneur d'être à Elle depuis mon bas âge en qualité de son premier enfant d'honneur. En cet état, Elle a eu de moi de bien faibles

services, aussi bien que dans le reste de ma vie, mais je me souviens que je les ai rendus avec tout l'attachement qu'on doit avoir auprès d'un maître qu'on aime parfaitement.

Dès que j'eus la force de porter les armes, je pris parti dans ses armées, et ayant commencé par les moindres charges, j'ai voulu passer ensuite par divers degrés pour me rendre d'autant plus capable. Dans ce même esprit je n'ai point voulu qu'il y eut de vide dans ma vie. Quand je n'ai pu avoir de l'emploi en Flandre j'en ai cherché dans les autres armées et dans les fonctions de ces divers emplois je ne me suis pas contenté d'agir comme font les officiers ordinaires.

Votre Majesté se peut resouvenir que je n'ai rien épargné de ce qui a été en mon pouvoir et que me déroband à moi-même, ce que j'aurois pu employer comme beaucoup d'autres à mes divertissements, j'ai tout sacrifié pour Elle dans les occasions et pour son service. Lorsque la guerre de terre a cessé et que Votre Majesté en a eu une par mer, j'ai préféré l'action au repos et la fatigue aux charmes de la Cour. J'ai cherché de m'instruire de l'une et de l'autre guerre, afin de lui témoigner davantage mon zèle et faire tout ce qui étoit en moi pour mériter sa bienveillance. Elle a vu dans les armées de terre que je ne m'étois pas acquis de l'aversion des troupes. Et pour ce qui est de la mer, je n'ai qu'à me reporter à ce qu'elle me fit l'honneur de me dire à mon retour de Candie sur le témoignage que les Vénitiens avoient rendu en ma faveur sans parler de ce qu'Elle a bien voulu me dire de son chef sur cette campagne et sur d'autres.

Après tout cela, Sire, je demande pardon à Votre Majesté si je prends la hardiesse de la supplier très humblement de se souvenir un peu de moi et de n'oublier pas un absent qui désire avec plus de passion que jamais de la servir, mais qui craint extrêmement d'être oublié. Il compte dix-sept années de service continu. Cependant il voit sa fortune moindre que quand il avoit l'honneur d'être auprès de votre personne.

Ceux de sa volée, avec lesquels il s'est trouvé en Italie, en Flandre (1) et autres lieux ont tous été gratifiés de Votre Ma-

(1) Vivonne avait combattu en Flandre en 1654 et en 1657. Il servit en Italie en 1658 comme colonel du régiment de cavalerie étrangère, puis en 1663 comme mestre de camp. Mais dans ces diverses campagnes, il n'avait guère trouvé l'occasion de se distinguer; ce qui l'amena à prendre du service dans la marine.

jesté ou par des honneurs ou par des gouvernements ou par des grâces d'une autre nature. Je suis le seul, Sire, qui demeure privé des mêmes avantages jusqu'à présent. Votre Majesté m'en a bien fait un grand quand Elle m'a commandé de traiter de la charge que j'ai présentement mais Elle sait que j'y ai mis tout mon bien et celui de mes amis.

Ce me sera une consolation extrême puisque j'aurai lieu de croire qu'Elle ne dédaigne pas mes services et que je pourrai voir entre mes mains un fruit de mes travaux et une marque venant de la sienne qui me convainque de la bonté qu'Elle a pour moi et qui m'égale à ceux de mon rang, qui ont déjà obtenu la récompense que je demande (1).

C'est beaucoup entreprendre, Sire, pour une personne de ma sorte que de vous solliciter de cette manière, mais je crois que Votre Majesté m'excuseroit facilement si Elle savoit combien je suis pressé de lui demander quelque assistance pendant que j'ai de quoi me soutenir de mes propres forces. J'ai attendu en patience l'effet des paroles de Votre Majesté, mais il faut que je rompe le silence contre mon gré et que je manque peut-être au respect que je lui dois. Je lui en demande très humblement pardon. L'indulgence qu'Elle a toujours eue pour moi me donne confiance qu'Elle prendra en bonne part la liberté que je me donne et n'imputera point mon importunité à d'autres causes qu'à celle de l'extrême besoin où se trouve celle de ses créatures qui est avec plus de dévouement et de respect... (2).

(1) La situation matérielle de Vivonne restait très embarrassée. Pour trouver de l'argent comptant afin de payer les créanciers de sa maison, il déclarait à Duché que si son père se résignait à vendre son gouvernement de Paris, rien ne l'accommoderait mieux, et il développait les avantages qui naîtraient de la vente de cette charge (Reg. n° 122).

(2) Malgré sa lettre à Duché (n° XXX), où il semblait refuser le commandement des vaisseaux, Vivonne désirait ce poste important. Matharel à Colbert, 13 novembre : « Le secrétaire de M. le général des galères vint ici [à Toulon] ces jours passés sous prétexte de quelque civilité qu'il y avoit me faire de sa part. Comme il est de mes amis, il s'ouvrit assez librement avec moi sur le sujet des pensées et intérêts de son maître, et je m'aperçus, Monseigneur, qu'elles alloient à lui faire désirer avec passion d'avoir par votre moyen le commandement de quelque escadre des vaisseaux du Roi. » (Arch. nat., *Marine*, B³ 11, f° 358 v° 359.)

LIV

LE COMTE DE VIVONNE A DUCHÉ DE VANCY

Marseille, 13 octobre 1671.

Vivonne se plaint de Colbert, qui ne lui ménage pas les honneurs auxquels il a droit et semble favoriser le marquis de Centurion. Il lui demande d'obtenir de Colbert une explication à cet égard.
— (P. 330, n° 134.)

Votre dernière du 2^e courant ne me donne aucune matière de réponse et j'y aurai satisfait entièrement en vous disant que par le dernier ordinaire je vous ai envoyé les projets d'état dont je vous avois parlé pour l'entretien des galères toute l'année. C'est à vous à présent à employer votre adresse pour faire goûter au ministre et à lui faire entendre que je soumets toutes mes pensées à son jugement.

On vous a envoyé la copie du marché que M. de Bonrepos et M. Dalliez ont fait avec le Roi pour les vivres, où vous verrez des prix bien plus forts que ceux sur lesquels je compte pour la nourriture des officiers et des matelots et des soldats. Ce que j'ai à vous dire de mon chef aujourd'hui se réduit à deux ou trois articles.

Le premier est pour me plaindre de M. Colbert. En voici le sujet : Il avertit M. Arnoul qu'il doit venir une escadre de vaisseaux anglois à Marseille, lui donne ordre (1) de leur fournir généralement tout ce dont ils auront besoin, d'aller au devant d'eux dans la rade pour leur offrir tout ce qui sera dans le parc et de leur faire tous les honneurs et civilités imaginables, sans m'en dire un seul mot. Il me semble (et je crois qu'il vous le semblera aussi de même) que cette manière d'agir est bien désobligeante pour moi, que des étrangers arrivent dans un port où je commande et que ce soit un autre que moi qui ait l'ordre de les recevoir, de les caresser et de leur offrir ce qui est au Roi. Et quand je le compare et con-

(1) Cet ordre signé par le roi est à la Bibl. nat., nouv. acq. fr., 23111, f° 290.

fronte avec les termes pleins d'amitié et d'estime dont M. Colbert use dans les dernières dépêches qu'il m'a écrites, je la trouve si peu accordante avec eux, qu'à vous dire franchement la vérité, je ne puis croire qu'ils partent d'un bon principe. Vous pourrez juger mieux que moi de cette vérité, lorsque vous lui parlerez sur ce sujet, comme je désire que vous le fassiez incessamment pour vous plaindre à lui-même de ma part de son oubli en cette occasion, qui me fait le plus grand tort du monde. Car il faudra que je ne me trouve point ici lorsque ces Anglois viendront, plutôt que d'y être et de voir qu'on s'adresse à d'autres qu'à moi en ma présence.

Outre que ces étrangers sachant comme les choses se font en leur pays ne pourront pas se persuader autre chose sinon que je suis disgracié, de voir qu'ils passent par d'autres mains qu'à par les miennes. Quand vous parlerez à M. Colbert sur ce sujet ou que vous lui en donnerez un mémoire, il faudra prendre garde de ne se pas plaindre de lui cruement, mais par manière d'amitié et avec douceur en lui insinuant que je m'attendois qu'il auroit eu un peu plus de considération pour moi qu'il ne m'en a témoigné en ce rencontre, où il ne s'agit que de faire de l'honneur à des étrangers. Et comme on dit bien mieux les choses de bouche que par écrit, je suis d'avis pour cette raison que vous demandiez une audience pour cela plutôt que de vous servir de mémoire, s'il se peut (1).

Le second article est encore sur M. le marquis Centurion, à qui il vient d'arriver un surcroît de crédit par le choix que M. Colbert a fait du fils de M. Arnoul pour commissaire général de son escadre (2). Car vous pouvez bien vous imagi-

(1) Les plaintes de Vivonne n'étaient pas absolument vaines. Colbert écoutait plus volontiers les avis de l'intendant Arnoul, en qui il avait toute confiance, que ceux de Vivonne. Toute la correspondance de Colbert et d'Arnoul en fait foi. Colbert désirait que d'une façon discrète Arnoul contrôlât les actes de Vivonne, accompagnât le général des galères dans ses missions pour adresser ensuite un rapport au ministre. Mais Colbert s'efforçait de ne jamais éveiller la susceptibilité très vive de Vivonne: « J'écris à M. le général que Sa Majesté désire qu'il fasse le voyage du port de Cette. Il sera nécessaire que vous l'y accompagniez et que vous observiez avec lui tout ce qui sera nécessaire de faire au dit port.

Le dit sieur général a reçu une lettre de Sa Majesté par laquelle il est informé de la proposition du chevalier de Saint-Hérem. Sur quoi il faut que vous preniez garde qu'il ne s'aperçoive pas que cette proposition vient de vous. » (Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f° 327.) — Saint-Hérem était lieutenant de galère, il devint capitaine en 1672, et mourut en 1696.

(2) Pierre Arnoul, qui avait voyagé en Italie en même temps que Seignelay, devint intendant à Toulon, mais sa conduite mécontenta fort Colbert,

ner que ce dernier pour faire valoir l'emploi de son fils favorisera de son mieux tous les desseins de cet étranger qui sont tous à mon préjudice. Car il ne fait pas un homme pour ses galères qu'il ne l'ôte aux miennes, prenant comme je vous ai dit plusieurs fois tout son monde en France et m'enlevant encore hautement les étrangers comme les Turcs et les condamnés aux galères, qui viennent des autres pays. Je vous ai mandé déjà d'autrefois que l'année passée, il fut cause que nous ne profitâmes pas pour nos galères de quatre vingts Turcs que le grand duc vouloit vendre au Roi à quatre vingts écus pièce, en ce que M. Arnoul ne voulut pas entendre à ce marché pour donner lieu à M. Centurion de les avoir. Lequel sachant le mic-mac n'en voulut point pour lui et prêta seulement son nom à un nommé Joseph Roussane, de Gênes, de ses amis pour les acheter et les revendre à sa République ou aux Espagnols. Ce qui ayant enfin été pénétré par le grand duc, lequel en considération du nom du Roi (1) cédoit les droits qu'il avoit sur ces Turcs, il ne voulut consentir à la dite vente, en frustra l'un et l'autre et les garda pour lui. Cependant si M. Arnoul avoit voulu les envoyer prendre, nous en aurions profité et à bon marché, car on n'en peut pas un meilleur que de quatre vingts écus par tête.

Je vous ai aussi fait savoir la comédie qu'on joua pour moi au même lieu cette année, où il y avoit à vendre un pareil nombre de Turcs, quand j'y passois à mon retour de Porto-Ferrajo. Les correspondants de M. Arnoul me montrèrent des lettres de créance générale de lui, qui ne concluoient rien pour ce fait là et sur lesquelles ils ne vouloient rien avancer, disoient-ils. Et outre cela, il y en avoit de M. de Lussac (qui a ici toute la confiance de M. l'intendant), qui portoient positivement de ne pas acheter ces Turcs. De sorte qu'il fallut m'en revenir sans rien faire, et je n'en fus pas sitôt parti que sur les mêmes ordres on les donna à M. de Centurion.

Il est arrivé encore une troisième chose cette année. Les vaisseaux du Roi ayant pris une trentaine de Turcs vers la Goulette, ils furent envoyés à Toulon. L'ordre ancien des galères a toujours été d'amener ces Turcs sur la galère Réale

qui le révoqua puis le déplaça. Cf. Clément, *Histoire de Colbert*, t. I, p. 470-472.

(1) Cosme III de Médicis avait épousé la nièce de Louis XIV, Marguerite-Louise d'Orléans, en 1661.

en dépôt jusqu'à ce qu'on ait vu ce que le Roi en ordonne, ou qu'on ait expliqué s'ils sont amis ou ennemis. J'écrivis même dans ce sens à M. Matharel (1), mais chacun fit la sourde oreille. Les Turcs furent mis sur la galère Capitane de M. Centurion et y sont demeurés malgré moi. Si on en use de même de tous les autres que les vaisseaux du Roi prendront, et si tout ce qui sera amené de Malte, ou qui s'achètera à Livourne est tout pour M. Centurion. C'est vouloir ruiner absolument le corps que je commande pour faire et composer le sien. Et si cela est, je ne dois plus douter qu'on veut préférer cet étranger à moi, et que ma demeure dans les galères fait tort au service de Sa Majesté.

Et sur ce fondement vous ne devez pas balancer un moment de vous expliquer au ministre en lui disant que j'ai tant de partialité pour Sa Majesté et pour tout ce qui la régarde, que j'aime beaucoup mieux que son service se fasse par un autre, que non pas que je sois cause par occasion qu'il se détruise ; qu'ainsi l'expédient qu'il y a sur ce sujet, c'est qu'on m'ôte du poste où je suis pour y mettre ou M. Centurion ou un autre tel qui plaira à ce ministre, lequel étant à son gré aura au moins tout ce qui sera nécessaire pour mettre ce corps sur le pied qu'il faut qu'il soit effectivement, ou qu'il le voudra mettre lui-même à sa fantaisie ; autrement que si on laisse les choses comme elles sont, elles n'y peuvent pas subsister absolument sans faire un très grand tort au maître qu'il sert et moi aussi, et pour les intérêts duquel nous devons être de bonne foi l'un et l'autre ; qu'il y a d'autres emplois dans l'Etat où je pourrai être aussi propre ou plus qu'en celui-ci et qu'il n'en sera que mieux pour tout le monde, que je ne veux point me maintenir dans la marine malgré lui et que je vous ai donné ordre de lui déclarer une fois pour toutes, afin que s'il veut être mon ami, il songe à me servir sérieusement, ou s'il ne se soucie pas de mon amitié qu'il puisse librement se satisfaire sur mon sujet en m'ôtant de son chemin tout à fait.

Je ne sais au reste comment les choses vont au bureau de ce ministre, mais M. de Centurion est informé de tout ce que j'écris qui le regarde. Ce qui me fait croire de deux choses l'une, ou que le ministre le favorise quoiqu'il vous ait dit le

(1) Intendant de la marine à Toulon depuis le 10 avril 1670.

contraire ou que quelqu'un de ses commis manque à la fidélité qu'il lui doit. Et ce dernier est cause que je me suis extrêmement réjoui de là nouvelle qu'on m'a dite ici depuis deux jours, que M. Colbert avoit donné à M. de Seignelay la direction de la marine et que M. Isarn (1) faisoit la première commission sous lui, parce que c'est un homme de qui il n'y aura rien à craindre de semblable. Informez-vous, je vous supplie, si cela est véritable, et si mon ami Isarn a l'emploi que l'on dit. Faites lui en compliment de ma part et avertissez m'en par le premier courrier, afin que je lui écrive ensuite de ma main pour m'en réjouir avec lui.

Je vous prie, si vous parlez à M. Colbert, observez bien son visage pour tâcher de découvrir ses sentiments. Cela vous regarde aussi bien que moi car vous vous tuerez en vain, s'il n'a l'intention bonne pour nous, ce qu'il importe extrêmement que nous pénétrions dans la conjoncture présente, où il nous montre, ce semble, un bon visage. Enfin mettez toute votre industrie en œuvre pour l'obliger à vous parler franchement sur les deux chefs principaux de cette dépêche, afin que vous ayez lieu de lui parler à fond de mes sentiments et découvrir les siens sur ma charge.

J'attends là dessus de vous une réponse. Faites, je vous prie, si vous pouvez, qu'elle soit telle que je vous la demande.

Il me vient encore une pensée dont vous pourrez vous servir dans cet entretien, c'est d'exagérer la différence qu'il y a des galères du Roi depuis que je suis en charge à ce qu'elles étoient auparavant, de combien de bâtiments le corps a été augmenté en si peu de temps, comme les galères d'à présent sont meilleures que par le temps passé, la différence qu'il y a de mon esprit à celui d'un étranger en proposant les ménagements que je propose, et lui faisant beaucoup plus de dépense au Roi pour avoir des galères mal armées et pendant peu de temps, que moi avec un armement de toute l'année, et faisant de beaucoup meilleurs équipages que lui, enfin en faisant connoître que la sûreté est tout entière au corps que je commande et qu'il n'y en a aucune au sien pendant qu'il sera entre des mains comme celles des Génois.

(1) Sans doute parent du Père jésuite qui avait été précepteur des enfants de Colbert.

Si M. Colbert vous disoit que je devois envoyer plus tôt mes mémoires et qu'ils viennent tard, après que le Roi a confirmé le traité de M. de Bonrepos (1), vous pourrez répondre que je n'en ai eu connoissance que depuis peu de jours et que je ne pouvois plus tôt par conséquent lui donner les éclaircissements que vous lui avez présentés.

LV

COLBERT AU COMTE DE VIVONNE

S. l.; 31 octobre 1671.

Critiques des trois états communiqués par Vivonne. Difficultés que le roi prévoit aux réformes de Vivonne. Il lui demande de se rendre à Cette. — (P. 356, n° 147. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 206 v°.)

MONSIEUR,

J'ai lu au Roi la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire du 9^e de ce mois, et quoique je ne puisse pas vous faire une réponse positive par cet ordinaire sur les trois états des dépenses des galères qui y étoient joints, je ne laisserai pas de vous dire que Sa Majesté y a trouvé deux difficultés ; la première est le retranchement des appointements aux bas-officiers (2) et la seconde la diminution du prix des rations,

(1) François d'Usson de Bonrepos succéda quelques années plus tard à d'Infreville comme commissaire général de la marine (1676). Il devint intendant des classes en 1683, fut envoyé en mission à Londres en 1685, et fut ambassadeur en Danemark en 1692. Il mourut le 12 avril 1719.

(2) Par contre, dans sa lettre du 9 octobre (Reg. n° 125), Vivonne demandait que l'on relevât la solde des soldats pour éviter les désertions fort nombreuses, et récompenser leurs fatigues ; les pays voisins leur accordaient d'ailleurs une paye beaucoup plus forte. « La fatigue qu'ils ont est grande, ceux des vaisseaux montent sur le pont quand ils veulent pour se promener, mais les nôtres ne peuvent absolument bouger de leur place pendant qu'on navigue, de sorte qu'on ne peut se dispenser de les laisser aller à terre à chaque fois qu'on y touche ; autrement ils seroient incontinent malades ; et ces descentes journalières est ce qui leur donne tant de moyens de désertir, qu'il ne s'en fait aucune qu'il n'y ait toujours quelqu'un qui manque. »

La situation des soldats à bord des galères était en effet très pénible. Pendant toute la navigation, ils devaient rester assis jour et nuit à leur poste, contre le bord de la galère, à cause de l'exiguïté de la place.

qui a été accordé au traitant de la fourniture des vivres des galères.

A l'égard des bas-officiers, Sa Majesté n'est pas persuadée que l'on en puisse trouver d'aussi bons qu'il seroit nécessaire en leur retranchant le tiers de leurs appointements.

Pour la diminution du prix des rations, avant d'en faire un fondement certain, il faudroit avoir un munitionnaire assuré, qui entreprit la fourniture des dits vivres sur le pied du prix porté par votre état. Sa Majesté m'a ordonné de vous faire savoir qu'elle estime qu'il seroit fort important au bien de son service que vous fissiez le voyage du port de Cette, si votre santé vous le peut permettre. Et en ce cas, il sera nécessaire que vous y meniez deux ou trois des plus habiles officiers des galères pour faire les observations justes sur tout ce qu'il y aura à faire au dit port. Je suis...

Sa Majesté examinera les trois états que vous m'avez envoyés et par le prochain ordinaire je vous expliquerai plus précisément les intentions de Sa Majesté sur ce qu'ils contiennent (1).

LVI

LE COMTE DE VIVONNE AU COMMANDEUR D'OPPÈDE

Marseille, 14 novembre 1671.

Compliments de condoléance exprimés à l'occasion de la mort du président d'Oppède. — (P. 368, n° 153.)

Je viens de recevoir, mon cher Commandeur, avec bien du déplaisir la nouvelle du décès de M. le premier Président (2), parce qu'elle m'a appris la perte que je viens de faire d'un bon

(1) Cf. n° LXI. — Néanmoins Colbert était très séduit par la proposition de Vivonne et écrivait à Arnoul : « Il seroit à souhaiter que l'on pût exécuter la proposition que M. le général avoit faite autrefois de les faire naviguer pendant l'hiver, d'autant que si l'on pouvoit une fois les accoutumer à tenir la mer à toutes saisons, il n'y auroit rien de si avantageux ni qui pût mieux leur donner une très grande réputation. » (Bibl. nat., nouv. acq. fr., 21311, f° 283, publié par P. Clément, *Lettres*, III, 1^{re} partie, p. 397).

(2) Henri de Forbin-Maynier, baron d'Oppède, premier président de Provence.

ami, et celle que vous avez faite aussi d'un bon frère (1). J'avoue que quoiqu'on ait lieu d'être préparé à de pareils accidents, on est pourtant toujours surpris lorsqu'ils nous regardent, et cela me fait entrer sensiblement dans la vive douleur que vous doit causer une mort précipitée comme celle-là. Je vous supplie très humblement de croire, mon cher Commandeur, que c'est du meilleur de mon cœur que je regrette ce que vous regrettez aussi, et que personne ne compâtît là dessus plus intimement à votre affliction. Vous me feriez injustice si vous n'en étiez pas persuadé au dernier point, puisqu'il n'est rien de plus constant que personne ne vous estime et ne vous chérit plus tendrement que je fais (2).

LVII

LE COMTE DE VIVONNE A COLBERT

Marseille, 21 novembre 1671.

Demande d'une cargaison de bois pour servir à la Réale ou aux autres galères de Vivonne. Demande d'employer trente Turcs aux galères. — (P. 373, n° 158.)

MONSIEUR,

Les dernières nouvelles qui sont venues de Malte portant à ce que l'on dit qu'un des vaisseaux de Sa Majesté commandé par M. Gombaud a pris un bâtiment ennemi chargé de bois propre à construire une galère avec ceux qui étoient dessus, vous voulez bien, Monsieur, que je vous fasse souvenir à l'avance d'avoir la bonté de donner les ordres nécessaires pour que ces hommes soient menés sur la Réale quand ils arriveront pour y être conservés ou pour son armement ou pour celui des autres galères qui sont auprès d'elle.

Il y a encore à Toulon environ trente autres Turcs qui

(1) Vincent de Forbin, commandeur d'Oppède, capitaine de galères en 1662, puis chef d'escadre des galères en 1680, était frère puîné du premier président de Provence. Il mourut en octobre 1681.

(2) Le même jour Vivonne écrivit une autre lettre de condoléance au marquis d'Oppède, fils du premier président, et deux jours plus tard à sa veuve (Reg., n° 154-155).

furent pris l'année passée, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler diverses fois. Tous ces hommes ensemble, si on les avoit, seroient d'un grand secours pour les galères qui sont ici, lesquelles ne pourront guère s'augmenter si on leur ôte les divers moyens dont elles se sont toujours servis pour leur accroissement. J'espère, Monsieur, sur cela en votre bonté et en la justice avec laquelle vous répandez votre zèle sur tout ce qui regarde le service de Sa Majesté dans la marine. Ne se présentant rien du reste à vous mander, je ne ferai celle-ci plus longue que pour vous assurer que je suis toujours plus que personne du monde...

LVIII

LE COMTE VIVONNE AU COMTE DE GRIGNAN

Marseille, 22 novembre 1671.

Félicitations exprimées à l'occasion de la naissance du fils du comte de Grignan. — (P. 376, n° 161.)

Je vous supplie très humblement de croire, Monsieur, que j'ai eu la joie la plus sensible du monde de la nouvelle que nous avons eue ici de l'heureux accouchement de Madame de Grignan. Je crois que vous ne doutez pas de la part que je prends à tout ce qui vous touche, et elle aussi, mais particulièrement à l'extrême satisfaction que vous doit donner la naissance d'un fils (1). Je ne manquerai pas de vous aller confirmer moi-même cette vérité dans quelques jours et à Madame de Grignan aussi lorsqu'elle sera visible (2), l'amitié que j'ai pour vous ne pouvant se satisfaire du simple témoignage de joie qui se peut donner par le moyen des lettres. Je vous conjure d'en être très persuadé et de me faire cependant la justice de me croire plus sincèrement que personne du

(1) Louis-Provence de Grignan. Cf. Madame de Sévigné, *Lettres*, éd. Mommerqué, t. II, p. 421.

(2) Au cours de l'année, Vivonne eut un démêlé avec Madame de Grignan, mais ils se réconcilièrent. « Il faut toujours faire en sorte de n'avoir point de querelle ni d'ennemi sur les bras, écrivait Madame de Sévigné » (*Lettres*, II, p. 221).

monde tout à vous, en qualité, Monsieur, de votre très humble et très obéissant serviteur.

LIX

COLBERT AU COMTE DE VIVONNE

S. 1., 27 novembre 1671 (1.)

Demande d'explications sur les trois états que le roi a examinés
Avis divers et demandes de renseignements relatifs à la fourniture des vivres. — (P. 373, n° 164. Arch. nat., *Marine*, B⁶ 3, f° 216.)

MONSIEUR,

Vous aurez été informé par ma précédente que j'ai rendu compte au Roi des trois états différents que vous m'avez envoyés pour l'armement des galères l'année prochaine et des difficultés que Sa Majesté y a trouvées, dont la première regarde le retranchement du tiers de la solde aux bas-officiers (2), et la seconde la diminution du prix des rations accordé au traitant (3). Et comme Sa Majesté a depuis examiné plus particulièrement ces trois états, Elle désire d'être informée des raisons que vous avez eues de ne pas employer dans le projet, que vous avez fait pour l'armement d'une galère pendant toute l'année, quelques articles qui entrent dans la dépense d'une galère sur le pied de l'état de cette année, savoir le vêtement des forçats, le renouvellement d'agrès, la levée de l'infanterie, l'espalmage, l'embarquement des victuailles, les dépenses de l'écrivain et le coffre des médicaments (4).

(1) *En note* : Reçue à Marseille, le 9^e décembre.

(2) Vivonne répondit, le 12 décembre (Reg. n° 167) : « J'ai proposé à Sa Majesté la diminution de la solde de tout le monde hormi des soldats, parce que leur donnant la nourriture toute l'année, c'est rendre leur condition meilleure qu'elle n'est à présent, et qu'outre cela on a l'exemple de toutes les galères entretenues dans l'Europe, lesquelles sont traitées de cette même manière ». Le roi refusa cette diminution (cf. n° LXI).

(3) Vivonne répondit qu'au prix où se vendaient les denrées à Marseille, il estimait « qu'on pouvoit faire du ménagement au roi ». (*Ibidem*).

(4) Vivonne répondit, le 18 décembre (Reg. n° 171), que d'après l'ordre qu'il avait reçu, il n'avait pas à examiner ces divers points.

Sa Majesté désire aussi de savoir pourquoi vous avez retranché dans le dit projet la moitié de la solde aux compagnons gardes, au lieu du tiers comme à tous les autres (1).

Le Roi nommera au premier jour les capitaines des trois galères, qui sont à donner pour l'année prochaine, et Sa Majesté prendra en même temps sa résolution sur les propositions que vous avez faites pour l'augmentation du corps des galères. Je lui ai rendu compte de ce qui regarde le sieur Monnier, lieutenant de galère, et Elle a approuvé ce changement et laissera cet officier comme il est (2).

J'écris à M. le marquis Centurion de renvoyer à Marseille la galère la *Ferme*, ensemble les soldats qui sont sur sa Capitane pour rejoindre le corps entier de l'infanterie des galères (3).

Quant à la demande que vous faites d'un bateau pour le service de la Réale, Sa Majesté veut savoir à combien en montera la dépense avant que de prendre sa résolution sur ce sujet (4).

Puisque vous trouvez un homme qui se chargera de la fourniture des vivres des galères à des conditions plus avantageuses pour le Roi que celles qui ont été accordées aux sieurs Dalliez (5) et de Bonrepos, il est nécessaire qu'il vous donne une proposition signée qui contienne les prix que vous êtes convenus avec lui et que vous preniez la peine de m'envoyer cette proposition pour en rendre compte au Roi.

Sa Majesté n'a pas douté que connoissant qu'il étoit du bien de son service de visiter le port de Cette, vous ne prissiez la résolution d'y aller vous même pour examiner tout ce qui se peut faire pour mettre ce port en état de servir de retraite aux galères. Je puis vous assurer qu'Elle a fort approuvé cette résolution et qu'Elle s'attend bien que cette

(1) Vivonne répondit que cette diminution pouvait se faire « parce que ces sortes de gens tirent une bonne partie du gain des forçats chaque jour, à cause qu'ils les accompagnent où ils veulent », et qu'ils sont nourris toute l'année (*Ibidem*).

(2) Cf. p. 78.

(3) Vivonne avait demandé à Colbert ces dernières mesures (Reg. n° 146).

(4) Ce bateau devait servir au major des galères pour exécuter les ordres que lui donnait Vivonne, le caïque étant toujours employé au service de la galère et la felouque à celui du général. (Reg. n° 146.)

(5) Dalliez de la Tour, fournisseur de la marine.

visite produira tout le fruit qu'il y a lieu de s'en promettre (1).
Je suis toujours...

Je vous envoie les ordres du Roi nécessaires pour rétablir
les deux capitaines de galère qui ont été interdits (2).

LX

LOUIS XIV AU COMTE DE VIVONNE

Saint-Germain-en-Laye, 27 novembre 1671 (3).

Ordre d'assembler les officiers des galères sur la Capitane pour
leur faire reconnaître les capitaines de la Mothe-Vialart et de la
Reynarde, qui avaient été interdits. — (P. 365, n° 165. Arch.
nat., *Marine*, B^o 3, f° 218.)

MONSIEUR LE COMTE DE VIVONNE,

Désirant rétablir les sieurs de la Mothe-Vialart et chevalier
de la Reynarde dans leurs fonctions de capitaines de mes
galères dont ils ont été interdits, j'ai expédié mon ordre à cet
effet (4); lequel je vous envoie, mon intention étant que vous
fassiez assembler sur la Capitane tous les officiers de mes
dites galères afin de faire reconnoître de nouveau les dits
sieurs de la Mothe-Vialart et chevalier de la Reynarde en la
dite qualité de capitaines, de même que s'ils n'avoient point
été interdits (5). Et la présente n'étant à autre fin, je prie
Dieu qu'il vous ait, Monsieur le comte de Vivonne, en sa
sainte garde. Ecrit à Saint-Germain-en-Laye, le 27^e no-
vembre 1671.

(1) Le 10 novembre, Vivonne avait annoncé son prochain départ pour
Cette (Reg. n° 149).

(2) Cf. la lettre qui suit.

(3) *En note* : Reçue à Marseille, le 9^e décembre.

(4) La copie de l'ordre suit dans le registre la lettre ci-dessus (Reg.
n° 166), et porte la même date.

(5) Le 13 décembre, Vivonne écrivit au marquis de Centurion (Reg.
n° 169) : « Le Roi m'ayant envoyé ses ordres pour le rétablissement de
MM. de la Mothe-Vialart et de la Reynarde, je les ai fait exécuter ici en
présence de tout le corps. De sorte, Monsieur, qu'étant absolument
remis dans leur emploi, vous voulez bien que je vous prie de ne les plus
regarder comme des gens interdits mais comme des officiers qui s'en
retournent pour continuer auprès de vous les services qu'ils doivent à
Sa Majesté. Ils partiront pour cela dans peu de jours. »

LXI

COLBERT AU COMTE DE VIVONNE,

S. l., 4 décembre 1671.

Objections que le roi fait aux réformes proposées par Vivonne sur l'entretien des galères. Refus d'y donner suite. Envoi de Turcs pour la chiourme des galères. — (P. 381, n° 170. Arch. nat., *Marine*, B³ 3, f° 220 v°.)

MONSIEUR,

Le Roi a vu et examiné les trois états que vous m'avez envoyés, contenant la proposition d'entretenir en tout temps les galères de Sa Majesté, et après avoir fait reflexion sur l'utilité et avantages de cette proposition, Elle m'a ordonné de vous faire savoir qu'Elle ne croit pas qu'il fût avantageux au bien de son service de diminuer la solde des bas-officiers de ses galères ; et pour l'augmentation que vous proposez montant à 9.799 livres par chaque galère, les prodigieuses dépenses que Sa Majesté fait pour les armées de terre ne lui permettent pas de faire aucune augmentation dans toutes les autres parties de ses dépenses, mais même l'obligent à chercher les moyens de les retrancher de toutes parts. A l'égard de la diminution du prix des vivres, Sa Majesté eût été bien aise de voir une proposition signée par personnes solvables, avant que de rien régler sur ce sujet. Cependant Sa Majesté a fort loué le zèle que vous témoignez pour le bien de son service, et elle espère toujours beaucoup de la continuation de votre application pour l'augmentation d'un corps si considérable.

J'envoie au sieur Matharel un ordre du roi pour faire conduire à Marseille les trente Turcs qui ont été pris l'année dernière sur les corsaires de Tunis, ensemble ceux qui se trouveront sur le bâtiment qui a été pris par le vaisseau que commande le sieur Gombaudo, ainsi vous n'avez qu'à les faire attacher à la chaîne et les distribuer sur les galères comme vous le jugerez à propos.

Je suis toujours...

LXII

LE COMTE DE VIVONNE A LOUIS XIV

Marseille, 22 décembre 1671.

Explications sur les traités de la fourniture des vivres passés par Vivonne avec le sieur Clergues et dont un exemplaire est envoyé au roi. — (P. 395, n° 174.)

SIRE,

Suivant ce que j'eus l'honneur de promettre à Votre Majesté par ma dernière, j'ai achevé le traité des vivres des galères sur le nouveau pied que je propose. On en a fait deux, savoir : un pour toute l'année en cas que Votre Majesté goûte la proposition que je lui fais de tenir ses galères toujours entretenues, et le second pour servir à l'ordinaire, si ce nouveau projet ne lui étoit pas agréable. Dans l'un et dans l'un et dans l'autre j'y ai fait l'avantage de Votre Majesté, car les prix des rations y sont beaucoup moindres qu'Elle ne les a payées par le passé. Si Elle a la bonté de les faire lire, Elle verra outre cela que j'y ai pris des précautions extraordinaires et qui rendront le succès du traité inmanable et très utile à son service, puisque les traitants sont obligés de tenir toujours par avance les magasins de votre arsenal pleins de vivres.

J'ai encore eu le bonheur de rencontrer en fort peu de temps, puisque ç'a été dans l'espace d'un ordinaire à l'autre, les plus habiles gens de la province pour cela ; ils ont du bien et bon crédit puisqu'ils ont à leur disposition les meilleures bourses de ce pays. Le hasard a voulu qu'ils sont tous habitants justement aux lieux les plus propres pour l'exécution de leur traité, il y en a un qui fait sa demeure ordinaire à Lyon et celui-là prendra soin de tout ce qui regarde les fournitures de Bourgogne. D'autres demeurent à la Tour d'Aigues, proche des lieux où se prennent les viandes pour les salaisons. D'autres à Fréjus, qui se chargeront du poisson, et les denrées dont le transport se fait par mer et que l'on tire par

nécessité des pays étrangers. J'ai fait connaître à Votre Majesté par ma précédente les traverses secrètes qu'on a données à mon traité et comme elles ont été effectives, cela m'a obligé à garder un très grand silence et de ne communiquer cette affaire à personne, même de signer des articles sous le bon plaisir de Votre Majesté avec ces gens là de crainte qu'en attendant des réponses on ne pénétrât l'affaire et qu'on n'en refroidît les traitants ou par intérêt ou par crainte, comme on a déjà fait une fois (1).

J'ai fait mettre au net dans une grande feuille d'un côté pour le soulagement de Votre Majesté ce que lui coûtent la nourriture et l'entretienement des équipages et chiourmes de ses galères sur le pied qu'elles y sont présentement, et de l'autre, ce que la même chose lui coûteroit prenant le parti que je lui propose. Et Elle verra clairement qu'Elle trouvera sur le traité, qui est pour toute l'année, plus de cent soixante mille livres, sans compter l'avantage qu'Elle en tirera d'avoir ses galères armées toute l'année, qui sera la plus grande considération du monde pour la réputation de sa marine, jamais cela ne s'étant vu en France bien que tous les états qui en ont l'aient toujours pratiqué à cause que c'est une espèce de nécessité pour ses bâtiments, qui ne peuvent être d'une bonne et vigoureuse exécution dans les rencontres, si les gens qui sont dessus ne sont pratiques par un long usage de tout ce qu'ils y doivent faire chacun selon leur fonction. C'est de là particulièrement que les galères de Malte tirent la force et l'avantage qui les rendent si estimables dans toute la Chrétienté et si appréhendées des infidèles.

Je n'ai rien à dire davantage, Sire, à Votre Majesté sur ce sujet; j'ai seulement à lui demander sa protection et son appui pour les personnes et pour l'affaire dont je me suis mêlé pour son service. Si Elle la trouve telle que nous la jugeons ici, je ne lui ferois pas cette demande, si je ne la croyoit pas de quelque nécessité, je ne lui demanderois pas non plus sans cette même raison l'importunité que je lui donne en m'adressant à Elle immédiatement par la voie que

(1) La copie des traités passés avec le sieur Clergues, le 22 décembre 1671, suit dans le Registre (p. 406, n° 178). Nous ne la reproduisons pas. Ces traités présentent le même dispositif que l'accord conclu par l'intendant Arnoul avec Roussinier, pour la fourniture des vivres des galères, publié par P. Clément, *Lettres, instructions...*, t. III, 2^e partie, p. 676.

je prends, de laquelle je continuerai de me servir, si Elle ne l'a pas désagréable, pour lui rendre compte de toutes les choses qui regarderont son service, et qui viendront à ma connoissance, étant bien aise de lui témoigner moi-même mon zèle, ce qu'un tiers ne fait jamais si bien.

J'espère extrêmement là-dessus de sa grande bonté et qu'Elle recevra en bonne part la protestation passionnée que je lui fais d'être toute ma vie, et par un attachement très pur et désintéressé, Sire, de Votre Majesté,

Le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur,

VIVONNE.

VU, le 30 mai 1910 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.

Pour le Vice-Recteur :

L'Inspecteur de l'Académie,

J. COMBARIEU.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Afrique (l'), 40.
Agay, entre Fréjus et Cannes, 71, 72.
Ajaccio, 72.
Alassio, 88.
Alcudia, dans l'île de Majorque, 71.
Alger, 39.
ALMÉRAS (Guillaume d'), chef d'escadre, 32 n., 34 et n., 76 et n.
ANDRENI (Bastian), comite pontifical, 21 et n.
Anglais (vaisseaux), 41, 112, 113.
Angleterre (le roi d'), 41.
ARNAULD D'ANDILLY, père du marquis de Pomponne, 95 n.
ARNOUL (Nicolas), intendant des galères à Marseille, 3 n., 22, 30 n., 35 et n., 36, 33 n., 43 n., 52, 55, 68 n., 69 n., 70, 72, 76, 77, 85, 86, 83, 93, 98 n., 112, 113, 114, 126 n.
ARNOUL (Pierre), fils de l'intendant des galères à Marseille, 3 n., 113 et n.
AUCOURT (le commissaire d'), 67, 91.

B

Barbaresques (les), 11, 31, 32, 57, 76.

COMTE DE VIVONNE.

BÉTHOMAS (Eléonor de Beaulieu, chevalier de), 13 et n., 80.
Bizerte, 39.
BONREPOS (François d'Usson de), commissionnaire des vivres des galères, 112, 122.
BOURLÉMONT (Louis d'Anglure de), auditeur de la rote, 70 et n., 93.
Brest, 58.
BRETÈCHE (le chevalier de la), 80.
BRODART (M.), 87 n.
BROSSARDIÈRE (Jacques de la Haye du Plessis, sieur de la), 80, 81 n., 83, 84 n.
BRUN (M.), 29.

C

CAJAC (Marc de Canin de), 34 et n.
Calvi, en Corse, 71.
Candie (l'expédition de), 110.
Capitane (la), galère du marquis de Centurion, 1, 41, 85, 115, 122, 123.
CARDUCCI (M.), 21.
CARMES (les), 15.
CAZE (le sieur), 3.
CENTURION (le marquis de), 1 et n., 13, 19 et n., 20 et n., 39-42, 49, 64, 76, 85, 89 et n., 113, 114, 115, 122, 123 n.
Cette (le port de), 113 n., 118, 122.
Cività-Vecchia, 70 et n., 93.

CLERGUES, commissionnaire des vivres des galères, 126 n.

COLBERT, 2, 3, 10, 11 n., 14, 15, 16, 17, 19 n., 22, 23 n., 24, 25, 27 et n., 28, 30 et n., 35, 36, 37, 38, 43 et n., 46, 61, 62, 67, 70 n., 84 et n., 89 n., 90 n., 96, 98 n., 99 n., 112, 113 et n., 116, 117, 121.

COMBES (de), médecin réal des galères, 79.

Corse (la), 25 n., 40, 71, 72 n., 76, 76, 77, 81, 82, 87.

COSME III de Médicis, grand duc de Toscane, 83 n., 114 et n.

Couronne (la), galère, 73.

Croix-de-Malte (la), galère, 92 n.

D

DALLIEZ DE LA TOUR, commissionnaire des vivres des galères, 112, 122 et n.

Dauphine (la), galère, 1, 91.

Douvres (le traité de), 41.

DUCHÉ DE VANCY, secrétaire de Vivonne, 12 et n., 18 n., 26, 28, 30 n., 33, 38, 43, 50, 51 n., 53, 61, 85, 94, 95 n., 111 n.

Duchesse royale (la), galère, 92 n.

DUQUESNE (Abraham), 58.

E

Elbe (l'île d'), 72 n., 76.

EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie, 10 n.

Espagne (l'), 25 n., 57, 76.

ESPANET (d'), capitaine de la Vigilante, 77, 78 et n.

F

Ferme (la), galère, 92 n., 122.

Flandre (la), 110 et n.

Fleur-de-Lys (la), galère, 73, 78, 91.

FOLLEVILLE DE PILE (de), capitaine de galère, 80, 88.

Fontevrault (l'abbesse de), 19, 60 et n. Voyez aussi ROCHECHOUART (Marie-Madeleine-Gabrielle-Adélaïde de).

FORESTA (le chevalier de), capitaine de la Légère, 78 et n.

Fortune (la), galère, 73, 92 n.

France (la), galère, 13 n., 73.

G

GACÉ (Charles de Goyon-Matignon, comte de), 34 et n.

GAILLARD, lieutenant de galère, 90 n.

GARDANNE (le commandeur de), 80.

GARNIER, lieutenant de galère, 78.

GÉBERTIE (de la), 60.

Gênes, 20, 75, 77, 88.

— les galères de), 72 n.

GOMBAUD (M.), 119, 124.

GRANCEY (le marquis de), 32 n.

GRÉGOIRE XIII, pape, 10 n.

GRIGNAN (le comte de), 120.

— (la comtesse de), 120 et n.

— (Louis-Provence de), 120 et n.

GUASTALDI (M. de), intendant des galères du pape, secrétaire d'Etat du Saint-Siège, 20 et n., 70 n.

H

Hardie (la), galère, 92 n.
Heureuse (l'), galère, 92 n.
Hyères (les îles d'), 10, 14.

I

INNOCENT VIII, pape, 9 n.
INTENDANT (l') des galères à
Marseille. Voyez ARNOUL (Ni-
colas).
ISARN, premier commis à la
Marine, 116 et n.
Italie (l'), 25 n., 41, 88, 110 et n.

J

JANSON (le chevalier de), 80.
Juan (le golfe), 71.

L

Légère (la), galiote, 78 n.
LESDIGUIÈRES (le duc de), 95 et n.
LIONNE (Hugues de), 95 et n.
Livourne, 77, 83 n., 87, 115.
— (les galères de), 72 n.
LOUVOIS, 15, 95 n.
LULLY, musicien, 94 n.
Lyon, 20 n., 125.

M

Malte (l'île et l'Ordre de), 16, 18,
75, 78, 115, 119.
— (les galères de), 55, 126.
MANSE (de), 80.
Marseille, 30 n., 32, 42, 75, 76,

80, 83, 88, 93, 94, 95, 96, 112,
122, 124.

Martiques, 20, 45, 53.

MATHAREL, intendant des galères
à Toulon, 111 n., 115 et n., 124.

MESME (le président de), 47 n.

MOISSAC (M. de), 77.

Monaco, 81.

MONNIER, lieutenant de galère,
13, 78 et n., 98 n.

Monte-Christo (l'île de), 72 n.

MONTESPAÑ (M^{me} de), 19 n., 60 n.

MONTOLIEU (de), capitaine de ga-
lère, 80.

MONTREAL, forçat, 13, 14 et n.

MORTEMART (le duc de), 26 et n.,
48, 65, 111 n.

MORTEMART (la famille de), 14, 18.

MOTHE-CHAUVRON (la), capitaine
de la *Duchesse royale*, 77, 85.

MOTHE-VIALART (la), capitaine de
galère, 89 et n., 90 n., 123 et n.

N

Naples, 41.

NÉRESTAN (Philippe de), 10 n.

Notre-Dame du Mont-Carmel
(l'Ordre de), 15, 24.

O

OPPÈDE (Henri de Forbin May-
nier, baron d'), premier prési-
dent de Provence, 118 et n.

OPPÈDE (Vincent de Forbin, com-
mandeur d'), 77, 118, 119 et n.
— (le marquis d'), 119 n.

ORLÉANS (Marguerite-Louise d'),
114 n.

P

PAPE (les galères du), 21, 55.

Paris, 13, 20 n., 25 n., 26, 28, 30.

Patronne (la), galère, 73, 76.
 PELLETIER (M.), 13.
 PÉZENAS (le commandeur de),
 15, 34 et n., 35, 44.
Pianosa (l'île de), 82.
Pollensa, dans l'île de Ma-
 jorque, 71.
 POMPONNE (Simon Arnauld, mar-
 quis de), 94, 95 n.
Porquerolles (l'île de), 14.
Porto-Conto, en Sardaigne, 71,
 76.
Porto-Ferraio, dans l'île d'Elbe,
 71, 79, 80, 81, 83 n., 86, 87,
 90, 114.
Porto-Vecchio, en Corse, 71,
 72, 87.
Porto-Venère, près de la Spez-
 zia, 71, 87.
Provence (la), 10, 39, 40, 72, 77,
 81.

R

RAGUSSE (le président de), 62, 77.
Réale (la), galère, 8, 21 n., 25, 32,
 44, 52, 54, 59, 70, 72, 73, 74, 76,
 80, 83, 86, 87, 88, 114, 119, 122.
Renommée (la), galère, 73.
 REYNARDE (Félix de la), capi-
 taine de galère, 89 et n., 90 n.,
 123 et n.
 REYNARDE (Félix de la), con-
 trôleur des galères, 34, 85 et
 n., 86 et n.
 RICHALET (le sieur), 30 et n.
 ROCHECHOUART (Marie-Madeleine-
 Gabrielle-Adélaïde de), ab-
 besse de Fontevrault, 61 n.
Rochelle (la), 58, 61.
Rome, 70, 93.
 ROUCY (de), capitaine de galère,
 80.
 ROUSSANE (Joseph), de Gênes, 114.

ROUSSINIER, commissionnaires des
 vivres des galères, 126 n.
 RUVIGNY (Henri de Massués,
 sieur de), 12 et n.

S

Saint-Dominique (la), galère,
 20 n., 92 n.
Saint-Florentin, en Corse, 71.
 SAINT-HÉREM, lieutenant de ga-
 lère, 113 n.
Saint-Honorat (les îles), 72 n.
Saint-Jean (la), galère, 92 n.
Saint-Jules (la), galère du Pape,
 21 n.
Saint-Lazare (l'Ordre de), 9 et
 n., 10 et n., 15, 16, 17, 18, 24,
 28, 33, 92 n.
Saint-Louis (la), galère, 73.
Saint-Mandrier (hôpital), 14.
Saint-Maurice (l'Ordre de), 10 n.
Saint-Pierre (les îles), 81.
Sardaigne (la), 40, 41, 72 n., 76,
 81, 82, 83, 87.
 SAULT (le comte de), 96.
 SEIGNELAY (le marquis de), 2, 3
 et n., 4, 5, 12, 13, 14, 17, 19 n.,
 20 et n., 38 n., 113 n., 116.
 SÉVERAC, lieutenant de la *Réale*,
 8 et n., 80.
Sicile (la), 25 n., 40, 41.
 SOLICOFFRE (Solikofer?), mar-
 chand suisse, 29, 59 et n.
 SOULIERS (M. de), 37.
Souveraine (la), galère, 92 n.
Spezzia (la), 71.
 STROZZI (l'abbé), 83.

T

Thérèse (la), galère, 92 n.
 THIANGES (M^{me} de), 17, 18 n., 28,
 60 n.

Toulon, 4, 14, 19 n., 20 n., 38 n.,
39, 75, 76, 113 n., 114, 119.

Tour (la) *d'Aigues*, en Provence,
92 n., 93, 95, 109, 125.

Tripoli, 31, 32 n., 39, 42.

Tunis, 25 n., 32 n., 39, 42.

Turcs (les), 57, 75, 78, 91, 114,
115, 119, 124.

V

Vado, près de Savone, 71, 81, 82.

Valeur (la), galère, 73.

VANCY (de). Voyez DUCHÉ DE
VANCY.

Venise (les galères de), 55.

VERMANDOIS (M. de), 63 et n.,
64.

Vigilante (la), galiote, 78 n.

VILLENEUVE (Pierre de Lucas,
sieur de), 2 et n., 76, 87.

VILLERONDE (de), secrétaire du
roi, 29.

VIVIERS (de), 80.

VIVONNE (Antoinette de Mesme,
comtesse de), 47 et n., 48, 49.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	v
I. — Le comte de Vivonne au marquis de Centurion	1
II. — Colbert au comte de Vivonne.	2
III. — Le comte de Vivonne à Colbert	3
IV. — Le comte de Vivonne à Louis XIV.	9
V. — Le comte de Vivonne à Duché de Vancy.	12
VI. — Le comte de Vivonne à Madame de Thianges.	17
VII. — Louis XIV au comte de Vivonne.	19
VIII. — Louis XIV au comte de Vivonne.	20
IX. — Le comte de Vivonne à M. de Guastaldi	21
X. — Le comte de Vivonne à Colbert	22
XI. — Colbert au comte de Vivonne.	24
XII. — Le comte de Vivonne à Louis XIV.	26
XIII. — Louis XIV au comte de Vivonne.	27
XIV. — Le comte de Vivonne à Duché de Vancy.	28
XV. — Louis XIV au comte de Vivonne.	30
XVI. — Le comte de Vivonne à Colbert	30
XVII. — Le comte de Vivonne à Duché de Vancy.	33
XVIII. — Le comte de Vivonne à Colbert	37
XIX. — Colbert au comte de Vivonne.	38
XX. — Louis XIV au marquis de Centurion	38
XXI. — Louis XIV au comte de Vivonne.	42
XXII. — Duché de Vancy au comte de Vivonne	43
XXIII. — Le comte de Vivonne à Louis XIV	46
XXIV. — Louis XIV au comte de Vivonne.	51
XXV. — Le comte de Vivonne à Colbert	52
XXVI. — Le comte de Vivonne à Colbert	53
XXVII. — Le comte de Vivonne à Duquesne	58
XXVIII. — Le comte de Vivonne à M. de La Gébertie	60
XXIX. — Le comte de Vivonne à Duché de Vancy	61
XXX. — Le comte de Vivonne à Duché de Vancy	63
XXXI. — Le comte de Vivonne à Colbert	67
XXXII. — Ordre du comte de Vivonne	71
XXXIII. — Ordre du comte de Vivonne	72
XXXIV. — Le comte de Vivonne à Colbert	74

XXXV. — Conseil tenu dans la poupe de la <i>Réale</i> . . .	79
XXXVI. — Le comte de Vivonne à M. de la Brossardière.	80
XXXVII. — Le comte de Vivonne à Louis XIV	81
XXXVIII. — Colbert au comte de Vivonne	84
XXXIX. — Ordre de Louis XIV	85
XL. — Le comte de Vivonne à Louis XIV	86
XLI. — Colbert au comte de Vivonne	89
XLII. — Le comte de Vivonne à Colbert	90
XLIII. — Louis XIV au comte de Vivonne.	92
XLIV. — Colbert au comte de Vivonne.	92
XLV. — Le comte de Vivonne à Colbert	93
XLVI. — Le comte de Vivonne à M. de Pomponne . .	94
XLVII. — Le comte de Vivonne au duc de Lesdiguières.	95
XLVIII. — Le comte de Vivonne à Colbert	96
XLIX. — Premier état du comte de Vivonne	99
L. — Second état du comte de Vivonne	102
LI. — Troisième état du comte de Vivonne	104
LII. — Mémoire annexe du comte de Vivonne . . .	106
LIII. — Le comte de Vivonne à Louis XIV	109
LIV. — Le comte de Vivonne à Duché de Vancy . . .	112
LV. — Colbert au comte de Vivonne	117
LVI. — Le comte de Vivonne au commandeur d'Op- pède	118
LVII. — Le comte de Vivonne à Colbert	119
LVIII. — Le comte de Vivonne au comte de Grignan. .	120
LIX. — Colbert au comte de Vivonne	121
LX. — Louis XIV au comte de Vivonne.	123
LXI. — Colbert au comte de Vivonne.	124
LXII. — Le comte de Vivonne à Louis XIV	125
INDEX ALPHABÉTIQUE.	129

